AUX ENFANTS,

ET PARTICULIÈREMENT AUX MIENS,

JE DÉDIE "MES VERS.

PRÉFACE.

(*Sonnets.*)

L'AUTEUR ET SES VERS.

L'AUTEUR.

Sur un Pégase étique, et que rien ne décore,
Tendre au Parnasse, moi !

SES VERS.

Tiens... comme narrateur.
Si ton Pégase amuse, il ira ; mieux encore :
Les Ris le porteront...

L'AUTEUR.

Au pied de la hauteur.

SES VERS.

Par une raillerie où notre voix t'honore,
Tu tends à dégoûter d'avance le lecteur ;
Lui seul peut démentir ta dure métaphore...

L'AUTEUR.

Personne n'oserait me traiter de menteur.

SES VERS.

Ce sera bientôt fait ; cesse de nous contraindre.

L'AUTEUR.

Assez longtemps, c'est vrai, j'ai voulu vous restreindre
Aux plaisirs de famille, à l'humble demi-jour...

Allez, courez le monde... et qu'il vous soit prospère ;
Trouvez le démenti promis à votre père ;
Faites fortune enfin ailleurs plus qu'à ma cour.

—

LECTEUR,

Comme tu vois, mes vers me donnent espérance.
Ne pouvant plus jouir de ces enfants gâtés,
Et puis sachant combien grande était leur souffrance
De vivre en mes cartons, je leur ai dit : partez.

Et les voilà partis...peut-être pour la France...
Ce ne sera pas là qu'ils seront maltraités,
O non ! mais s'ils y vont avec trop d'assurance,
Ils pourraient bien, ces chers ! être fort mal goûtés...

Advienne que pourra. Je leur ai lâché bride,
Non pour que l'ami *chose* en perdît une ride...
J'ai voulu qu'avec eux l'enfant se récréât.

En outre, cher lecteur, les lançant dans le monde,
Je ne leur ai pas dit, par prudence profonde :
Vous êtes sans défauts, faites-moi lauréat.

J. A. BÉLANGER.

PREMIÈRE PARTIE.

ERRATA.

Première partie

Page	13	Vers	16,	*au lieu de*	que d'être sous main, *lisez* que d'être sous la main.
"	19	"	17,	"	L'épouse, *lisez* l'époux.
"	34	"	26,	"	au bien, *lisez* ou bien.
"	43	"	13,	"	au bien *lisez* ou bien.
"	43	"	29,	"	je fait, *lisez* je fais.
"	46	"	6,	"	Tu m'est, *lisez* Tu m'es.
"	77	"	8,	"	anon, *lisez* ànon.
"	77	"	9,	"	Vous auriez, *lisez* Vous aviez.
"	80	"	21,	"	le mal était fait, *lisez* le mal étant fait.
"	83	"	7,	"	leur défauts, *lisez* leurs défauts.

Seconde partie.

"	22	"	7,	"	à vos jouer, *lisez* à vous jouer.
"	84	"	16,	"	un dévoir, *lisez* un devoir.
"	85	"	10,	"	vos trois cents, *lisez* nos trois cents.
"	132	"	2,	"	et s'y montrait, *lisez* il s'y montrait.

N. B.—C'est par un malentendu que l'imprimeur a adopté une nouvelle pagination pour la seconde partie de ce volume.

EXPLICATION DES ÉNIGMES.

Page	6,	1er partie,	ma-ri-mari-âge :	mariage.
"	19,	"	"	cou-vent : couvent.
"	87,	2me "		cou-vent : couvent.

MES VERS

PLUS FRIVOLES QUE SÉRIEUX.

VENGEANCE DE RACHEL.

Rachel, dès ses débuts faits au Conservatoire,
Alla solliciter les leçons de Provost,
Artiste de talent—dont l'art déclamatoire
Sur celui de prédire assurément prévaut.—
L'artiste, la voyant malingre, étiolée,
En souriant lui dit quelques mots persiffleurs,
Et, d'un air paternel, poursuit à la volée :
"—Croyez-moi, mon enfant, allez vendre des fleurs..."
La Rachel se vengea d'une façon mignonne
Du dédain de l'artiste. Elle avait mis un soir
Tout le talent possible à jouer Hermione :
Rappelée, applaudie, alors on put la voir
Ramasser promptement des bouquets sur la scène,
En remplir sa tunique et s'enfuir sans parler,
Au grand étonnement d'une salle fort pleine...
Puis elle entre à l'orchestre ; on la voit étaler
Sous les yeux de Provost son soyeux éventaire,
En disant avec grâce et tombant à genoux :
—J'ai suivi, vous voyez, votre avis salutaire ;
Je vends des fleurs, monsieur, m'en achèterez-vous ?

QUITTE À QUITTE.

Un jeune homme d'esprit, s'oubliant un moment,
Interpelle en ce sens un bas bleu fort loquace :
Quelle est la différence entre vous et la glace
D'un miroir ? devinez...—Je l'ignore, vraiment,
Lui fut-il répondu.—Voici, dit le jeune homme :
Un miroir, sans parler, réfléchit les objets,
Et vous sans réfléchir vous traitez tous sujets...
—Oui-da ! dit le bas bleu, ce n'est pas mal, en somme ;
Mais à mon tour, mon cher : entre une glace et vous,
Quelle est la différence à jamais établie ?
—Enferré ! dit notre homme.—Une glace est polie,
Et vous... dit le bas bleu, vous l'êtes peu pour nous.

POURQUOI M. BLAISE NE RIT JAMAIS.

Vous ne riez jamais !
La raison, monsieur Blaise ?
—J'en serais souvent aise,
Comme les autres, mais...
—Mais... que voulez-vous dire ?
Quand le cœur vous en dit,
N'avez-vous pas crédit,
Comme un autre, de rire ?
—Ce n'est pas ça, garçon ;
Mais trop ce fol usage
Chiffonne le visage...
N'ai-je pas bien raison ?

CHAPELLE ET BOILEAU.

Chapelle aimait le vin. Très souvent, dans l'ivresse,
Il faisait des écarts qui froissaient la sagesse
De ses amis, dit-on.
Un matin que Boileau
L'aperçoit dans la rue, allant comme à vau-l'eau,
Et tout abasourdi d'un excès fait la veille,
Il l'arrête et, navré de chagrin, lui conseille
De refréner un goût aussi fou qu'odieux...
Chapelle, tout en pleurs, lui jure ses grands dieux
Qu'il veut se corriger de son vice et se vaincre :
—Oui ! Boileau, reprend-il, finis de me convaincre ;
Mais, pour cela, mon cher, entrons chez le voisin...
Puis il conduit Boileau chez un marchand de vin.
On sert une bouteille ; on boit ; Boileau, rigide,
Prêche Chapelle en pleurs. Quand la bouteille est vide,
On leur en sert une autre et puis une autre encor...
Si bien que nos amis, quoique tombés d'accord
Que boire est dégradant, roulèrent sous la table :
On les porta chez eux ; ils avaient le vin stable.

—Hélas ! dans notre siècle, il est plus d'un Boileau,
Qui se gorge de vin tout en nous prêchant l'eau.

VOLEUR CALEMBOURISTE.

Un voyageur, forcé par maladie,
S'arrête un jour dans une hôtellerie.
Là flâne en paix un grand individu,
A mine affable, au maintien entendu,

Guettant, pour sûr, quelque bonne fortune ;
Dans le malade il en reconnait une.
A ce dernier il dit, d'un air loyal :
" Je veux ce soir enlever votre *mal*...
" Car voir souffrir me fait souffrir moi-même ;
" Quoi qu'étranger, vous souffrez ? je vous aime..
" Adieu, monsieur, mais plutôt au revoir ;
" Gardez le lit : je rèviendrai ce soir..."
Et la nuit même, aidé d'un camarade,
Il enleva la *malle* du malade.

EPITRE.

A MON COUSIN ET AMI A. J. T., QUÉBEC.

Tu m'annonçais hier l'envoi d'un baril d'huitres,
Pour prix—c'est généreux !—de deux ou trois épitres
Que je te fis en vers. Certes, c'est bien payer
Deux, trois soirs de travail en fumant au foyer !
Je m'engage, à ce prix, à travailler sans cesse
Pour d'autres ou pour toi...Ça vaut mieux que la Presse,
Qui laisserait mourir et de soif et de faim
Un rimeur tel que moi ; j'aime peu cette fin.
Aussi, comme tu sais, la Presse à mon estime,
Mais elle a rarement ou ma prose ou ma rime.
Je crains de ses censeurs la haine et l'amitié ;
La première est cruelle et l'autre est sans pitié.
J'aime mieux, beaucoup mieux, chanter l'amour dans l'ombre
Pour moi le chant d'amour a des attraits sans nombre !
Et puis, avec raison, je me suis dit : l'amour

Est, pour ma faible *vue*, un humble demi-jour
Où je puis me cacher : cette retraite est sûre
Comme celle du rat dans la vieille masure...
Tant que le vieux mur tient, le rat, en sûreté,
Peut, dans tous ses recoins, jouir en liberté.
Je me retranche donc dans la vieille muraille :
Dans l'amour, dans mon cœur. Tant que, vaille que vaille,
Le cœur, l'amour tiendront, prête sera ma main
A tracer les espoirs du pauvre cœur humain,
Pour des amis, un frère, un cousin magnifique ;
Mais bien peu pour la Presse où de glose on trafique...
Ainsi, quand tu voudras, je me ferai plaisir
De donner à tes vœux mes heures de loisir.

Nov. 1868.

ANIMO MACTE.

Louis Dix-huit, dit-on, finissant un discours
Par " animo macte," mots véhéments et courts,
Etonna grandement un jour son auditoire,
Ignorant le latin, dit l'auteur de l'histoire.
Les ministres présents qui tous avaient compris :
" *Mes animaux, marchez*," demeurèrent surpris
De voir ainsi finir un discours de leur maître.
L'étonnement cessa, quand on leur fit connaître
Que les deux mots latins employés par le Roi,
Signifiaient : Courage ! animez votre foi !

ENIGME.

(A MA FILLE C. B.)

Mon premier est, ma chère, adjectif féminin ;
Mon second—mais suis moi—d'un verbe est participe.
L'union de ces pieds donne un nom masculin,
Dont l'épouse se rit quand son cœur se dissipe.
Mon dernier, pour la fille arrivée à trente ans,
Empêche mon entier, fait fuir les jeunes gens.
Mon dernier est encor ce qu'une vieille fille
Cache avec grand soin, même à sa propre famille...
Ne lui parle jamais de mon triste dernier ;
Elle désirerait de tout cœur mon entier,
Et l'on verrait jaillir de ses yeux la pensée
Que, depuis ses quinze ans, elle a tant caressée...
Elle désirerait se trouver, à tout prix,
L'objet que mes premiers forment ensemble pris.
Mon tout, pour terminer, propage notre espèce ;
Depuis le père Adam, il commande ici-bas...
Pour sûr, c'est un grand maître, et ceux qu'il intéresse
Troquent leur liberté contre mille embarras.

MÉCHANT ET FIN.

Un de nos députés disait à son voisin :
Vous n'avez point encore, en chambre, ouvert la bouche ?...
—Vous vous trompez, monsieur, ce reproche me touche,
Lui répond son confrère, aussi méchant que fin...
J'ai bâillé mille fois à vos discours sans fin ;
Si vous ne cessez pas, je dors comme une souche !

TRAIT DE BONTÉ.

Par un grand froid d'hiver, de la Rochefoucault
Se rendait de Paris au Palais de Versaille
En carrosse élégant, mais recouvert et chaud.
Suivait, selon l'usage alors, sa valetaille,
Qui battait la semelle et grelottait de froid.
Voyant ses gens souffrir, le duc dans sa voiture
Les invite à monter. S'y mettant à l'étroit,
Il partage avec eux et siège et couverture...
Comme on le louangeait de ce fait généreux,
Le bon duc répondit : Tout ce que je regrette,
C'est de n'avoir point pu faire monter comme eux
Mon brave conducteur avec sa pauvre bête.

DAME ET DANDY.

Un jeune *merveilleux* maltraitait sa monture,
Qui piaffait et ruait à lancer sa ferrure.
Le dandy, pour ne point en avoir le dernier,
Se montrait brut et dur plus qu'un palefrenier.
Une dame, arrêtée un moment au passage,
Dit :—c'est disgracieux ! montrez-vous le plus sage...
Le dandy courroussé lui répond sans égard :
—Passez...ou sous vos yeux j'assomme ce pendard !
—Je ne vous parle point, je parle à votre bête,
Dit la dame, eh ! voyez, la voici qui s'arrête.

LE PRINCE DE SALM.

L'Abbé, prince de Salm, était très contrefait ;
C'était, à tout le prendre, un Esope parfait.
Un jour, en traversant l'antichambre d'un prince,
Qu'il avait pour ami dans un bourg de province,
Il entend chuchotter plusieurs voix tour à tour :
Esope vit encore, Esope est à la cour...
—Esope ? dit de Salm, vous êtes malhonnêtes ;
Esope, tout au plus, faisait parler les bêtes ;
Je les fais chuchotter et même rire, moi ..
Ne m'y comparez point, soyez de bonne foi.

LE SOURD.

L'ami Louis a honte d'être sourd...
Je parle haut, il dit ma voix trop forte ;
Je parle bas : bon, dit-il, de la sorte,
Je t'entends bien ; mais qu'as-tu dit ? *bonjour* !

Il me rappelle un homme, qui diffère
Bien peu de lui, lequel, sourd comme un pot,
Prétend toujours qu'on lui parle trop haut...
Et parler bas le met loin de l'affaire.
Ce sourd rougit de son infirmité.
Il a, dit-il, le tympan comme un autre,
Aussi puissant, aussi fin que le nôtre...
Voyons un peu s'il dit la vérité.

Il est un jour dans un endroit quelconque ;
Quinze à vingt pieds le séparent de moi :
Je lui fais signe alors de rester coi ;

De mes deux mains je me fais une conque
Où j'introduis ma bouche, et fais semblant
De lui crier quatre ou cinq mots de suite...
Le sourd m'aborde et, très fâché, m'invite
A moins crier, me jurant qu'il entend !

Que l'homme est faible ! Il prétend se connaître,
Quand il ne sait à peine ce qu'il vaut...
Parfois, malade, il se croit comme il faut,
Et bien portant, il croit qu'il cesse d'être !

TEL A BU REBOIRA.

(CONTE.)

I.

Il était autrefois, dans la vieille Gascogne,
Un homme plein d'esprit, mais indomptable ivrogne.
Ce Gascon cependant se perdait en essais
Tendant à le guérir, mais c'était sans succès...
Son esprit de hableur le conduisait sans cesse
Chaque soir au bouchon, chaque nuit à l'ivresse !
Quel moyen va-t-il prendre en cette extrémité ?
Notre Gascon se dit : —Ma bonne vérité !
Le moyen, c'est tout simple...ouvre bien ta mémoire :
N'entre plus au bouchon où tu te rends pour boire...
Je le tiens donc enfin ce moyen tant rêvé ;
Mais je crois que ma femme avant moi l'a trouvé...
Ça n'y fait rien, dit-il, la théorie est bonne,
Malgré son peu d'accord avec l'humeur gasconne.

Or donc, notre Gascon connaissait son devoir.
A l'œuvre maintenant, lecteur, il faut le voir.
A peine achevait-il son sage monologue,
Qu'il arrive tout près du cabaret en vogue...

II.

Oh ! sandi, se dit-il, que je suis insensé !
Passer au cabaret sans entrer ? C'est aisé
Plus à dire qu'à faire...Et pourtant mon courage
Me dit que je le peux ; mais de boire j'enrage !
Je ne m'écoute point...passons ; je l'ai promis ;
Tous mes amis sont là...foin de tous mes amis...
Il passe...sans entrer au cabaret qu'il aime !
Mais, soudain, s'arrêtant, il se dit : Tout de même.
Ce que je viens de faire est l'héroïsme pur !
Cent autres à ma place auraient failli, c'est sûr..
Cadédis ! ce haut fait vaut un pot de Madère,
Que dis-je ? il en vaut cent ; c'est convenu, j'adhère.
Notre fameux Gascon, revenant sur ses pas,
S'enfonça dans l'auberge, y but jusqu'à trépas.
C'est lui qui fit, dit-on, trouver le mot superbe :
Tel a bu reboira. Quel effrayant proverbe
Pour qui s'est dit : j'ai bu, mais ne boirai jamais !
Lequel croire, un dicton ou son cœur désormais ?

PATER ET AVE PLANTÉS.

On raconte qu'un prêtre un jour, en confessant,
Après avoir donné pour toute pénitence
Trois *Pater*, trois *Ave*, dit, en s'assoupissant :
—Et vous les planterez de distance en distance...
Le bon père, croit-on, faisait planter des choux ;
Il rêvait de l'espace à laisser entre eux tous.

CAUCHEMAR DE BLAISE.

Blaise, couché sur un étroit baudet, (1)
Dormait un soir assez mal à son aise.
Ce mauvais somme, à coup sûr, dépendait
D'un songe affreux que faisait l'ami Blaise.
De ses deux mains, qu'il crispait fortement,
Il se tenait au cadre de sa couche ;
Ses dents claquaient, d'effroi probablement,
Quoiqu'il ronflât du nez et de la bouche...
Quand, tout-à-coup, (je transcris son rapport)
Blaise se voit à plat ventre par terre,
Son lit sur lui...
Par un puissant effort,
Croyant tomber dans un large cratère,
Il s'était mis à rebrousser chemin,
Et, comme on voit, à prendre la tangente...
Il la prenait, dans un bond surhumain,
Par une route en tous points divergente.

(1) Nom canadien d'une espèce particulière de hamac.

LE BARBIER DE MONSEIGNEUR.

(CONTE.)

Mon cher François, dit un jour un Pasteur
A son barbier passé maître ergoteur,
Pour me raser la barbe et la tonsure.
J'y réfléchis, c'est trop cher, je t'assure,
De te payer douze sous chaque fois...
Et, de ce jour, je t'en préviens, François,
Moitié du prix fera bien ton affaire :
Pour ce prix là Bastien veut me les faire.
—Oui...pour six sous, pensa notre barbier,
On en fait moins sans gâter le métier...
Fini ! dit-il, j'aime moins ça de même ;
Le goût d'un autre est souvent un problème ;
Si Monseigneur désire son miroir ?...
—Oui, dit l'Evêque...et ce côté tout noir...
Que signifie... ?
—A moitié de recette,
Moitié d'ouvrage. Aussi quand je n'achète
Que pour trois sous, je n'ai point valant six :
C'est juste et clair comme cinq et cinq, dix,
Dit le barbier en serrant ses doucines
Et ses rasoirs...
—Mais, François, tu badines,
Finis ma barbe !
—A moins de douze sous,
Ni pour le Roi, Monseigneur, ni pour vous !
—A l'avenir, je t'en donnerai treize...
—Bien ! dit François, j'en aurai bientôt seize.

FRANÇOIS ENCORE EN FAUTE.

(CONTE.)

I.

Un soir certain bedeau, pour fermer *son* église,
Invitait tous les gens en retard à sortir
En ballottant ses clefs. Sa volonté comprise,
Chacun de se signer et promptement partir.
Notre homme, ayant éteint la dernière lumière,
Se préparait à faire une courte prière,
Quand il voit qu'une dame, en fervente oraison
Auprès d'une lanterne, est restée au balustre...
Bref, notre homme s'indigne. et c'est avec raison :
Cette dame, deux fois, forte d'un nom illustre,
A déjà retardé le souper du bedeau ! !
Reprenant son sang-froid et s'armant d'énergie,
Il s'avance vers elle, écarte son manteau,
La saisit par le bras et souffle sa bougie...
La dame eut préféré voir un laid revenant
Que d'être sous main de ce farceur manant.
Mais, comme il faisait noir, pour regagner la porte
Il lui fallait un guide, et ce guide l'emporte !

II.

Le lendemain, la dame ayant porté sa plainte,
Auprès de Monseigneur le bedeau fut mandé.
—François, lui dit l'Evêque, on se plaint de contrainte
De ta part ; ton renvoi m'est souvent demandé...
Bastien est là toujours... il prendrait bien ta place ;
Il n'est pas gai, c'est vrai ; mais de rire on se lasse...
Tes tours te feront pendre ! entends-tu, mon garçon ?

Tu revêts mes habits pour confesser ta femme ;
Tu conduis au clocher un acheteur de son ;
Tu me rases fort mal...tu...tu...puis cette dame !
Et chaque fois, tu dis : pardonnez... pardonnez !
Mais priver une dame ainsi de sa lumière,
C'est affreux...son fanal, le lui souffler au nez ! !
—Comment... dit le bedeau, pour la particulière...
Son fanal....Monseigneur, j'aurais peut-être dû
Le lui souffler... où donc...? ...on m'aurait bien pendu...
Tel était ce bedeau : toujours prêt à nous dire,
Un mot stupide ou fin dont on crevait de rire.

SON ET SON.

Un jour un campagnard,
Qui de peu s'embarrasse,
S'adresse, par hasard,
Au bedeau d'une place :
—Où donc vend-on du son ?
Dites-moi ça, morguène !
De chercher, mon garçon,
Epargnez-moi la peine...
—A donner, tant et plus,
J'en ai, dit le messire :
Celui d'un Angelus
Pourra-t-il vous suffire ?

UN MIGNON.

Un enfant de cinq ans, le mignon de sa mère,
Entre avec elle un jour chez un marchand-libraire,
Où se trouvait un homme aimable et respecté,
Qui lisait un journal avec avidité.
L'enfant prenant un livre à très forte relieure,
En frappe avec vigueur l'homme en pleine figure...
Pour sa correction, la mère, apostrophant
Son cher mignon, lui dit : Mais...comment, mon enfant,
Encor de la main gauche...est-ce ainsi qu'on écoute ?
—Ecouta-t-il jamais, le pauvre enfant ? j'en doute.

UN RÊVE VRAI.

(A Mlle. E. D.)

J'ai fait un rêve très mauvais !
Je vous le dis sans artifice :
La nuit dernière je rêvais
Etre avec vous au Sacrifice
De la messe, un certain matin.
Vous y disiez une prière,
Un mot français, un mot latin,
Qui fit rire l'église entière,
Le grave comme l'enfantin ;
Vous en fournissiez bien matière.

Mais je riais de mauvais cœur.
A Dieu vous demandiez en grâce
De vous épargner le malheur

De tomber un jour dans la nasse
De l'Amour, ce tendeur d'appâts...
Quand votre prière fut dite,
Un ange vint, vous dit tout bas :
" Rassure-toi, chère petite,
" On t'aime et tu n'aimeras pas..."
Mon cœur alors battit bien vite !

L'ange aussitôt, venant à moi
Et voulant savoir ma pensée,
Me dit : Eh bien ! qu'en dis-tu, toi ? "
Alors je vous prends à brassée...
Vous me dites : " Charles, sans bruit,
" Volons aux voûtes de l'Eglise...
" Mais à ma mère, avant la nuit,
" Je dois par *l'ange* être remise..."
L'ange, à ces mots, pourtant, s'enfuit...
Mais bien vite je prends sa mise.

Alors en pressant votre main,
J'en vois jaillir mille étincelles...
Je ne suis plus un être humain,
Car je suis *l'ange*...j'ai des ailes...
Avec vous je crois m'envoler
Si haut que je m'en émerveille...
Je sens que je vais m'éveiller...
Je crois tomber...mais je m'éveille,
Mes bras pressaient mon oreiller,
Plus sur mon cœur qu'à mon oreille.

Sans m'expliquer ce rêve affreux,
Mon cœur ici prend la parole :
L'amour est un présent des cieux,
Qui met au front une auréole

Aussi brillante que le jour.
L'éclat qu'un magnifique trône
Produit au milieu d'une cour,
Pâlit près de celui que donne
Au front de la femme l'amour ;
Il l'orne mieux qu'une couronne.

L'amour est le plus doux penchant
Que Dieu donne à notre nature ;
Il devient vicieux, méchant,
Quand l'âme en fait trop sa pâture.
Alors il se montre jaloux,
Injuste, ingrat et souvent traître...
Mais, toutefois, rassurez-vous :
Quand sagement on sert ce maître,
Il ne nous parle qu'à genoux
Du cher ange qui l'a fait naître.

1855.

LA SOUTANE GATÉE.

La suivante vieillit, mais j'aurais cent fois tort
De ne point vous la dire ; elle vous plaira fort.

Un saint prêtre essayant une soutane neuve,
Dit à sa couturière : Elle me gêne aux bras...
Et déjà, trop souvent, j'ai pu faire l'épreuve
Que cette gêne met dans un grand embarras...
Retouche-la, ma bonne ; ainsi, c'est pitoyable ;
Quand je lèverais Dieu, quoi ! ce serait le diable !

SÉRAPHIN.

Par un jour de chaleur, abandonnant l'ouvrage,
Un garçon jardinier s'endormit sous l'ombrage.
Son maître, survenant, s'indigne de le voir,
Tout comme un grand seigneur, dormir avant le soir.
Il le réveille alors à grands coups de cravache,
En le traitant de sot, de voleur et de lâche;
Puis il ajoute encor :—Tu n'es pas digne, enfin,
Que le soleil t'éclaire !—Aussi, dit Séraphin,
C'est pour cela, monsieur, que j'ai recherché l'ombre
Dans l'épaisseur du bois, où toujours il fait sombre.

ÉCHEC A NAPOLÉON III.

L'Impératrice un jour, auprès de l'Empereur,
Se promenant au Bois, embrasse avec bonheur
Un enfant rose et blond que suivait une bonne,
Et dit à cet enfant :—Allez, je vous l'ordonne,
Embrasser l'empereur, mon petit chérubin...
—J'en ai trop peur ! ô non...répondit le bambin.
—Peur ? mais comment...pourquoi tant de cérémonie ?
L'Empereur, lui si bon ! lui réplique Eugénie...
—C'est un tyran ! papa m'a dit cela cent fois,
Dit l'enfant royaliste en élevant la voix.
L'Empereur dit alors à la pauvre servante,
Qu'il voyait stupéfaite et la bouche béante :
—Dites bien au papa de ce petit garçon
Que je n'ai point tenté de connaître son nom.

ENIGME.

A.....

Mon premier, en été, quand la chaleur accable,
Aime à tort à sentir les coups de mon dernier.
Tu sais bien tout le mal dont un rhume est capable ?
Hé bien ! pour l'éviter, cache bien mon premier.
Imite de mon tout, dans le monde, ma bonne,
La mode simple et sage, en tous lieux, même au bal...
De même, mon premier, l'hiver sous la *crémone* (*)
Et l'été sous le lin, n'aura jamais de mal.

MALICE D'ÉPOUSE.

Quel mécontentement peux-tu donc bien avoir
Contre moi, cher époux ! je voudrais le savoir ?
Disait avec malice une femme à son homme,
Qui s'emportait contre elle : Et je veux qu'on me nomme
Un couple qui s'accorde aussi bien que nous deux...
Deux âmes ne pourront jamais s'entendre mieux ;
Ton désir, c'est le mien : tu veux être le maître ;
Je veux être maîtresse ; et j'aurais tort peut-être ?
L'épouse de ce *cher cœur* voudrait être garçon ;
A ses amis, surtout, il le dit sans façon.

(*) *Crémone*, nom canadien d'une espèce de fichu de laine

LE VŒU DE MA COUSINE.

L'âge a chassé les rêves de l'enfance...
Un seul, mon cher, est resté dans mon cœur :
Connaître un peu le monde et sa souffrance,
Imiter mal, quelques jours, sa démence
Et tout quitter pour un habit de chœur.

LE MESQUIN.

Un homme, bien connu pour sa mesquinerie,
Arrivant vers midi dans une hôtellerie,
Demande à l'hôtelier :—Combien pour un dîner ?
—Trois francs. Vais-je servir ?—Et pour un déjeuner ?
—Trente sous seulement, mon brave gentilhomme ..
—Servez le déjeuner, dit le riche économe.

FAMEUX GUIDE.

Comment appelle-t-on la rivière, là-bas ?
Demande un voyageur, en marchant, à son guide...
Ce dernier, tout surpris :—On ne l'appelle pas,
Elle vient bien sans ça...son cours est très rapide...
Et, le printemps surtout, elle fait des dégâts...

DÉPLACEMENT DE LA PARTICULE *de*

Un sot, nommé Lamer, qui partait pour voyage,
Recevant d'un commis son billet de passage,
Le rappelle et lui dit :—Ce n'est pas là mon nom ;
Ajoutez-y bien vite un petit *de*, si non...
Le *quos ego* du fat fait approcher le maître.
Le commis tremble alors, et le *de* qu'il veut mettre
Au devant de Lamer il le met, comme exprès...
Vous dirai-je où, lecteur ? certe : il le met après !

L'HOMME A L'OUVRAGE.

Vite ! le feu...mon maître, est à votre maison...
Va dire un domestique à son maître.—Garçon,
Dit le maître occupé d'un ouvrage qui presse,
Pour cela va troubler, si tu veux, ta maîtresse ;
En même temps, dis-lui de te bien prévenir
De ne plus déranger ton maître à l'avenir...
Me parler de maison ! va, moi, j'ai mon ouvrage ;
Je ne m'occupe point d'affaire de ménage !
Cinq minutes plus tard, le pauvre homme s'enfuit,
Non par crainte du feu, mais bien pour fuir le bruit :
Jurant par Jupiter qu'il ne peut rien comprendre
Au bruit qui forcerait une ville à se rendre.
L'histoire ainsi finit : On nous dit, mais en vain,
Que cet homme excentrique était un écrivain.

PEINTRE ET CORDONNIER.

(PROVERBE.)

Un artiste exposait un jour à la critique
Un des meilleurs tableaux qui fût dans sa boutique.
Un cordonnier, passant, voulut lui conseiller
D'y retoucher un peu le dessus d'un soulier.
Le peintre, à cet avis qu'il trouve raisonnable,
Corrige le défaut ; le reste est admirable...
Le cordonnier, poussé par l'approbation
Du débonnaire artiste, émet l'opinion
Qu'il a d'un gras de jambe...—Arrêtez, dit le maître
Au cordonnier surpris, je n'en puis plus permettre ;
Le cordonnier, l'ami, ne doit jamais monter
Plus haut que la chaussure, à moins de s'écarter.

A L'ECOLE.

Dites-moi donc le nom du malfaiteur
Qui, le premier, persécuta l'Eglise ?
Demande un jour un docte instituteur
A des enfants : qu'un de vous me le dise.
—Ce fut Néron, répond le plus lettré.
—Bien, dit le maître, et le nom du deuxième ?
Le lettré fume (*)...on souffle : *nez carré*...
—Je le savais...*Nécarré*, dit le même.

(*) *Fumer*, se dit, dans nos écoles, pour : *ne pouvoir point répondre*.

CHUT !

Hélas ! nous sommes vieux ! le temps nous a pliés...
Disait un centenaire à sa vieille bien tendre :
Dis-donc un peu, la mort nous a-t-elle oubliés ?
—Chut ! fit tout bas la vieille, elle pourrait t'entendre.

HEURE ET EURE.

Il était question de la candidature
D'un horloger célèbre autrefois dans Paris.
Quoi ! dit quelqu'un, il vise à la législature ?
On ne l'élira point, j'en ferais cent paris...
Il a de la fortune...admis pour le *quart d'heure* ;
Achète-t-on chez nous l'esprit avec de l'or ?
—Non, mais, dit un malin, qu'il se porte dans l'*Eure*
Qu'il s'y *montre*, on l'élit...à la *minute* encor.

MARQUIS A MARQUISE.

O je suis bien rusée ! et sans en avoir l'air...
Disait une marquise au célèbre de Bièvre :
—J'y crois, dit le marquis en se mordant la lèvre
A votre âge, madame, on est *rusé* sans *r*.

PRÉSENCE D'ESPRIT.

Dans une église, en France, un jour de fête,
On faisait faire, à la messe, la quête
Par une enfant de treize à quatorze ans.
Là se trouvait le Prince d'Orléans.
Notre héroïne, experte en telle course,
Au Duc d'abord alla tendre la bourse.
Le Duc, charmé, donne quelques louis,
En chuchottant ce téméraire avis :
—Pour vos beaux yeux, charmante demoiselle...
L'enfant, tendant de nouveau l'escarcelle,
Dit :—A présent, pour les pauvres, Seigneur...
Le galant Duc redoubla de bon cœur.
Le mot bientôt fait le tour de l'église,
Pour le payer chacun se rivalise.

LE PRÊTRE JOVIAL.

Dans un festin assez récent,
On demandait (en train de rire)
A certain prêtre là présent,
S'il ne trouvait point à redire
Qu'un homme bût outre besoin...
—Non, dit le prêtre, tant d'un homme
Distingue une meule de foin
D'une femme, les brefs de Rome
Ne sont point encor transgressés ;
Prend-t-il la dernière pour l'autre ?
Ses droits alors sont dépassés...
Pour rire un prêtre est bon apôtre.

LE CONGÉ.

Par un de ces beaux jours, que prodigue l'été,
Où l'on ne rêve plus que joie et liberté,
Dans un grand séminaire onze ecclésiastiques
Devaient passer le jour en austères pratiques,
Quand l'un d'eux se fait fort d'obtenir un congé.
Des mesures à prendre il est bientôt chargé.
Le jeune abbé connait au mieux le caractère
De leur supérieur : il le sait volontaire...
Il se rend prestement chez le prêtre et lui dit :
Nous eûmes tout à l'heure un petit contredit,
Mes confrères et moi, dont je vous fais arbitre ;
Ils prétendent qu'il faut assembler le chapitre,
Quand des congés extra sont demandés par nous.
Le contraire, moi seul, je soutiens contre eux tous...
Je dis que ce pouvoir est du ressort du prêtre
Qui nous dirige ici ; que personne n'est maître
D'ordonner un congé, si le Supérieur
N'en décide avant tous, même avant Monseigneur...
—Tu défends avec sens de mon pouvoir la cause,
Dit le prêtre flatté ; pour leur prouver *la chose*,
Annonce, de ma part, qu'aujourd'hui c'est congé,
Pour toute la maison...c'est le pouvoir que j'ai !

UN DISTRAIT.

Deux voyageurs passaient auprès d'un champ de pois ;
L'un dit à l'autre :—tiens, vois les beaux pois, Magloire...
Magloire ne dit rien ; mais, après plus d'un mois,
Repassant près du champ, il dit, on peut m'en croire :
—Oui, ces pois sont très beaux ! ils sont ramés, je crois...
Magloire le distrait avait bonne mémoire.

TROMPEUR TROMPÉ.

Un avocat, ennuyé d'une affaire
Qu'un sien confrère embrouillait chaque jour,
Conseille enfin à son client de braire,
Dès que le juge entrerait à la cour.
Ainsi fut fait. Le procès tombe et cesse.
L'avocat prie aussitôt son client,
Mis hors de cour, de payer son adresse...
Le libéré le salue en brayant.

L'HOMME TIRÉ D'AFFAIRE.

Un homme poursuivi pour diffamation,
Tombe malade et meurt. Son médecin, dit-on,
Disait tout bonnement l'avoir tiré d'affaire...
Dans cette charité que d'abnégation !
Quels sont les médecins qui ne savent la faire ?

L'ADROIT FILOU.

Un très adroit filou se présente à confesse,
Dans le but d'exercer le métier qu'il professe.
Après avoir volé la montre du pasteur
Qui l'entend et l'excite au repentir du cœur,
Il s'accuse du vol ; mais sans faire connaître
Au confiant curé qu'il venait de commettre,
Même à son préjudice, un aussi grand méfait.
Le confesseur lui dit que d'abord il devait
Restituer la montre, avant d'obtenir grâce
Et absolution. L'escroc, d'un ton bonasse :
—Alors, reprenez-la.. —Non, non... dit le curé,
Remettez-la vous-même... Et l'escroc éploré :
—Comment ferai-je donc, mon père, pour la rendre.
Je veux la *lui* remettre, *il* ne veut pas la prendre ?
—Alors, dit le pasteur, sans plus y regarder,
Le cas est curieux...vous pouvez la garder.

UN TABLEAU D'INTÉRIEUR.

Un amateur, critique et badin de nature,
Examinait un jour des tableaux en peinture.
Arrivant à l'un d'eux :—C'est un intérieur...
Il est très mal ! dit-il ; et sur un ton railleur :
Cela me prouve encor qu'il est rare, en image
Et autrement, de voir un excellent ménage.

STRATAGÈME D'UN FILOU.

Un filou, sans chapeau, risque un jour l'entreprise
De se coiffer pour rien au sortir d'une église.
Il voit un gros marchand qui fait de l'embarras
Avec un feutre fin qu'il porte sous son bras.
Le filou, tout entier à ce qu'il devait faire,
Deux minutes après avait bâclé l'affaire.
Le marchand crie alors qu'on lui prend son chapeau...
Notre voleur déjà, s'en coiffant aussitôt,
Le tenant à deux mains, l'enfonce sur sa tête,
Et dit en s'éloignant :—O qu'on est malhonnête...
Je défie un filou de me prendre le *mien* !
Croyant que le chapeau qu'il protège est le sien,
On le laisse passer, et sans soupçonner même
Que son soin prévoyant était un stratagème.

DEUX MANIÈRES DE VOIR.

(A L'HÔTEL.)

Un anglais, qui dinait, demande une autre assiette.
En la lui remettant, le garçon de l'hôtel
Y passe son mouchoir en guise de serviette.
Sur ce l'anglais est pris de ce courroux mortel
Qui fait d'un homme un diable. Il se lève pour choir
Aussitôt sur sa chaise ; il veut parler, il râle :
—Essuyer mon assiette...avec...votre mouchoir... !
Le garçon :—Bah ! monsieur, ce n'est rien ; il est sale.

CHASSE EN BASSE-COUR.

(TRADUIT DE L'ANGLAIS.)

Un Nemrod, que le nom de bon tireur chatouille,
Revenant de la chasse absolument bredouille,
Passe, chemin faisant, près d'une basse-cour,
Où le cri des canards le fait arrêter court...
Une assez bonne idée a frappé sa pensée :
Un seul coup de fusil...des canards à brassée...
Un rustre est près de là :—Ça, l'ami, lui dit-il,
Combien demandes-tu pour un coup de fusil
Sur tes maigres canards ? Un dollar, mon bonhomme ?
Un dollar, c'est assez...tiens...(il donne la somme,)
Et puis, en ajustant :—qu'il soit bien entendu,
Pardieu ! que tout canard atteint me sera dû...
—Ça, répondit le rustre, en empochant la piastre,
C'est bien compris...monsieur...quelque soit le désastre...
Choisissez, s'il vous plait, le groupe des plus gras ;
Ces canards (le coup part) ne m'appartiennent pas...
Avis intempestif ;...ici, là le plomb grêle,
Dix canards tombent morts, dix autres traînent l'aile !
Le rustre de crier, tout en levant le camp :
—Il est bon d'être vif, mais il faut savoir quand...

FAIT HISTORIQUE.

Un lion, échappé d'une ménagerie,
Traversait une ville en gagnant la prairie,
Au grand effroi des gens de la localité,
Qui livraient le passage à cette majesté
Mieux qu'on ne le ferait pour tous les rois ensemble.
En le voyant venir pour ses os chacun tremble...
L'épouvante est au comble ! Une femme, en courant,
Laisse tomber par terre un tout petit enfant,
Qu'elle avait dans ses bras...Le lion, au passage,
Vers l'enfant fait un bond, le saisit au corsage...
L'emporte entre ses dents...La mère, au désespoir,
Non loin de l'animal à genoux vient de choir...
Dans ses cris déchirants elle demande grâce
Au ciel pour son enfant...Bref, l'animal vorace,
S'arrêtant à ses cris, la regarde un moment
Et remet sur le sol l'enfant tout doucement...
Puis il poursuit sa route...Alors, folle de joie,
La mère pleure et rit, comme au délire en proie ;
Elle rend grâce au ciel qui fait que l'animal
Lui rend son cher enfant souriant et sans mal.

PETIT SOUVENIR.

Un monsieur demandait un petit souvenir
A madame...(Son nom ne fait rien à l'affaire.)
La dame prend un sou, le fait rouler par terre,
Jusqu'au monsieur, et dit :—Voyez un *sou venir*.

CHARLES II ET SHESBURY.

Charles Deux, d'Angleterre, oubliant les services
Que l'un de ses sujets—c'était lord Shesbury—
Avait voulu lui rendre avec grands sacrifices,
Négligea ce Seigneur et ne fit rien pour lui.
Un jour qu'ils sont ensemble, on annonce d'Irlande
Des députés nouveaux. Le Roi, presque en courroux,
Dit à lord Shesbury :—Recevez leur demande,
Faites le Roi, milord ; je passerai pour vous.
Shesbury prend alors la place du monarque,
Qu'aucun des députés, dit-on, ne connaissait...
La députation, par un mot de remarque,
Fait comprendre au faux roi le sens de son placet ;
Shesbury, sans le lire, y répond en ces termes :
—Ne soyez point surpris si, par le moindre octroi,
Je n'ai pas su payer vos secours, les plus fermes...
Voici lord Shesbury,—puis il montre le Roi—
A qui je dois, messieurs, comme à vous ma couronne,
Et pour qui, cependant, je n'ai rien fait encor !
Laissez un peu le temps m'affermir sur le trône ;
Patience, messieurs ; patience, milord...

LE BORGNE.

Un jour un voyageur, s'arrêtant sur le seuil
D'un musée, à Paris, demande à la portière :
—Le prix d'entrée ?—Un franc, répond cette dernière...
L'homme donne dix sous et dit : je n'ai qu'un œil.

ÉPITRE.

A MON AMI ET COUSIN H. A. T., AVOCAT, QUÉBEC.

Tu veux que je t'écrive en vers ? C'est dit, l'ami ;
Mais mon feu pour la rime est éteint à demi...
Ta demande est le vent soufflant à temps encore
Pour raviver ce feu qui, déjà, vois, colore,
De ses faibles reflets, quelque peu ce foyer,
Où, pour t'écrire enfin, je viens de me ployer.

La présente est, mon cher, en réponse à la tienne,
Du milieu de Septembre, où, pour qu'on entretienne
Le sentiment du cœur le plus vrai, le plus beau,
Et le seul qui survive au malheur, au tombeau,
Tu prétends, à bon droit, qu'il faut que l'on s'écrive,
Pour que l'amitié reste en nos cœurs tendre et vive.
Je suis de ton avis. Il faut, plus qu'on n'a fait,
Echanger entre nous un bulletin parfait
De nos impressions, de nos vœux, de nos rêves.
Quant à moi, te parler de nos abruptes grèves
Sera chose facile, en prose comme en vers,
Tant elles donnent peu d'enchantements divers.
Te parler de nos vœux, des rêves de famille,
Que l'on fait sous le toit comme sous la charmille ;
Te parler du plaisir qu'on aurait à te voir,
Tu comprends tout cela ; c'est facile à prévoir ;
Mais nous pourrons toujours facilement l'écrire,
Quitte à nous répéter.... quitte à te faire rire.
Bref, quand ce ne serait que pour dire du vent
La force ou la faiblesse, écrivons-nous souvent.

Maintenant du nouveau.... mais où diable le prendre ?
Pourtant je n'irai point comme un lâche me rendre
Au premier ennemi qui vient gêner mes pas ;
On en fait du nouveau, quand on n'en trouve pas !
Mais, j'en trouve ; en voici, tiens : Louis se marie.
Lui ! vas-tu dire, lui ?—Lui. Plus on s'en récrie,
Plus il persiste, hélas ! dans son intention....
Louis est bon sujet ; mais sa réflexion,
Même dans une affaire où la simple logique
Prend le nom de bon sens et bannit le magique,
Ne va pas au delà de celle d'un enfant.
Il voit un loup qui dort, il s'en croit triomphant.
Il se marie ! !

Allons, passons à d'autres choses.
Sais-tu qu'Adolphe, Alfred, gentils comme deux roses,
Sont partis, vers le trois de Septembre, un matin,
Pour aller s'éduquer de français, de latin,
Au collège Masson, village Terrebonne,
Où, dit-on, s'il vous plait, la table est fine et bonne !
On y vit, à les croire, aux poulets, aux bonbons ;
Le travail y délasse et les maitres sont bons.
Ces deux-la sont, pour sûr, en pays de cocagne....
Dieu veuille que ce lieu ne leur paraisse un bagne
Avant deux ou trois mois. Flore, elle, ira, je pense,
Les visiter bientôt. Bon Dieu ! quelle dépense,
Que de soins assidus.... de la part de parents
Si mal récompensés quand leurs enfants sont grands !
Espérons, avec eux, que les croix ont des termes,
Et que ces trois enfants dans le bien seront fermes,
Et qu'ils auront à cœur de charmer leur vieux jours.
Biens.

Vous amusez-vous comme autrefois toujours,
Dans votre beau Saint Roch—que je trouvai bien triste
Quand j'y fus cet été ?—La bonne rigoriste,
Ma tante, a-t-elle au cœur quelque nouveau remord ?
Etant du Saint-Rosaire et de la Bonne-mort,
Elle a dû vous défendre absolument la danse,
Depuis notre départ ? Dis, pour que je la tance,
Dans ma prochaine lettre. Et les jeux pleins de feu,
Pleins de baisers d'amour, les permet-elle un peu ?
Tiens, à propos de jeux, celui-ci n'est pas bête,
Ecoute : on place un verre, ou bien même une assiette,
Aux pieds d'une *Olivine*,—assise à cet effet
Sur une chaise à dos propre au jeu que l'on fait—
A qui l'on parle ainsi : Je vous mettrai, ma chère,
Un bâton chaque main pour en briser ce verre,
Tout en restant assise ; et je gage un baiser,
Avec vous, que ce verre est si dur à briser
Qu'il attendra du temps longtemps encor l'injure,
Que vous lui réservez pour gagner la gageure....
Et tope ! le pari s'engage.—A deux le gain.—
Sur ce de la gageuse on met à chaque main
Un barreau de sa chaise. Alors, et par derrière,
Le gageur, la tenant par les bras prisonnière,
La force à le payer de l'enjeu convenu ;
Mais se payer soi-même est mieux ; le tour connu,
La gageuse s'échappe.... au bien elle fait rage,
Criant au stratagème et.... cours après ton gage !

J'entends crier tollé ! par ta maman, cousin.
Ce soir, son chapelet grossira d'un dizain ;
Peut-être, tout en Dieu, faudra-t-il qu'elle lise
Le psautier tout entier, dès demain, à l'église,

Pour implorer du ciel le pardon de *ce* sot
Qui prêche à son enfant le texte de Rousseau !
Entendons-nous tous trois. Ce n'est qu'un badinage
Que j'ai fait. Je suis loin d'approuver le carnage
Que Rousseau fit des mœurs. Seulement le plaisir,
Traduit en jeux, en danse, aux heures de loisir,
Je l'approuve sans crainte.

Avant que je termine,
Laisse-moi t'assurer que le manteau d'hermine,
Que l'Université réserve à tes talents,
Cache dans ses replis des secrets consolants,
Qu'on cherche en vain ailleurs. C'est dire : Sans science,
Le secret d'être heureux ?
Je dois, en conscience,
Terminer ce phébus ; le galimatias
S'y mettrait avant peu.... Bref, deo gratias.

LE NAPOLÉON ET NAPOLÉON Ier.

Napoléon-le-Grand faisait un jour la banque
Au jeu du vingt-et-un. Comme l'entrain lui manque,
Le grand homme s'amuse à s'emplir une main
De napoléons d'or, qu'il fait couler soudain
Avec bruit sur la table où se fait la partie.
S'interrompant, il dit, sans songer repartie :
—Savez-vous que la Prusse aime passionnément
Ce p'tit napoléon, qu'elle l'aime vraiment ?....
Et, ce disant, il montre une des pièces, prise
Sur le lot qu'il venait de jeter pour sa mise....
Un de ses officiers tout aussitôt reprend :
—Oui, nous n'en doutons pas, Sire, plus que *le grand*.

UN CONSEIL.

Un auteur, dont l'haleine exhalait une odeur
Forte et désagréable,
Rencontre, par hasard, un certain autre auteur,
Malin impitoyable.
Dis-moi, dit le premier : pour quitter mon héros,
Dans telle tragédie,
Je voudrais m'abstenir des moyens peu nouveaux,
Que prend la comédie,
De *l'emprisonnement* ou *du coup de poignard*...
—Un moyen économe,
Répondit le second, le nez dans son foulard :
Empoisonne ton homme.

BOISROBERT CHEZ LE CARDINAL DE RETZ.

Boisrobert, quand fut mort son maître, Richelieu,
Cardinal et ministre auprès d'un demi-dieu, (1)
Pour se gagner l'estime, en bons repas féconde,
Du Seigneur Mazarin, en vers fronda la Fronde,
Et le Coadjuteur (2) ne fut pas ménagé.
Un mois ou deux après, Boisrobert, engagé
Par un de ses amis, alla dîner sans gêne
Chez le Coadjuteur qui, sachant la fredaine
De ce fourbe écrivain, lui dit en le voyant :
—On me dit en tous lieux, mon aimable client,
Que vos vers contre moi dans Paris font merveille ;
Dites-les-nous, voyons.... chacun vous le conseille
Et voudrait vous entendre ici les réciter....
—Certes ! dit Boisrobert, je vais les répéter....
Le poète se lève et court vers la fenêtre,
Par où chacun s'attend à le voir disparaître :
Cependant il ne fait que regarder au bas,
Et, revenant alors aussitôt sur ses pas,
Il dit au Cardinal :—Pardonnez-moi, mon hôte,
Je ne dis point mes vers, la fenêtre est trop haute.

---

(1) Louis XIII.

(2) Le Cardinal de Retz, coadjuteur de Paris et chef du parti de la Fronde.

L'IMBERBE.

Un anglais, jeune encor, se présente un matin,
Pour se faire raser, chez un barbier badin.
Le barbier s'exécute en savonnant l'imberbe
Qui, dès ce premier soin, a pris un air superbe.
Le barbier reconnait dans sa pratique un fat :
Il suspend sa besogne et reprend son sopha...
—Qu'attends-tu, dit l'anglais qu'un simple retard froisse ?
—J'attends, dit le barbier, que votre barbe croisse.

FORTE CRÉDULITÉ.

(CONTE.)

I.

Quatre jeunes soldats, regagnant leur patrie,
S'arrêtent vers le soir dans une hôtellerie.
L'un d'eux, que la fatigue accable et affaiblit,
Demande, en arrivant, à l'hôtesse un bon lit.
Celle-ci lui répond qu'elle serait en peine
D'*en* coucher *un* de plus, que sa maison est pleine...
Mais que, si, cependant, il n'avait point *souleur*
De partager le lit d'un homme de couleur,
Elle pourrait encor lui donner une place...
Notre jeune homme accepte en faisant la grimace,
Et se laisse conduire où reposait le noir.

Il prie, en se couchant, l'hôtesse de vouloir
Le réveiller au jour, pour qu'il se mit en route.
Comme l'hôtesse part, en riant, il ajoute :
—Prenez garde, maman ; voyez, je couche au fond...
N'allez pas réveiller l'homme noir pour le blond...

II.

Dès que notre homme dort, ses compagnons qui veillent,
Comme c'est l'habitude, à ses dépens s'égaient.
Le proverbe dit vrai : l'absent toujours a tort.
Et qui peut-être absent plus que celui qui dort ?
Or donc nos trois gaillards, pendant qu'ils sont à table,
Devisent du projet, d'un charme indiscutable
Et rempli d'à propos, de noircir le dormeur.
Ce qui fut fait avec entrain et bonne humeur.

III.

Le lendemain matin, l'hôtesse matinale
Va réveiller notre homme, il faisait encor noir...
Il se lève et s'habille en regagnant la salle
Où ses amis étaient. Se mettant au miroir :
—O qu'on est gauche ici ! dit-il d'une voix aigre ;
J'ai pourtant demandé qu'on me réveillât, moi...
Et cette bonne femme a réveillé le nègre !...
Il se recouche et dort...Il dort encor, ma foi !

L'INGÉNUE.

Un jour une naïve enfant
—Fille d'Eve, s'il en fut une.—
S'en va d'un air tout triomphant
Par le chemin de la Commune
Qui la conduit chez son pasteur.
Rendue, elle demande au prêtre
—Devineriez-vous *quoi*, lecteur,
A moins d'être devin ? Peut-être.—
Quel est son prix pour marier...
—Une piastre, dit le lévite.
—Bon, dit-elle, j'ai le denier,
S'il vous plait, mariez-moi vite...
—Bien, ma fille, dit le curé,
Mande celui qui te courtise...
—J'avais autrement auguré !
Dit la jeune fille surprise :
J'ai cru que vous deviez fournir
Cette partie essentielle
Pour ce prix-là...Puis pour finir :
C'est dommage ! ! soupira-t-elle.

DÉJÀ.

Un prêtre est malade. Il se frappe
Et dit au docteur amené :
—O ! je souffre comme un damné...
—Quoi ! déjà ? lui dit l'esculape.

TROP FORT POUR MA VACHE.

(CONTE.)

Aux premiers jours où la vapeur, ici,
Fut appliquée à d'*immenses carrosses*,
Il arriva des farces assez grosses
Pour qu'on les dise et qu'on les chante aussi.

Un *habitant* s'en allait à la ville
Vendre, un bon jour, une vache et deux *lards*.
Ces deux derniers furent mis dans les chars.
Quant à la vache, infecte et incivile,
L'homme se dit, tout naturellement :
Cet animal trottera par derrière...
(Comme il faisait autrefois, d'ordinaire,
Quand on allait au marché lentement,
Avec la *grise*...) Alors notre homme attache
La pauvre bête après le dernier char...
La cloche sonne, on s'appelle et tout part...
Deux milles faits, l'homme se dit : ma vache,
De ce train là, ne saurait aller loin...
Au conducteur aussitôt il s'adresse,
En lui disant : ça, qu'est-ce qui vous presse ?
—Tiens... dit le guide, on va mieux, au besoin...
Notre héros :—Il faut avoir des bornes ;
Car, *c'est trop fort pour ma vache ;* allons voir
Comment elle est...
Comme on peut concevoir,
On ne trouva que la laisse et les cornes.

EPITRE.

A MON AMI ET COUSIN H. A. T. AVOCAT, QUÉBEC.

J'ai dit à ton papa, dix fois, pour qu'il l'apprit,
Qu'il montrait, le premier, immensément d'esprit
En venant nous prouver qu'au fond de sa mémoire
Nous avons place encor. Certes ! c'est à sa gloire
Que je répète ici ce mot de vérité.
Aussi mon compliment est-il bien mérité ;
Car, à part le plaisir que nous fit sa visite,
Il a donné l'exemple : et le tout s'est fait vite,
Puisqu'il ne nous donna que le temps de le voir,
De nous dire à part nous : en visite, en devoir,
Cet homme est un éclair ! Sa nature procède
Du vent, de la vapeur ou du vélocipède.
N'importe, une visite a toujours bon effet
Et prouve l'amitié de celui qui la fait.

Parlons de toi. Ton père eut le temps de m'apprendre
Que tu ne savais pas encor quel parti prendre
En finissant ton cours. Aussi, c'est embêtant !
Le choix d'une carrière est si fort important...
Cependant, ton papa dit qu'un goût se prononce,
Chez toi, pour le Barreau. C'est là que croît la ronce,
Aux dépens du rosier, du laurier, du jasmin...
C'est pour quoi, mon ami, logarithmes en main,
Calcule bien, mesure, avant de prendre place
Au concours de Thémis—où se porte une masse,
Envieuse parfois, très avide toujours,

Et qui, n'ayant, souvent, aucun droit au concours,
Fait flèches de tout bois, sournoisement emploie
Et le vert et le sec pour obstruer la voie
A l'homme de talent qui, partout pionnier,
Travaille jusqu'au but qu'il atteint le dernier.—

Au concours d'avenir, qu'en passant je te cite,
Tu verras ton voisin de classe, un parasite,
Qui, durant onze mois, n'a pas fait un devoir
Sans copier le tien que tu lui laissais voir,
Tu le verras, te dis-je, en tête de la foule
Dont je parle plus haut, bravant en paix la houle
Des avides humains au bras de quelque *de*,
Dont ce siècle raffole ; au bien, regarde-le :
Son oncle est très puissant dans la législature,
Tout le chemin à faire, il le fait en voiture...
Cela fait qu'il arrive au but bien avant toi :
Tu lui fis son devoir, il te fera la loi.

Quelle digression, à propos d'un émule
Imaginaire ! Où donc en étais-je ? A calcule...
Calcule ton avoir, consulte tes amis,
Avant d'entrer, mon cher, à la cour de Thémis.
Ton avoir,—tes talents—ce n'est pas ce qui manque ;
Sur ce point, je le sais, tu vaux mieux qu'une banque...
Mais tu me permettras de douter que Domat
—Ou, si tu l'aimes mieux, LeBrun au grand format—
Puisse pendant quatre ans t'assommer de coutume
Sans que ton cœur ressente une vive amertume,
Un horrible dégoût. A ce point du revers,
On dit : Do... Do... Domat, LeBrun, je fait des vers !
C'est un ultimatum que Thémis n'aime guères ;

Car avec Apollon elle fit tant de guerres,
Qu'elle perdit toujours, qu'un de ses officiers
Qui mettrait de la *rime* un peu dans ses dossiers,
Serait forcé de vivre, hélas! vaille que vaille...
De mourir en poète ou le... dos sur la paille.

Mais concluons, mon cher. Pour bien faire son droit,
Il faut aimer l'étude, avoir un esprit droit,
Ne jamais s'occuper par trop de politique ;
Ne jamais prendre goût pour cet art poétique
Qui fait mourir si mal. Pour bien faire son cours,
Il faut aussi fermer son cœur à ses amours,
—Qui n'y doivent laisser, longtemps, que ce qu'un rêve
Y laisse de plaisir ;—étudier sans trêve
Aux heures de travail ; étudier le soir,
Le matin, dans le lit... c'est passer l'arrosoir
Sur des plants de lauriers quand le soleil décline.

Ainsi, mon cher cousin, celui qui se destine
A l'étude des lois sans disposition,
Doit s'attendre au revers dont j'ai fait mention :
Et ce revers, l'ami, fait qu'on devient copiste,
Ecrivassier, rimeur, mais jamais bon légiste.

LA DOUCE PÉNITENCE.

Sur le point de se marier,
Un jeune homme va confier,
Avec sincère repentance,
Les remords de sa conscience
Au vieux curé de son endroit,
Homme fort sage et d'esprit droit.
Quand sa confession fut faite,
Le pénitent part, mais s'arrête
Pour faire observer au pasteur
Qu'il ne lui donne, par erreur,
Aucune pénitence à faire...
—N'allez-vous point, dit le bon père,
Vous marier dans un instant ?
Allez en paix, mon pauvre enfant...

LE VEAU D'OR.

Dans un cercle d'amis, où chacun rit et glose,
On discutait un soir sur la métempsycose.
Chacun disait son mot, plus ou moins sérieux,
Quand un bon financier, d'un ton sentencieux,
Voulant, par quelques mots de lourde raillerie,
Rire du défenseur de la thèse, s'écrie :
—Je me souviens, messieurs, je me souviens encor
De l'heureux temps, hélas ! où j'étais le veau d'or...
Le raillé lui répond :—Au moins cela s'endure ;
Vous n'en avez, mon cher, perdu que la dorure.

GOGO ET PITOU.

DÉDIÉ À UN AMI PERSÉCUTÉ.

(*Fable*)

Holà, ho ! hé! Pitou,
Mon ami, t'as un sou ?
—Oui, Gogo, cinq centimes !
Prouve que tu m'estimes
En ne m'en privant point.
Tu m'est, sur plus d'un point,
Supérieur : en force,
T'es l'arbre, j'suis l'écorce ;
Mon sou ! !—Bien, mon garçon,
Je sais cette chanson :
" Mon sou..." T'es donc ben bête ?
Donn'-le-moi que j't'achète
Un'pipe et du tabac...
—Mais je n'fum'pas, moi...—Bah !
Mon cher ami, moi j'fume ;
Fais vite que j'allume...
—Mais, c'est forcer la main
D'un plus jeune, gamin !
Que toi de cinq années...
—Sans compter les journées...
—Avec mon sou, Gogo,
Tu veux donc, à gogo,
T'en donner sans partage ?
C'est du plus vil chantage...

—Lorsque, pour te charmer,
J'enrage de fumer...
Donne! et si tu veux faire
Partage en cette affaire,
Pitou, tu cracheras:
Donc, tu partageras.

MORALE.

Le faible en vain discute
Quand le fort persécute.
Si Gogo veut ton sou,
Donne-le-lui, Pitou;
Car, vois-tu, la sentence:
"Vaine est la résistance
"Contre la force," ami,
Ne dit pas à demi
La vérité. Rengaîne,
Mon chéri, de ta peine
Le sabre à la Veuillot;
Car souffrir est ton lot.

MOT D'ALEXANDRE-LE-GRAND

Alexandre apprenant que l'un de ses soldats
Trouvait son nom si beau qu'il eût voulu le prendre.
Lui dit : rappelle-toi, surtout dans les combats,
Que ton nom n'est plus *Jean*, je te nomme Alexandre.

SOT ET SEAU.

Un vieil aveugle allait au commun abreuvoir,
Un fanal à la main, puiser de l'eau le soir.
Un insolent lui dit, d'une rude manière :
—Pourquoi donc portes-tu, vieillard, cette lumière,
Puisque tu ne vois point... Pour éclairer ton seau ?
—Oui, reprit le vieillard, pour éclairer un sot.

FOI VIVE.

Qu'on me permette ici l'histoire
D'un homme écoutant le récit
Des souffrances de Jésus-Christ,
Dans sa grande œuvre expiatoire :
—S'il se fut trouvé là, *torsgueu* !
Fait-on dire à ce personnage,
Un seul maudit homme de cage,
Pour mettre tous ces juifs au feu...

LE TÉLÉGRAPHE POSTE-AUX-BOTTES.

(CONTE.)

Qui trop se fie à soi
Souvent fausse la loi.

Un écolier se trouvant sans chaussures,
Télégraphie à l'auteur de ses jours,
Homme des champs : " Aux plus promptes mesures,
Pour me chausser, mon père, ayez recours."
En s'accusant de torts inexcusables,
Le brave père achète, dès le soir,
Chez un bottier qu'il paie sans surseoir,
Pour dix shellings, des bottes inusables...
....
Du même pas, il se rend au chemin
Où, depuis peu, passe un fil électrique :
Il les aura, dit-il, pour sûr, demain,
Par cette poste étonnante, magique...
Puis il accroche au fil, près d'un poteau,
Avec grand soin, la chaussure attendue,
Et qui devait être à son fils rendue
Quand lui serait encor dans le hameau...
....
Il arriva qu'un pâtre de la plaine,
Au point du jour traversant cet endroit,
De ses souliers fit l'échange sans peine :
De tout garder, il avait, même, droit.
....
Lorsque le père à la place des bottes
Vit les souliers, il se dit : C'est au mieux !

On me dira, malgré tout : tu radotes !
Quand je dirai ce fait si merveilleux...
Suffit ! l'enfant a reçu sa chaussure,
Puisque voici ses vieux souliers percés...
Le télégraphe est une poste sûre,
Une merveille acquise aux gens pressés.

MONSIEUR BLAISE

Qu'avez-vous pris, aujourd'hui, monsieur Blaise ?
Demande un jour un grave médecin
A son malade au badinage enclin...
Blaise répond :—J'ai pris une punaise.

UN HAUT FAIT DU SOMMEIL.

(CONTE.)

Un voyageur fort las, presque perdant haleine,
Se coucha sous un arbre et s'endormit sans peine.
Pendant qu'il reposait, un autre voyageur,
Comme lui fatigué, tout trempé de sueur,
Au même endroit s'arrête et lui tient ce langage :
—Il est en cet endroit un célèbre ermitage,
Connu dans le pays sous le nom de Cadis,
Du nom du grand Nabab qui le bâtit jadis,
Pour y cacher son or et sa conduite infâme.
On dit que ce Seigneur y fit mourir sa femme,
Sa suivante, un ami, quatre de ses enfants ;
Qu'il s'y pendit lui-même, après quelques dix ans
D'une vie employée aux plaisirs et aux crimes...
Bref, depuis quelque temps, on dit que ses victimes
Y gémissent, le jour ; la nuit, traînent des fers,
Comme autant de démons échappés des enfers.

Un ancien serviteur de ce château rapporte
Qu'un homme qui pourrait s'en faire ouvrir la porte,
Etant bien sûr qu'il peut y passer une nuit
Sans mourir effrayé d'entendre un si grand bruit,
Deviendrait possesseur d'une immense richesse,
Par le fait seulement de sa grande prouesse.
A ce point du récit, le premier voyageur
Cherche des yeux partout son interlocuteur...
Il avait disparu, sans lui faire connaître
Le chemin du château ! Mais prompt à reparaître :

—Ce château, reprit-il, le voici sous vos yeux,
Et si vous êtes brave, entrons-y tous les deux.
Une seconde après, nos hommes sont à table,
Dans le château maudit que, disait-on, le diable
Avait pris pour demeure. Après un bon repas,
Où les vins les plus fins ne leur manquèrent pas,
Le premier voyageur s'endormit sur sa chaise.
C'est le moins que peut faire *un*... qui boit comme seize.

Ici son narrateur, reprenant de nouveau,
Lui dit : mon brave ami, c'est à toi ce château,
C'est à toi tous ces biens ; à toi seul je les donne ;
Car j'en suis bien le maître. Hélas ! cela t'étonne...
Oui ! je suis ce seigneur, ce fou qui s'est pendu !
Ce seigneur de Cadis, qu'une femme a perdu...
Je l'aimais... et pour elle, une épouse charmante,
Un ami, des enfants, une pauvre servante,
Périrent par ma main ! Malgré tout mon amour
Pour ma belle maîtresse, elle s'enfuit un jour...
Je restai seul ici. Le désespoir dans l'âme,
Je me donnai la mort en maudissant l'infâme !
Aujourd'hui, j'ai besoin qu'un homme courageux,
Pour punir son mépris, me remplace en ces lieux.
Tu n'y seras troublé par aucuns bruits étranges ;
On y dort mieux qu'ailleurs ; mes victimes, des anges,
N'y viennent point gémir... sois ici maître et roi.
Mais, l'ami, sur ton âme, avant tout, jure moi
D'assouvir ma vengeance...

Avant que le jour vienne,
Descendons au jardin ; il faut que je t'apprenne
Où je cachais mon or...Tiens, dit le revenant,

C'est ici, sous ce tertre...au revoir maintenant.
Ce fut son dernier mot. Il disparut dans l'ombre
De la nuit la plus noire et des arbres sans nombre.
Notre homme, resté seul, se dit : Je vais marquer
La place du trésor qu'on vient de m'indiquer ;
J'y reviendrai demain...

A ce moment notre homme
Se réveille et se lève. Ayant fait un bon somme,
Il se *sent* tout dispos. Mais, dès qu'il veut marcher,
Un *obstacle imprévu* semble l'en empêcher...
Il s'aperçoit alors qu'il a fait un long rêve...
Bref, se félicitant d'être près d'une grève,
Vers elle sans tarder dirigeant son essor,
Il laisse dans ses flots la *marque* du trésor.

L'HERMAPHRODITE.

Dans un pensionnat, une enfant de mérite,
Rencontrant en lisant le mot hermaphrodite,
Voulut sans retarder apprendre d'une sœur
Le sens de ce grand mot au son plein de douceur...
La sœur, au pied du mur, se hasarde à répondre :
—Ce mot, qui vient du grec, doit, je crois, correspondre
Aux mots *ni beau ni laid, médiocre en beauté ;*
Ce mot, quoique français, est presqu'inusité...
L'enfant retint le mot ; et plus tard, dans le monde,
Elle paya bien cher l'ignorance profonde
Où l'on avait voulu la laisser sans raison.
A seize ans, grande et belle, elle enchante un garçon ;
(Bon parti s'il en fut) chez elle il se présente ;
Charmé de sa beauté, l'amant l'en complimente.
L'enfant, en rougissant d'un si doux compliment,
Se targuant de pouvoir répondre savamment,
Se sert enfin du mot qu'on lui montra petite :
—Je ne suis, tout au plus, monsieur, qu'hermaphrodite...
Le jeune homme s'enfuit, assez chagrin d'abord ;
Mais il se consola. La belle pleure encor.

———

LA MOUCHE.

POÈME SEMI-SÉRIEUX, SEMI-BADIN.

I

Je chante, amis lecteurs, un charmant petit être,
Léger comme le vent ; qui toujours semble maître,
D'aller, venir partout, l'été, dans nos maisons ;
Qui s'en va puis revient, lorsque nous le chassons ;
Qui prend place avec nous, avant nous, même, à table ;
Qui goûte de nos mets, dont le plus délectable
Pour lui, sans aucun doute, est celui du dessert ;
Qui suit l'homme partout, l'accompagne au désert,
Sur la mer en fureur, sur les champs de batailles,
Au sein de la forêt, au bal, aux funérailles,
Partout : sylphe ou génie, au gai bourdonnement,
Qui, sans que l'on y pense, est à l'appartement
Ce qu'est à la forêt la douce philomèle ;
La *Mouche* enfin, lecteurs, ce doux être qui mêle
Au cric-cric de ma plume en ce moment son chant ;
Que je sais fort taquin, mais qui n'est point méchant ;
Cet être qui, du reste, a reçu de Dieu même
Ses attributs, son rôle, et qui donne au système
Régissant l'univers toute l'impulsion
Que lui permet d'offrir sa force d'action.

A bien l'étudier, ce sylphe qui m'amuse
Semble un sujet très vif à livrer à ma muse
Qui, malgré quelque peu de prose à coudoyer,
Va le mettre en *fagots* dans *l'âtre* du *Foyer*. *

II.

Rien n'étant inutile ou de trop dans le monde ;
Tout marchant vers un but, le beau comme l'immonde,
Admettons que la mouche, autant qu'un chat, un chien,
A le droit, parmi nous, de poursuivre le sien.
Cela convenu, honte à qui tue une mouche
Parce que la taquine en s'esquivant le touche
Et puis revient encore, avec ténacité,
Lui prodiguer peut-être et vigueur et santé ;
C'est un ingrat ! Celui qui lui ferait la guerre
Pour son bourdonnement, ne respecterait guère
La nature qui laisse à chaque être le soin
De dire, à sa façon, le plaisir le besoin
Qu'il éprouve ; et qui sait s'il n'irait pas occire
Celui-ci pour son chant, sa manière de rire ?
En outre, cette mouche a son rôle à remplir
Sur la scène du monde : à le bien accomplir
Aidons-lui donc, plutôt que toujours la combattre,
Laissons-la librement autour de nous s'ébattre,
Laissons-lui le loisir de voltiger dans l'air,
Qu'elle a purifié mieux que ne fait l'éclair...

---

* Ce morceau fut publié dans le *Foyer Domestique*.

Protégeons ce sylphide à la vie éphémère,
Qui comme nous peut-être a sa douce chimère ;
Et si sur notre joue il vient porter ses pas,
Chassons-le, si l'on peut, mais ne le tuons pas.

III

Il ne faut pas, lecteurs, que ceci vous étonne :
Toute mouche ne vit qu'une saison. L'automne
La rejette glacée au gouffre du néant,
Et pour elle et pour l'homme, hélas ! si tôt béant !
La chaleur la fait naître, un faible froid la tue.
Une erreur bien étrange, et déjà combattue,
C'est celle qui fit croire et qui fit qu'on a dit
Que la mouche, au début de l'hiver, s'engourdit,
Pour reprendre, au printemps, sa première souplesse.
Son engourdissement, c'est la mort, qui la laisse,
Hélas ! morte à jamais, en pâture aux oiseaux,
Aux poissons, aux lézards, à tous les vermisseaux.
Celle qui nous revient au printemps, c'est la fille
De celle de l'été précédent. La gentille
Nait des œufs que sa mère a su mettre en dépôt
De fermentation, dans les chairs, sous la peau
D'animaux morts. Ces œufs, là, dans leurs nids putrides,
Se transforment en vers, les vers en chrysalides
Qui, la nature aidant, se réveillent un jour
Mouches ou moucherons, venant vivre à leur tour.
Maintenant que l'on sait d'où vient, où va cet être,
Permettez-moi, lecteurs, de vous faire connaître
Ce que, le regardant à la loupe, j'appris
Sur sa beauté phyique ; elle a, ma foi, son prix.

IV.

La mouche est un insecte aux ailes diaphanes
Et d'un tissu très-fin, ce qui rend ces organes
De très-peu d'importance à regarder, l'œil nu.
Mais, pour l'étudier, quand on est parvenu
A mettre l'animal sous verre, quelle extase
S'empare de nos sens en voyant cette gaze.
Ce réseau si parfait, si petit et si grand,
Dont voulut le parer le Divin Tisserand !
La couleur de la mouche est assez versatile,
Mais belle. Sans ramper autant que ce reptile,
C'est un caméléon ; du soleil la lueur
Lui fait de chaque objet refléter la couleur.
A la gorge, à la taille, elle est comme étranglée ;
Ces deux points, si petits, la font croire empalée
Sur quelque fil ; sa tête est fort belle ; ses yeux,
D'un beau rouge carmin, semblent fort curieux,
—Aussi leur possesseur l'est-il à toute outrance—
Ils sont cerclés d'argent : pour comble d'élégance,
Ce cercle blanc partage en deux la tête et fait,
Près du rouge carmin, le plus charmant effet.
Trois petits plumets noirs, d'une grâce parfaite,
Du petit animal ornent encor la tête :
Mais ce qui davantage augmente sa beauté,
C'est de son petit corps l'exquise propreté,

V.

Quand je vois l'éléphant traîner sa lourde masse
Sur deux pattes de moins que la mouche, je passe
Deux minutes à dire, à l'instar de l'enfant :
Six pattes à la mouche et quatre à l'éléphant !
C'est étonnant que Dieu n'ait pas fait le contraire ;
Leurs trompes, je suppose, auront pu le distraire....
  Revenons à la belle. Elle a six pattes : deux,
Celles du centre, font l'office qu'un boiteux,
Pour remplacer sa jambe, aux béquilles demande ;
Elle a même une trompe, et, comme elle est gourmande,
A la poser partout elle aime et se complait.
Au bord d'un bol (pour elle un large étang) de lait,
Sur un morceau de sucre ou de pain, accroupie,
Voyez-la s'acharner à sucer ! Je l'épie
Très-longtemps, quelquefois. On dirait qu'elle dort,
Mais elle ne dort point ; le lait quitte le bord
Du bol, le sucre fond et le pain diminue....
Ce n'est pas ce qui fait redouter sa venue,
Ni ce qui la fait croire insecte malfaisant ;
Ce qui nous fait lui tendre un piège appétissant,
Ou nous la fait chasser du foyer domestique,
Autant que l'araignée ou le cruel moustique,
C'est que propre sur elle, elle l'est moins ailleurs...
En substance, de là viennent tous ses malheurs.

VI.

Pauvre mouche ! parfois sa vie est bien acerbe !
Si l'on réfléchissait à ce divin proverbe :
" On voit bien une paille à l'œil de son voisin
" Et l'on ne saurait voir la poutre dans le sien,"
Hélas ! tout irait mieux sur cette boule ronde,
Où règne l'injustice et qu'on nomme le monde !
On laisserait la mouche errer par la maison,
Sans lui tendre partout la coupe de poison,
Ou le gluau trompeur...—Elle est imprévoyante ;
Une nasse pour elle est toujours attrayante ;
Pourvu qu'un peu d'appât l'attire par l'odeur,
Elle s'y précipite avec une candeur
Digne d'un plus doux sort, et dont trop on s'égaie.
Le découragement (elle toujours si gaie !)
Qu'elle montre, une fois prise dans un gluau,
Devrait plutôt fléchir le cœur de son bourreau.
Qui finira, parfois, si c'est une âme tendre,
Se repentant du mal qu'il lui fait, par lui tendre
La planche de salut : ou sa plume ou son doigt.
Oh ! qu'elle semble heureuse, alors, et qu'elle doit
Etre reconnaissante ! Et celui qui la tire
Ainsi, facilement, de son affreux martyre,
Ne se défend jamais qu'en vain d'un peu d'orgueil :
Il n'arrache pas moins une vie à l'écueil.

VII.

La mouche a, j'en conviens, des ennemis sans nombre
Et d'autant plus puissants qu'ils la traquent dans l'ombre.
Les lézards, les crapauds, les grillons, les fourmis,
Sont naturellement ses premiers ennemis :
Ajoutons à ces noms celui de l'araignée,
Par laquelle jamais elle n'est épargnée,
Surtout quand dans sa toile elle s'accroche, au vol.
Ses ennemis sont forts, dans l'air et sur le sol ;
Mais l'écolier de tous est le plus implacable !
Je ne décrirai pas les maux dont il l'accable ;
Ce serait m'imposer ; je n'en finirais plus.
Contre elle il n'use point des poisons ni des glus :
D'un carreau de papier il se fait une boîte,
Fort gentille, et sa main (ou sa gauche ou sa droite)
L'attrape et l'emprisonne avec dextérité...
Ce qu'il lui fait ensuite est de l'atrocité !
L'épingle ou le canif sont, pour sa main cruelle,
Les plus prompts instruments à diriger contre elle.
Laissons-là ce Néron, pour n'avoir point le tort
De réveiller le chat ou le tyran qui dort
Chez le jeune lecteur. Dans des détails plus amples
Ce dernier puiserait de très mauvais exemples...
Il vaut donc mieux, poussant mon œuvre vers sa fin,
Dire ce qu'est la mouche, induite par la faim.

VIII.

La mouche est matinale. Aussitôt que va naître
Un rayon de soleil, elle est à la fenêtre,
Bourdonnant sa chanson, comme pour réveiller
Ses hôtes. La taquine, elle a beau criailler !
Son chant ne fut pas fait pour réveiller un homme
Qui dort, paisiblement, du juste le doux somme.
Mais la pauvrette a faim : elle veut déjeuner.
Que fera-t-elle, alors ?—Il faut me pardonner,
Mais de toi, chère amie, ici je dois médire !—
Ce qu'elle fait, alors, peut donner le délire !
La méchante, voyant que sa douce chanson
N'a pas d'un panetier, même d'un échanson.
Fait cesser le sommeil, elle gagne l'alcôve
D'un dormeur et l'éveille... Il bouge... Elle se sauve...
Puis, revenant encore, elle grimpe à son nez...
A ses yeux... à son front... Alors, vous comprenez
Les transes du dormeur, qui se tourne et retourne
Sur sa couche brûlante, où, de rage il s'enfourne
Dans ses draps, espérant, sous ces cotons épais,
Retrouver le repos, dormir encore en paix ;
Il se trompe ! La mouche a faim et soif. Elle entre.
Sans cordon d'Ariane, et pénètre dans l'antre
Où le dormeur étouffe ; elle vient le sauver :
Trois coups de trompe au front enfin le font lever !

IX.

De jubilation, ici, la mouche est folle ;
Elle n'arrête plus, en tous sens elle vole !
Un bruit confus lui dit qu'on se lève partout,
Elle va donc, enfin, *bombancer* à son goût !
En passant par la salle, elle entre à la cuisine,
Où le poêle est ardent comme un fourneau d'usine ;
—Bon présage !—de joie, elle embrasse Margot,
La servante, (ô hasard ! son dormeur de tantôt !)
Elle embrasse le chat, le chien avec tendresse...
Puis elle embrasse encor la servante,—qui dresse
La table en ce moment—comme pour supplier
Cette fille d'ouvrir enfin le sucrier...
C'est ce que l'on va faire : aux bols le moka fume ;
Pour le prendre, lecteurs, je dépose ma plume.
Encore un mot pourtant.—Deux buts assez divers,
Mais tous deux attrayants, m'ont inspiré ces vers :
J'ai voulu m'amuser et puis faire comprendre,
A qui de droit, combien l'on devrait être tendre
Envers les animaux qui ne font point de mal,
Qui n'ont point de venin. La mouche est animal
Bien plus inoffensif que notre chien lui-même...
N'ayant point, que je sache, encore eu son poème,
J'ai voulu le lui faire, et n'ai point hésité
A demander pour elle un peu d'humanité.

RELIRE ET RELIER.

Un grand menteur disait, en comptant sur ses doigts :
—Je relis Marivaux pour la vingtième fois...
—Pardonnez-moi : monsieur est relieur, sans doute ?
Lui demande aussitôt un malin qui l'écoute.

PEU GALANT.

Deux jeunes fous un jour passaient près d'une dame :
L'un d'eux dit haut à l'autre : ô quelle belle femme !
La dame le regarde et voit qu'il est fort roux...
—Je voudrais, lui dit-elle, en dire autant de vous...
—Prenez donc, comme lui, liberté franche et ample,
Dit l'autre fou : mentez, pour suivre son exemple.

ACTEURS ENFANTS D'ACTEUR.

Deux enfants, frère et sœur, volent une bouteille
De vin à leur papa, qui tout près d'eux sommeille.
Henri boit comme un homme et Henriette aussi.
Le premier dit bientôt :—Le plancher croule ici...
Oh ! mais, non, je me trompe et je suis *en ribote*...
—Je tombe, dit sa sœur ..suis-je *Henriettebote* ?

ENCORE MONSIEUR BLAISE.

Monsieur Blaise entre un jour chez un de nos libraires,
Pour acheter, pardine ! un livre de prières.
—Est-ce en brochure, en veau ? demande un des commis...
—Non, dit Blaise, et sans rire, en latin, mes amis.

EN TRAIN DE RIRE.

Deux jeunes gens ensemble observaient une brune ;
L'un des deux dit à l'autre :—Elle a le teint hideux !
L'autre, l'observant plus :—Et sa bouche est *commune !*
Le premier :—Mais, mon cher, dis plutôt *comme deux.*

CE QUI SE PASSE.

Que regardez-vous donc, monsieur le curieux ?
Demande une coquette à la guimpe assez basse
Pour attirer sur elle, en effet, le regard
D'un jeune homme debout près d'elle...par hasard :
—Je regarde, dit-il, un peu...ce qui se passe...
La coquette était vieille. Eut-il pu dire mieux ?

LE PRIX DE MÉMOIRE.

Un pauvre voyageur, dont la bourse était vide,
Par bonheur se souvient qu'un vieil ami réside
Dans l'endroit qu'il traverse : il y court sur le champ
Et rappelle au vieillard un faible prêt d'argent
Qu'il avait pu lui faire au temps de leur jeunesse.
Le vieillard, sans retard, de l'embrasser s'empresse,
Et passant dans sa chambre, il revient aussitôt
En emportant un livre, (œuvre de Diderot,
Qu'il venait de tirer du fond de son armoire)
Et dit au voyageur :—C'est un prix de mémoire,
Que j'eus dans mon enfance ; aujourd'hui, par ma foi !
Vous l'avez mérité plus justement que moi...
Prenez-le, mon ami ; c'est une œuvre complète,
Dont la vente paiera plus que deux fois ma dette.

TRAIT HISTORIQUE.

A RÉVEUR RÉVEUR ET DEMI.

I.

Un puissant chef sauvage, à qui John avait dit
Qu'on devait recevoir ce qu'on rêvait la nuit,
Rejoint John un matin et lui dit :—Tiens, mon frère,
Décide, sans retard, ce qu'il te reste à faire :
Un rêve me tourmente et la nuit et le jour...
Tu sais, ton habit rouge à galons d'or autour
Et ton chapeau pointu ? je les rêve sans cesse...
—C'est très-bien ! lui dit John, qui sur le champ s'empresse
De donner au grand chef, presque fou de plaisir,
Les objets de son rêve ou de son grand désir.

II.

A quelques jours de là, John aussi fait un rêve,
Et l'annonce au grand chef par cette phrase brève :
—J'ai rêvé, camarade, avoir reçu de toi
Un tiers de ton domaine...en mon rêve j'ai foi...

—Frère, lui dit le chef, tu rêves grand, me semble ;
Mais tu l'auras ; plus tard, ne rêvons plus ensemble.

Le chef avait raison : John rêvait grand, de fait.
Le don sur le sauvage avait eu bon effet ;
Il crut John généreux ; il fut, lui, magnifique,
En accordant à John un tiers de l'Amérique.

DEUX MALICES.

Monseigneur de Janson disait, en badinage,
A Boileau, grand buveur qui ne rima jamais : *
—Votre nom, mon ami, ferait meilleure image,
S'il finissait par *vin* plutôt que par *leau* ; mais...
—*Son*, qui finit le vôtre, annonce une origine
Aussi fort roturière, interrompit Boileau :
Consentez à changer votre *son* en *farine*,
Et je consens sur l'heure à prendre *vin* pour *leau*.

---

* Ce Boileau n'est point l'auteur du « Lutrin ; » mais il ne manqua ni de finesse ni de malice.

MOT DE NAPOLEON Ier.

Napoléon a dit :—Je ne saurais comprendre
Ce que cela veut dire... un tel est un géant...
Il a six pieds...moi, cinq : s'il me parle, pourtant,
Il faut que je me baisse, et beaucoup, pour l'entendre.

INGÉNUITÉ.

Tâchez donc d'être un peu moins lente ;
Les jours en hiver sont si courts...
Disait quelqu'un à sa servante,
Fort stupéfaite à ce discours.
—Plus courts ! dit l'heureuse innocente,
De combien d'heures tous les jours ?

AUTRE.

O du pain frais ! s'écrie un écolier,
Bien jeune encore, avec sa gaîté franche...
J'en veux garder pour demain une tranche,
Deux... si je puis tromper le panetier.

LA MUSIQUE ÉLÈVE L'AME.

LEGENDE.

I.

Un curé de village, homme au discours disert,
S'il en fut un, prêchait souvent dans le désert.
Pour attirer à lui ses ouailles absentes
Ses prières au ciel devinrent incessantes ;
Mais le digne curé semblait prier en vain ;
Il se vit bientôt seul au service divin...
Par bonheur le bon prêtre adorait la musique ;
Et, pour délassement et moral et physique,
Il en faisait, le soir, retentir son salon.
L'instrument de son choix c'était le violon.
Il est bon d'ajouter qu'il le touchait en maître,
En parfait musicien, et qu'avant d'être prêtre,
Il avait à la scène assez souvent fourni
Des morceaux de son crû pris pour du Rossini.
Qu'il était doux d'entendre, à l'heure où tout sommeille
Au vallon, dans les bois, cette voix qui réveille
Ou fait naître en nos cœurs de sublimes transports !
Les passants, entendant ces suaves accords,
S'arrêtaient en grand nombre auprès du presbytère.
Le curé s'aperçu bientôt que son parterre
Etait le rendez-vous de tous ses paroissiens,
Chaque soir et très tard ; il se dit : je les tiens.

II.

Or donc, par un beau soir, veille de grande fête,
Le parterre étant plein, on se hissait au faîte
Des arbres d'alentour ; la palissade en bois
Entourant le jardin, s'affaissait sous le poids
Des femmes, des enfants, des hommes de tout âge,
Qui, muets, s'efforçaient d'approcher davantage
De la scène où l'acteur venait de commencer
Le morceau le plus doux, le plus propre à verser
L'amour de l'Infini et du devoir dans l'âme.
Longtemps la voix magique enthousiasme, enflamme ;
Mais soudain ces accords touchants, mélodieux,
Entrent dans le silence... et, calme et radieux
De plaisir, le curé, sortant de sa demeure,
Dit à ses paroissiens :—Mes enfants, voici l'heure
D'aller vous reposer : reprenez le chemin
De vos logis... allez. A la messe, demain,
Jour que la Sainte Eglise au Tout-Puissant dédie,
Vous entendrez la fin de cette mélodie.
La fin, mes bons amis, je puis vous l'affirmer,
Bien mieux que le prélude est propre à vous charmer...
Au revoir... bonne nuit... au revoir !—Et la foule
Se répète l'annonce, et promptement s'écoule
Par des sentiers divers, riant, bon gré, mal gré,
Du tour que leur pasteur leur avait préparé,
Et, réciproquement, se faisant la promesse
D'aller le lendemain au spectacle à la messe.

III.

Le lendemain, dimanche et jour de Fête-Dieu.
Des dames de l'endroit ornèrent le Saint lieu
Et de fleurs et d'enfants,—ces fleurs que dans le temple
On aime à voir fleurir...—et puis, prêchant d'exemple,
Le pasteur était là, plus radieux encor
Que la veille, ordonnant, corrigeant le décor,
Depuis le point du jour. Puis de jouer son rôle
Arriva l'heure enfin. Chacun fut de parole :
L'église était remplie ; et la foule attendait...
Anxieuse, incrédule... Elle se demandait,
Cette foule attiédie, au devoir infidèle,
Si son adroit pasteur ne se riait pas d'elle.
Car était-il probable, en effet, qu'un curé
Jouât du violon dans un temps consacré
Au service divin, quand ce curé lui-même
Devait officier ? On crut au stratagème.

IV.

Cependant, au milieu de l'office divin,
Le curé monte en chaire, et ce n'est plus en vain ;
Ses ouailles sont là, l'œil au guet et l'oreille
Encor plus attentive en ce jour que la veille :
—Mes frères égarés, mes amis, leur dit-il,
Je vous tiens donc enfin ! D'un coup d'archet subtil,
J'ai su vous attirer dans votre auguste temple,
Où, du haut de l'autel, Jésus-Christ vous contemple...

D'un coup d'archet subtil, à l'instar du berger
Avec son chalumeau, j'ai su vous engager,
Mes brebis, à rentrer dans votre *bergerie*...
Vous l'entendrez encor cette voix si chérie
Que de mon violon je sais tirer pour vous...
Vous l'entendrez encor ; vous la préférez tous
A la voix du pasteur dont vous craignez la prose...
Vous l'entendrez encor ; mais souffrez que je pose
Une condition, une seule ; voici :
C'est qu'avant tout, mes chers, vous entendrez aussi
Mes paroles de paix et d'amitié sincère.
Dieu me pardonnera, mes amis, je l'espère,
Si je manque au respect que se doit un pasteur,
En caressant vos sens pour toucher votre cœur.
De ce fait envers Lui je me tiens responsable.
Dans sa miséricorde infinie, ineffable,
J'ai foi pour vous, pour moi, puisqu'il donne à ma main
Le moyen de vous mettre en un meilleur chemin.
Vous m'avez aujourd'hui suivi dans cette église,
Mais vous y viendrez seuls, sans qu'un sens autorise
Ce mouvement chez vous... Oui souvent dans ce lieu
Vous reviendrez encore adorer votre Dieu...

V.

Le curé lut ensuite un verset de l'exode,
Qu'il commenta si bien, avec tant de méthode,
Qu'il devint pathétique en parlant du besoin
D'élever les enfants avec le plus grand soin.
Plus d'une bonne mère alors versa des larmes ;

Plus d'un homme sentit son cœur rempli de charmes
Au discours du pasteur, et promit à part soi
De revenir l'entendre. On recouvrait la foi.

VI.

Dès le sermon fini, le cœur plein d'espérance,
Le curé vers l'autel tout radieux s'avance.
Son violon est là, tout guirlandé de fleurs
Aux suaves parfums, aux voyantes couleurs...
Il le prend et l'élève (ô le touchant spectacle !)
Jusqu'au pied de la croix du sacré tabernacle,
Comme pour demander pardon au Rédempteur
Du fait sans précédent dont il devient l'auteur.
Puis, aussitôt après cet acte expiatoire,
Se tournant à demi vers son vaste auditoire,
Il recommence alors le morceau si charmant,
Interrompu, la veille, au désappointement
Des spectateurs ravis. Ces sons plein d'éloquence
Convenaient au parfait dans cette circonstance.
Tout semblait avoir pris pour but l'émotion ;
Tout semblait attirer à la dévotion :
Le parfum de l'encens, les fleurs, la mélodie :
Tout parlait des splendeurs de la future vie.
Aussi cet auditoire était-il à genoux,
Priant pieusement, lorsque le son si doux
Du violon cessa de charmer son oreille.
Les cœurs étaient touchés...ces cœurs si froids la veille.

VII.

Au sortir de l'église, un cercle assez nombreux
Accueillit le curé par des souhaits, des vœux,
Des marques de respect et d'amitié sincère...
  Ainsi d'un violon la corde avait pu faire
Ce que n'eût jamais fait la cloche de la tour.
Tel fut l'aveu qu'on fit au curé sans détour.

  Depuis ce temps, parfois, le pasteur fait encore
Retentir le lieu saint du chant joyeux, sonore,
Qu'il sait de mieux en mieux tirer du violon,
Qu'il pratique toujours le soir dans son salon,
Pour charmer davantage aux fêtes solennelles.
Et ses instructions savantes, paternelles,
Attirent aujourd'hui, mieux que son instrument,
Ses amis revenus de leur égarement.

WINE BATH.

Un prédicant ambulant,
Sot, ignare, turbulent,
Et de fort petite taille,
Juché sur une futaille,
Haranguait d'un ton de preux
Un auditoire nombreux,
Quand, juste comme il explique
L'esprit du dogme biblique,
Et comme il dit : " L'esprit sort..."
En frappant du pied très fort,
Zest ! sa tribune défonce...
Dans le vin notre homme enfonce
Et disparaît un moment !
Mais on le sort prestement,
Aux cris joyeux de la foule,
Qui le berne et qui le roule,
Jusqu'à ce qu'il fut séché :
Presque mort il fut lâché.

L'ANGLAIS, LE CURÉ ET SON ANE.

Un fanfaron anglais traverse une rivière,
Un jour, dans une barque, avec un vieux curé,
Qui tenait à deux mains son âne à la crinière,
Afin que l'animal ne fut point effaré.
Comme l'âne tremblait, l'anglais demande au prêtre,
Avec un air moqueur :—Dites-moi la raison
Qui fait trembler votre âne ainsi, près de son maitre ?
—L'ami, dit le curé, si, comme cet anon,
Vous auriez corde au cou, fers au pieds et, pour guide,
Un prêtre à vos côtés, dites-moi, s'il vous plait,
Ne trembleriez-vous pas comme lui ?
Froid, livide,
L'Anglais, tournant le dos, parla moins qu'il parlait.

EPITRE SUR MUSSET.

AU COURANT DE LA PLUME.

(*A mon ami L. W. T.*)

Depuis que j'ai reçu votre dernière lettre,
Bonne autant qu'entre nous toute *épitre* peut l'être,
Un ami généreux, récemment revenu
D'Europe, m'a fait don d'un ouvrage inconnu
De moi jusqu'à présent : Musset, en dix volumes !
Depuis que je le lis, si vous voyiez mes plumes...

Spectatum admissi, risum teneatis...?
Oh ! mais n'en riez point... Ces pauvres vieux outils
Ne pourront plus servir qu'à cette poésie
Ecrite par devoir ou bien par courtoisie ;
Hors de là, cher ami, je veux, pour m'amuser,
Des plumes d'un chacun à l'avenir user.

Celle dont je me sers ici, pour vous écrire,
N'est pas à moi.—J'avais bien besoin de vous dire
Cela ! Vous était-il impossible de voir

Que, cette plume-ci, je n'ai qu'à la mouvoir
Pour qu'elle écrive, écrive... au delà de l'attente
De la main qui la mène ?—Elle avait pour grand-tante

Celle qui, pour son maître, écrivit Namouna.
Vous l'avez reconnue, à son air ? Elle n'a
Jamais connu la gaine, encor moins la cheville.
Je l'ai prise à Musset. Sans qu'on dise qu'on pille,
Peut-on, chez un ami, comme au Gouvernement,
S'emparer d'une plume ? Eh ! bien certainement...

Or donc, je lis Musset. Je lis, si l'on appelle
Ainsi ce que je fais depuis un mois : j'épelle,
Pour avoir plus longtemps à jouir, vers par vers,
Les œuvres d'un poète aimé, qu'on dit pervers.
Je lis donc par besoin d'imprévu, pour connaître
Un demi-dieu de plus, m'en faire un nouveau maître.

Je l'achève. Sans être aujourd'hui moins qu'avant
Un rimailleur sans nom, une ombre de savant,
J'ai vu—me croirez-vous ?...des taches à l'étoile.
Mais l'étoile a filé... la mouche est dans la toile...
—L'arignée a sa proie ! O ! c'est peu généreux,
Peu brave... mais qui donc, de nos jours, est plus preux ?

Tous les moyens sont bons, pourvu que l'on arrive
Au but. Qu'est-ce que voir un homme à la dérive,
Quand le vaisseau qu'on monte est tout puissant et fort ?

Mais rien... un passager sur cent fait un effort,
Et lui jette deux fois son poids de bouts de corde...
Le malheureux se noie ou par miracle aborde.

Ainsi je vois le monde : On se fait air d'ami,
On se presse la main d'un bras bien raffermi ;
On ne la prête point. On s'en sert parfois même
Contre un frère qu'on hait et qui pense qu'on l'aime !
Mais, c'est assez te plaindre, ô folle du logis...
Tu rugirais bientôt, c'est laid quand tu rugis.

Revenons à l'ami. J'ai fait taire ma folle.
Musset, j'allais vous dire, était de pâte molle,
Pâte azyme au pétrin. Le pétrin, c'est son temps.
Il lui sacrifia ses beaux jours, son printemps ;
Puis, l'automne venue, il travaille, élabore
Encore pour son temps, qu'il aime et qu'il abhorre...

Il abhorra son siècle autant qu'il sut l'aimer,
En cajolant ses mœurs qu'il pouvait réprimer ;
En ne disant jamais le fond de sa pensée
Sur sa foi, qu'avec crainte et comme malgré lui ;
En indiquant, hélas ! le danger ayant fui
Ou le mal était fait, trop tard la panacée.

Sur le ton qu'Archimède a dit : *Je l'ai trouvé*,
Que Galilée a dit : *e pur si muove*,
Musset aurait pu dire à son temps bien des choses,

Qui n'eurent même point le destin qu'ont les roses.
Il a préféré mettre, hélas ! les points aux i
Que de dire à son temps : J'ai la foi ! crois aussi.

Tout en restant fidèle aux points, aux apostrophes,
Musset nous eût laissé de bien sublimes strophes,
S'il eût pu se plier à l'étude qu'il faut
Quand le doute entre au cœur, quand la foi fait défaut.
Il ne l'a point voulu, crainte du ridicule,
Et le grain dans son champ est demeuré fécule !

Pour être de son siècle avant d'être à son cœur,
Musset voila sa foi d'un sourire moqueur.
De l'examen qu'on fait de ses œuvres, résulte
L'opinion qu'exprime avec nous l'ami Sulte :
Musset avait la foi ; mais pour suivre et flatter
Son temps qui ne l'eut pas, il voulait se l'ôter.

Musset, en bourrelant de doutes sa grande âme,
Arriva lestement à l'abus de la femme,
De l'absinthe, et sa tête, on m'assure, en souffrit.
Dieu-fait-homme gênait chez lui l'homme et l'esprit ;
Il en fit... ce qu'en font trop de sots... le dirai-je ?...
Un faux dieu que pour vivre acclame le saint-siège.

Les aberrations de l'esprit de Musset
—Mais il disait, j'espère, autrement qu'il pensait—
Ne furent pas le fruit, j'en ai la certitude,

Ni de sa piété, ni de sa longue étude
De la théologie. Il fut libre-penseur,
Ecrivain libre... aussi fut-il un grand farceur !

Comme écrivain poète il reste inimitable.
Je le trouve partout, en tout, bien délectable,
Bien sans cérémonie auprès de son lecteur.
S'il est long quelquefois, c'est au moins sans lenteur ;
Il dit longuement bien *ce qu'il dit* ; il s'exprime
Toujours par le bon mot, quitte à froisser sa rime.

Il nous fait, très souvent, des rimettes...—pardon
De ce mot de patois ; mais monsieur Oscar Dunn
N'en saura rien, j'espère...—il nous fait des rimettes
Qui font monter le rouge aux candides pommettes
Des femmes ! D'hiatus il semble peu mesquin ;
C'est comme dans les vers du journal d' F. A. Quinn.

Mais piquons au plus court... Musset fut un génie
Qui de parler en vers eut l'étrange manie.
Ses vers nous font l'effet de jeunes élégants
Qui viendraient dans un bal en pantoufles, sans gants...
On ne les laisse pas (ses vers) aux mains des femmes ;
Ils les pervertiraient, (?) dit-on, ô les infâmes...

Terminons. Si Musset franchement put douter
De l'hôtesse du corps, qui lui fit tant goûter
Les douceurs du Parnasse, il manqua de logique.

Pour moi, sans l'instrument il n'est point de musique.
Sans ton âme, ô Musset ! aurais-tu fait les vers
Que j'ai là, devant moi, que chante l'univers ?

Il avait du talent : voilà pour son éloge ;
Il avait un grand cœur : voilà ce qui le loge
A jamais dans le mien. Ses principes sont faux
Sur l'âme et sur Jésus ; ses vers ont leur défauts ;
Mais tel qu'il est je l'aime : il va bien à l'époque
Où je suis de la vie. Aussi bien je me moque

Des sermons d'un bedeau qui vient de m'annoncer
Que, pour sauver mon âme, il me faut renoncer
Aux goûts extravagants que j'ai pour la lecture
D'un auteur à l'Index... Je tiens, par ma nature,
Quelque peu de la femme et beaucoup de l'enfant :
J'aime à voir, à toucher ce que *maman* défend.

1874.

FRANÇOIS DEVIENT IMPIE.

Te le dirai-je, ami François ?
Avec douleur je m'aperçois
Que tu ne fais plus tes prières,
Soir et matin, comme naguères
Tu faisais... c'est loin d'être beau !
Disait un prêtre à son bedeau.
—Pardonnez-moi, révérend maître,
Je prie autant que vous peut-être ;
Mais pas de la même façon,
Répondit l'impudent garçon :
Depuis deux ans que je sais lire,
Et c'est bien grâce à vous, messire,
Chaque soir je dis l'alphabet.
Je suppose que Dieu connait
D'avance les besoins d'un homme,
Sans que par mille on les lui nomme...
Je lis l'alphabet tout entier ;
Libre à Dieu d'en faire un psautier
Aussi gros que votre bréviaire,
Où, chaque page, une prière
Lui rappelle un de mes besoins,
Sans que je mette aux i les points.

BON MOT D'HOMEDI.

Le célèbre Homedi, grand poète persan,
Etait un jour au bain du tyran Tamerlan.
Le monarque et sa suite étaient en train de rire,
Et, tout en folâtrant, ils s'amusaient à dire
La valeur, en argent, de chacun des baigneurs.
—Un plaisir peu coûteux amusait ces seigneurs.—
Tamerlan mis à prix, le poète l'estime
A trente sous au plus...
—Oh ! mais, c'est bien minime,
Objecte le tyran : ma serviette les vaut !
Homedi, courageux, répondit aussitôt :
—J'évalue avec vous aussi votre serviette...
Tamerlan rit beaucoup du bon mot du poète ;
Il était, ce jour là, de la meilleure humeur.
Ce fut pour Homedi rien de moins qu'un bonheur.

SECONDE PARTIE

MES VERS

PLUS SÉRIEUX QUE FRIVOLES.

LE TEMPS.

(A MA SŒUR.)

Jamais le temps n'arrête :
Tu dis vrai ; nuit et jour
Il vient conter fleurette
A l'univers, sa cour.

Insensé, qui se prête
A son frivole amour !
L'âme la plus discrète
En dirait quelque tour...

Le passé fut un traître...
L'avenir va paraître,
Hélas! vaudra-t-il mieux ?

Fi du présent lui-même...
J'ajoute : *à moins qu'on aime* :
C'est écrit dans tes yeux.

LA VEILLE D'UNE VACANCE.

(A MA SŒUR.)

Je retourne au vieux chaume,
Que la nature embaume
Des parfums du zéphyr !
Là le moindre désir
Que ma bouche fait naître,
Est un ordre du maître
Qu'on sert avec plaisir.
J'y volerai demain ;
Compagnons, votre main.

Je reverrai ma mère,
Mon aïeule, mon père,
Mes frères et ma sœur,
Modèle de douceur !
Dans tous ces cœurs que j'aime,
Félicité suprême...
J'épancherai mon cœur !
O famille ! à demain ;
Compagnons, votre main.

Je reverrai ce temple,
Dont mon âme contemple
Les autels et les croix,
Où la première fois
Jésus voulut descendre
En moi, poussière et cendre,
Du sein du Roi des rois !
Je prierai là demain ;
Compagnons, votre main.

Je conduirai ma muse
Sur les eaux de l'écluse.
Dans mon esquif " Eva,"
Si beau quand il s'en va,
Au repos de mes rames,
Ballotté par les lames,
Au gré de Jéhovah !
J'y chanterai demain ;
Compagnons, votre main.

Le long de la charmille
Je crois voir ma famille...
Là, pour causer, le soir,
Je la mène s'asseoir
Sur un banc que je dresse
Où la brise caresse
Le plus à mon espoir.
Je serai là demain !
Compagnons, votre main.

Je reverrai l'érable,
Antique et vénérable
Souvenir à garder,
Où, pour trouver plus d'air,
J'érigeai dans le faîte,
A l'ombre de sa tête,
Un charmant belvéder.
J'y monterai demain ;
Compagnons, votre main.

Je reverrai ma chambre,
Où l'on dirait que d'ambre
On parfume le lit ;
Où, sur les murs, on lit :
" *Dieu me voit*," " *Dieu m'écoute* "...
Je termine... il m'en coûte ;
Mais ma lampe pâlit !
Il fait jour ! c'est demain !
Compagnons, votre main.

Québec, 1852.

CE QUE J'AIME À VINGT-ANS.

J'aime le frais ombrage,
Le murmure des eaux ;
J'aime aussi le ramage
Enchanteur des oiseaux.

Dans un bois solitaire
O que j'aime à dormir...
Sur un lit de fougère,
Où souffle un doux zéphir.

Le matin, j'aime encore
(O c'est délicieux !)
A voguer dès l'aurore
Sur le lac spacieux.

J'aime la maisonnette
Du pauvre laboureur ;
Je chéris la retraite
Du soucieux pêcheur.

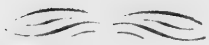
J'aime encore, à mon âge,
Les plaisirs de l'enfant ;
Je vois dans son tapage
Le bonheur triomphant.

J'aime ma fiancée....
Elle—la nuit, le jour—
De beaux rêves d'amour
Enchante ma pensée...

J'aime, depuis longtemps,
La musique ; la danse,
Je l'aimai dès l'enfance,
J'en raffole à vingt ans.

J'aime le frais ombrage,
Le murmure des eaux ;
J'aime aussi le ramage
Enchanteur des oiseaux.

1854.



PENSÉES D'UN CULTIVATEUR.

(COUPLETS DÉDIÉS A MON FRÈRE EDMOND.)

I.

Entre la vie agreste et celle de la ville,
Mon âme n'a jamais hésité dans son choix.
Me sentant plus heureux dans un modeste asile,
Au château je préfère un chaume près d'un bois.

II.

Je préfère à la voie où circule la foule,
Un sentier solitaire et perdu sous les pins...
L'horizon, le ruisseau qui dans les aunes coule,
Inspirent à mon cœur mille transports divins.

III.

Est-il ailleurs qu'aux champs, cet air qui nous enivre,
Nous donne la santé, seul bonheur ici-bas ?
Est-il ailleurs qu'aux champs, l'homme enchanté de vivre,
Bien que toujours la ronce ensanglante ses pas ?

DEUX BONHEURS.

Mettre en quelqu'un toute sa confiance,
Avoir souvent les secrets de son cœur,
Trouver plaisir en sa douce présence...
Ho ! c'est pour l'âme un précieux bonheur !
Il est pourtant un bonheur plus céleste :
Lorsque deux cœurs s'aiment d'un tendre amour,
Dans leurs pensers nul espace ne reste
Entre la terre et le divin séjour.

DÉPART DE LA FAUVETTE.

(ALLÉGORIE.)

Sitôt partir, fauvette du canton !
Quand à nos cœurs ta présence est si chère ?
Mais tu te dois moins à nous qu'à ta mère :
Va lui chanter ta joyeuse chanson.

Toi, nous quitter... O ! quelle trahison...
Sans qu'on le sache, un amant te rappelle !
Qu'il est heureux... son amante fidèle
Veut lui chanter sa joyeuse chanson.

Non, chantes-tu, je pars, c'est la saison...
Pour aucun lieu je n'ai de préférence,
Et je suis libre : au sortir de l'enfance,
On n'a d'amour encor que sa chanson.

O ! reste alors. L'été, dans le buisson,
Tu choisiras le plus beau nid de mousse,
Ou, dans la ville, une retraite douce,
Près des amis que charme ta chanson.

Elle partit... En vain, à l'unisson,
Plusieurs oiseaux tentèrent sa conquête ;
Aucun d'entre eux n'engagea la fauvette
A nous chanter plus longtemps sa chanson !

Elle partit... Sur sa route, un pinson
Lui proposa de son nid le partage,
Et la fauvette accepta : c'était sage,
Elle n'aimait presque plus sa chanson.

CONSEILS AUX JEUNES CANADIENS.

Vous êtes les rois du pays..
Vous avez fait le meilleur choix..

L'Evêque de Tloa,

Aux élèves de l'Ecole d'Agriculture de Ste. Anne.

On n'en saurait douter : le soc cultivateur
Fut des premiers Etats l'antique fondateur.

Chenedollé.

Une belle carrière, énergique jeunesse,
Est ouverte pour vous ; prenez-la, la richesse
Vous attend à l'entrée avec de grands présents :
La liberté, l'honneur ! Hâtez-vous, jeunes gens !
Accourez des cités, où déjà votre nombre,
Sans profit pour aucun, dès longtemps les encombre.
Vos cœurs ont tous besoin de bonheur ou d'espoir ;
Vous aurez l'un et l'autre : il ne faut que vouloir.

I

La culture du sol est la carrière ouverte
A vous, jeunesse pauvre et de haillons couverte !
A vous qui mendiez sans redouter l'affront
Et même, trop souvent, avec l'audace au front !
A vous, qui, jeune encore, embrassez la carrière
D'un père infortuné qui fait de sa misère
Une excuse à l'erreur qui l'engage à tenir
Son fils à mendier... sans soucis d'avenir !
Avez-vous un tel père, est-il capable encore
De subsister sans vous que son but déshonore ?
Vous avez la santé ? Remerciez-en Dieu,
Dites à votre père un temporaire adieu.
Allez aux champs, jeune homme, où vous attend un maître
Qui vous protégera ; soyez digne de l'être !
Et votre ambition à devenir l'espoir
De l'auteur de vos jours, vous le fera revoir
Bientôt, pour lui donner le courage et l'aisance,
Fruits hâtifs du labeur et de la diligence.
Et vous direz alors : J'ai fait le meilleur choix :
Oui, les cultivateurs sont du pays les rois.

II.

La culture est encore offerte à la jeunesse
Qu'un esprit mal paré conduit à la faiblesse
De se croire, avant tout, destinée à remplir
Une profession qui devra l'anoblir,

Espère-t-elle. Erreur ! Erreur que je signale
Au reste de bon sens de ceux qu'elle ravale !
Vous perdez temps et peine à pâlir sur Potier
Pour envier, plus tard, le profit d'un métier ;
Pour envier, peut-être, une charge encombrée
(Et partant sans profit, par toute la contrée)
De commis de marchand, de commis de bureau.
.....
Pour arriver, un jour, à briller au barreau,
Il faut à des talents de bien longues études !
Il faut livrer sa vie à mille inquiétudes !
.....
Il en est temps encor, revenez au devoir ;
Et crainte de passer du pupitre au comptoir,
Allez apprendre, aux champs, l'art de l'agriculture ;
Allez voir au grand jour le beau de la nature.
Vous vous direz bientôt : J'ai fait le meilleur choix :
Oui, les cultivateurs sont du pays les rois.

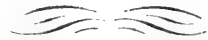
III

Dans ce jeune pays un autre mal existe :
Des jeunes gens aisés, dont la folie attriste...
S'imaginent, halas ! qu'il faut, pour parvenir
Aux places, aux honneurs d'un brillant avenir,
Dépenser beaucoup d'or en plaisirs dans nos villes.
Que leurs pensers sont faux et de bon sens stériles !
Sachez, jeunes lions, qui vous fermer les yeux,
Que c'est en plein soleil que l'or brille le mieux !

S'il vous en reste encore, allez donc le répandre
En semis dans nos champs. Là vous saurez comprendre
La vie et son bonheur, en suivant les sentiers
Qu'ont suivis, glorieux, vos braves devanciers.
Vos pères, la plupart, étaient, ou sont peut-être,
Cultivateurs-soldats toujours prêts à se mettre
A l'ouvrage, en campagne (et sans injonctions)
Pour faire aimer leurs champs, leurs institutions.
Allez apprendre d'eux la route de la gloire...
Ou, s'ils ne vivent plus, relisez leur histoire.
Vous vous direz bientôt : J'ai fait le meilleur choix :
Oui, les cultivateurs sont du pays les rois.

Une belle carrière, énergique jeunesse,
Est ouverte pour vous ; prenez-là, la richesse
Vous attend à l'entrée avec de grands présents :
La liberté, l'honneur ! Hâtez-vous, jeunes gens !
Accourez des cités, où déjà votre nombre,
Sans profit pour aucun, dès longtemps les encombre
Vos cœurs ont tous besoin de bonheur ou d'espoir ;
Vous aurez l'un et l'autre : il ne faut que vouloir.

Québec, 1863.



LE VRAI SOUVENIR.

Le souvenir écrit, c'est le vrai souvenir.
Une voix dans mon cœur soutient cette maxime.
C'est celui qui, du reste, a le plus d'avenir ;
Il vaut ou plus ou moins, suivant ce qu'il exprime,
Et le plus mal tourné même est doux à tenir.

LE VRAI BAISER.

Le baiser dont la douceur touche
Un homme aimant de tout son cœur,
C'est le baiser de bouche à bouche ;
Il est la coupe du bonheur...
Et qui la boit est fine mouche.

CHANSON.

JE N'AI PLUS RIEN À TE DONNER.

(A Mlle. E. de L.)

Depuis longtemps je veux te dire
L'amour que je ressens pour toi,
Et te jurer que je désire
Te donner mon cœur et ma foi.
Mon cœur, c'est toute ma richesse,
Et je veux te l'abandonner...
Exiges-tu plus de tendresse ?
Je n'ai plus rien à te donner.

Oh ! si j'avais une couronne,
Je te dirais avec bonheur :
Tiens, mon Emma, je te la donne ;
Moi, je veux régner sur ton cœur !

Oui, si j'avais un diadème,
Je voudrais te l'abandonner !
A toi je me donne moi-même ;
Je n'ai plus rien à te donner.

O mon Emma ! crois à ma flamme ;
Je ne voudrais point t'abuser...
Sais-tu le langage de l'âme ?
O mon ange, c'est le baiser !
Mais, ciel ! je sens tes lèvres roses
A ma bouche s'abandonner...
Pour le bonheur que tu me causes,
Je n'ai plus rien à te donner !

ENFANTILLAGE.

(A UNE INTIME.)

En t'écrivant ces rimes, mon amie,
Le cœur tout seul pousse et guide ma main.
Il me défend le ton de Jérémie,
Dans ces dix vers, comme d'être inhumain.
Aussi, ma bonne, à rire je m'apprête...

Ho ! mais pardon, à rire rien ne prête.
Alors adieu, ma folle hilarité...
Mon cœur me dit qu'il faut changer de thème
Et qu'il vaut mieux dire la vérité :
La seule à dire ici, c'est que je t'aime.

CHANT DU MAÎTRE DE FERME.

(L'AUTOMNE.)

I.

Allons, enfants, voici le temps de battre ;
C'est le dernier des traveaux du dehors.
Dans quelques jours, nous pourrons, près de l'âtre,
Nous reposer de nos puissants efforts.
Allons, mes braves,
Et plus d'entraves !
En mains fléaux,
Vans et râteaux !
Ça ! du courage ;
Car, en ce jour,
La femme enrage
De mettre au four
Le gâteau riche
Et puis la miche
En fine fleur de blé nouveau.
A l'œuvre donc, mes enfants, ho !

II.

Courage, amis ! La force et le courage
Ne manquent pas, l'un aux bras, l'autre au cœur.
Ces deux pouvoirs, appliqués à l'ouvrage,
Nous font encor mépriser la vapeur.
Allons, mes braves, &c., &c.

III.

Quand le travail à la rude fatigue
Aura cessé de commander nos bras,
Moi, je m'engage à vous jouer la gigue,
Et notre femme, à tuer l'agneau gras.
Allons, mes braves, &c., &c.

IV.

La femme encore, il est bon de le dire,
Du dernier sucre a gardé les sirops,
Pour nous donner la praline et la tire,
Le dernier soir de la fin des travaux.
Allons, mes braves, &c., &c.

V.

Enfin, voici : dans le grenier, mes hommes,
Du tabac frais votre part vous attend...
Au même endroit, n'oubliez pas les pommes
Que, dans huit jours, j'abandonne au brelan.
Allons, mes braves, &c., &c.

VI.

Allons, enfants, du travail l'heure sonne :
La récompense est au bout du chemin...
Battons, battons le blé que Dieu nous donne ;
C'est un trésor qu'il met sous notre main.
Allons, mes braves, &c., &c.

ZÉLIE.

(A MA SŒUR.)

O je t'aime, Octavie !
Je veux n'aimer que toi...
Que toi, toute ma vie,
Ma bonne sœur, crois-moi !
Ton doux regard m'enivre,
Me dit de vivre
Près de toi sans retour
Et sans amour.

Quand je te vois sourire
A mes chants amoureux,
Mon pauvre cœur soupire,
Mais je me sens heureux !
Ton sourire m'enivre,
Me dit de vivre
Près de toi sans retour
Et sans amour.

Lorsqu'au logis je rentre,
Si j'entends ta chanson,
Du ciel je crois qu'un chantre
Egaie la maison.
Ta douce voix m'enivre,
Me dit de vivre
Près de toi sans retour
Et sans amour.

Mais si je vois Zélie
Parfois auprès de toi,
Pauvre sœur, je t'oublie !
Est-ce ma faute, à moi ?
Sa présence m'enivre,
Me dit de vivre
Près d'elle sans retour,
Pour son amour.

CHANT DU DÉPART.

Si j'étais de la fortune maître,
Je n'irais pas,
Jeune encore, empoisonner mon être,
Là-bas... là-bas...

Je vivrais sous le toit de mon père,
Heureux, content...
Pour ma sœur, ma Zélie et ma mère,
Que j'aime tant !

J'aimerais, et j'aimerais sans cesse,
D'âme et de cœur ;
Car aimer, prier, c'est la sagesse,
C'est le bonheur !

Je dirais à celle que j'adore
Tout mon amour,
Et l'ennui, qui sans cesse dévore
Comme un vautour,

De mon cœur n'aurait pas fait la proie
Qu'il va tenir...
Non ! mon âme aimerait trop la joie
Qu'il vient bannir !

J'aurais moins d'amers regrets dans l'âme...
Et le remord,
Si cuisant ! ferait place à la flamme
Jusqu'à la mort...

Et chaque heure au bonheur asservie,
Comme jadis,
Doux Québec, tu serais de ma vie
Le paradis !

Si j'étais de la fortune maître,
Je n'irais pas,
Jeune encore, empoisonner mon être,
Là-bas... là-bas !

Québec, 1855.

CE QU'*IL* T'ÉCRIT DE LÀ-BAS.

(À MLLE C. L.)

Crois-tu que ce soit un caprice,
L'amour que je ressens pour toi ?
A mon cœur, charmante Clarisse,
Rien n'indique cela, crois-moi...
Il n'est point d'amour si sincère,
Si véritable que le mien ;
Sans lui je languirais sur terre,
Et sans toi je n'aimerais rien.

POURQUOI TU ES AIMÉE.

DÉDIÉ À UNE ÉLÈVE DU COUVENT, MLLE, M. C.

Veux-tu connaître, jeune fille,
Ce qui pour toi ravit d'amour?
Ce n'est pas seul ton œil qui brille
Comme l'étoile qui scintille
Et prodigue à la nuit son jour;

Ce n'est pas seul de ta voix tendre
Le chant doux et mélodieux,
Que tu te plais à faire entendre
Et qui semble venir des cieux,
Tant ses accents sont gracieux;

Ce n'est pas seul ce qu'on admire
En toi de grâce et de beauté :
—Ce qui te fait le point de mire
De toute ta communauté,
Enfant, crois-moi, c'est ta bonté.

Oui, c'est avant tout, jeune fille,
C'est de ton âme la candeur !
  Cette vertu, sans qu'un œil brille
Comme l'étoile qui scintille,
Sait remplir les âmes d'ardeur.

AIMER.

(A MLLE A. V.)

Aimer est un mot doux à dire,
Nous dit une aimable chanson :
Tendrement on aime à l'écrire,
On ne le lit point sans frisson...

Il est pour moi ce qu'on le chante :
Nul verbe mieux que lui n'enchante...

Et quand je le dis au présent,
T'ouvrant mon âme, ô ma chérie !
Tout mon être, en le prononçant,
Entre en charmante rêverie.

CE QU'IL FAUT ÊTRE.

A MLLE G. C.

Gardez-vous d'aimer un discours trop tendre...
Et qu'un compliment, qu'on vous fait entendre,
Réjouisse moins qu'il n'aide vos traits
A donner le change, à rester discrets.
L'air joyeux que prend *la complimentée*
Dénote qu'elle est rarement vantée.
Il n'est pas adroit de laisser trop voir
Ni trop de vertus, ni trop de savoir ;
Ni de trop cacher ce qui *doit* paraître :
Etre ce qu'on est, c'est ce qu'il faut être.

CE QUE M'A DIT LE SOMMEIL.

C'était hier, sœur Alzida.
J'étais assis, tête baissée,
Le cœur rempli de ta pensée,
Quand un *intime* m'aborda.
L'intime adore l'odyssée.

Veux-tu savoir ce qu'il m'a dit ?
—C'est encore dans ma mémoire—
J'eus cependant peine à le croire,
Quoique son nom ait du crédit...
Ma chère, c'est toute une histoire.

Quel intérêt tu laisses voir !
Comme ton front se ride, change !
Ton œil, en agitant sa frange,
Me dit pour toi : " je veux savoir...
" L'histoire est-elle bien étrange ? "

Tu n'attendras pas plus longtemps.
D'abord le nom de mon intime,
C'est Le Sommeil, que je n'estime
Que pour ses songes importants,
Quand je ne suis pas leur victime.

Plus de mystère désormais :
J'étais dans les bras de Morphée,
Quand à mes yeux s'offre une fée,
Belle comme il en fut jamais...
De cornette elle était coiffée.

Le spectre était vêtu de noir.
Ses longs habits de percaline
Me semblaient ceux d'une ursuline...
Nous étions comme en un parloir
Tendu de blanche mousseline...

Vois où m'a conduit le sommeil :
J'étais au beau milieu d'un cloître,
Où sous mes pieds je voyais croître
Mille objets d'art, or et vermeil...
J'étais au beau milieu d'un cloître !

Mais quel fut mon étonnement !
Le spectre est suivi de trente autres,
Qui tous chantent leurs patenôtres...
Je veux quitter l'appartement,
Dire : je ne suis point des vôtres...

Mais le spectre, sœur, c'était toi !
Tu m'arrêtes ; c'était facile...
Tu me dis : " Je suis sœur Basile...
" Vois, j'ai trente sœurs avec moi...
" Reste avec nous dans cet asile...

" Je suis abbesse en ce couvent,
Me dis-tu tout bas à l'oreille :
" D'ici sur mes parents je veille...
" Je prie aussi pour toi souvent,
" Méchant. . qu'en vain mieux je conseille.

" Tu cherches en vain le bonheur,
" Avec la foule—erreur profonde !—
" Dans les faux plaisirs de ce monde,
" Qui trop souvent se fait honneur
" D'être sceptique ; il est immonde !

" Le bonheur, au pied de la croix
" Et dans tout devoir, on le trouve...
" Ici le premier qu'on éprouve,
" C'est d'acclamer à haute voix
" Tout ce que le monde réprouve..."

Puis... tu terminas ton discours
Me disant, sœur prédestinée,
Qu'avant la troisième journée
Je serais prêtre pour toujours !
—L'intime est banni pour l'année.

1858.

LA ROSE D'OCTAVIE

(À MLLE O. D.)

Dura lex sed lex.

* *

O toi, qu'une main bien aimée
Cueillit et plaça sur mon cœur !
Belle rose blanche, embaumée
De la plus agréable odeur,
Pourquoi mon âme est-elle émue
Jusques aux larmes à ta vue ?
Hélas ! c'est que tu vas périr,
Car déjà je te vois flétrir !

J'aurais voulu te voir sans cesse
Aussi vive que ma tendresse ;
J'aurais désiré constamment
Te voir belle, comme au moment

Où l'on t'enleva de ta tige...
Hélas ! à mon cœur ton prestige
Faisait oublier ton destin,
Pauvre fleur, qui n'as qu'un matin !

Belle rose, des fleurs la reine,
Pourquoi vois-je avec tant de peine
Se ternir ta fraîche couleur ?
C'est que tu me viens, tendre fleur,
D'une autre fleur, mon bien, ma vie,
Dont tu paras le front si beau...
C'est que tu me viens d'Octavie,
Mon seul amour jusqu'au tombeau !

IL TE DIT DE LOIN.

(A MLLE. C. L.)

Celle que j'adore m'enchante !
Le dire me semble trop peu ;
Avec délire je le chante...
Rimes, portez-lui mon aveu.
Insistez à dire que j'aime
Son front d'ange, si pur ! si beau !
Sa main blanche comme un lis même,
Et vous n'aurez rien dit de trop.

LE CHANT.

Le chant, c'est le baume de l'âme :
Dit l'exergue du chansonnier ;
Ce baume, on ne peut le nier,
De nos jours, n'est plus un dictame.
Rarement on chante au salon,
On chante encor moins sous le chaume :
On néglige le plus doux baume
Que nous ait transmis Apollon.

Dans maints salons, où l'on s'amuse,
Est-il besoin d'entrer souvent,
Pour dire comme est décevant
Le plaisir qui bannit la muse ?
On y fait des jeux—Quel effort !—
Ou, recourant à l'avanie,
On médit, même on calomnie,
On perd au jeu puis...on boit fort !

Que ne chante-t-on plus ?—demande
Le dieu protecteur du foyer—
Car chanter, c'est presque prier,
Par l'un et l'autre l'on s'amende...

Epouse, vous avez raison :
Des réunions de familles,
Dans nos salons, sous les charmilles,
Pourquoi bannit-on la chanson ?

Nos mères chantaient à l'ouvrage,
Nos pères chantaient dans les champs ;
Tout le long du jour, par des chants,
Chacun égayait son courage.
Nos pères, défendant leurs crûs,
Chantaient des airs patriotiques ;
Nos mères chantaient des cantiques
Et les enfants faisaient chorus.

Mais, de nos jours, la fantaisie
De ne chanter qu'un seul couplet
Est de mode, tant on se plait
A se donner de la phthisie...
Et pour un accompagnement
Faut-il une musique immense...
On fait d'un couplet de romance
Un cri dans un bombardement

Les poètes chantent encore ;
Mais leurs écrits sont bien peu lus...
De là vient qu'on ne chante plus,
De là le mal que je déplore !

Aujourd'hui n'est-on plus français,
Que l'on dédaigne l'ambroisie !
On ne lit plus la poésie,
Le roman seul a des succès !

Lisons les poètes ; ils donnent
Pour nous naissance au chant. Témoins
Que lorsqu'on chante on faiblit moins,
Partout et sur tout ils fredonnent.
Chantons, nous disent-ils tout bas,
Chantons nos espoirs et nos peines ;
Chantons libres, chargés de chaînes,
A l'ouvrage comme aux ébats...

Car le chant, ce baume de l'âme,
Qui rend des noirs chagrins vainqueur,
C'est l'apanage d'un bon cœur...
Bref, c'est celui d'un cœur de femme !
Chante, ton accent triomphant,
Femme, de l'homme est la chimère ;
Il porte la voix d'une mère
Au souvenir du grand enfant.

LE CHEMIN DES AMOUREUX. (1.)

(EN HIVER.)

La saison t'est cruelle,
Retraite qu'on appelle
" Chemin des amoureux."
Sous le verglas, la neige,
A peine reconnais-je
Tes méandres nombreux.

Dès que, petite route,
Le vent d'automne broute
Tes verdoyants talus ;
Dès que la feuille tombe,
Triste comme une tombe,
Tu ne nous charmes plus.

(1) Charmante promenade d'été, construite au cou de la colline où sont placés les édifices du gouvernement, à Outaouais.

Quand l'outre d'Hiver s'ouvre
Et que la neige couvre
Le vallon, la cité ;
La frileuse hirondelle
S'enfuit à tire-d'aile
Où règne encor l'Eté...

L'amoureux fait de même
Voyant ta face blême
Et ton front dégarni,
Aux derniers jours d'Automne,
Un soir, il t'abandonne
Et fait ailleurs son nid.

Or donc, ma pauvre amie,
Ta complète anémie
Rend ton air effrayant.
Ta figure de glace
Fait déserter la place...
Tu n'as rien d'attrayant.

De neige amoncelée
Et par bancs *rafalée*,
Tu formes des glacis
Dont la pente s'incline
Autant que la colline
Où ton site est assis.

La neige n'a fait grâce
Qu'aux points de ta terrasse
Exposés au grand vent.
C'est ainsi que Borée,
En jouant sa bourrée,
Sert quelque part d'auvent.

Neige, vent et bruine
N'ont fait qu'une ruine
De tes bosquets si beaux !
Ils ont brisé tes arbres...
Tes bancs semblent des marbres
Couchés sur des tombeaux....

Hélas ! moi qui t'ai vue,
Naguère encor, pourvue
D'un feuillage massé...
—Pourquoi pleuré-je ? En somme,
Tout ce que touche l'homme
Appartient au passé !

Quand l'outre d'Hiver s'ouvre
Et que la neige couvre
Ton sol, tes grands talus ;
C'est un linceul qui tombe,
S'étend sur une tombe.
La tienne ; tu n'es plus !

PEINES ET PAROLES PERDUES.

(PAUL ET ADÈLE.)

Partir! Tu vas partir, Adèle...
Et, comme une amie infidèle,
Tu me feras verser des pleurs!
Tu pars! Je suis pris de vertige...
Je crains de voir périr la tige
De mes espérances sans fleurs!

Hélas! espérances chéries,
Trop d'illusions sont péries
Déjà, depuis que vous souffrez...
Vivez, espoirs de ma jeunesse,
Vivez pour qu'un jour je connaisse
Tout le bonheur que vous m'offrez.

Oui, vivez, douces espérances...
Vivez pour calmer les souffrances
Dont mon cœur gémit chaque jour...
Pourquoi vous changez-vous en peine,
Dès qu'une courte absence entraine
L'objet de mes rêves d'amour ?

C'est qu'elle est prompte dans sa fuite,
C'est qu'elle s'écoule bien vite,
L'heure où deux cœurs savent s'aimer...
Cette heure est un torrent rapide
Que l'homme le plus intrépide
Ne peut arrêter ni calmer...

Cette heure est bien plus prompte, Adèle,
Que cette légère hirondelle
Que l'on voit circuler dans l'air.
Rapide comme la pensée,
On la voit... puis elle est passée,
L'heure d'aimer ; c'est un éclair !

Hélas ! tu pars, ô ma chérie...
Je reste avec ma rêverie
Près de l'onde prompte à passer...
Nos deux cœurs s'abreuvaient sans trève
A ce torrent... mais fais-je un rêve ?
Le tien me semble s'en lasser.

Vois, mon âme de doute est pleine !
Aussi pourquoi fuis-tu ta plaine
Et ta chaumière et ton ruisseau ?
Pourquoi.... pourquoi fuis-tu la plage
Si belle de notre village,
Où nos amours ont leur berceau ?

.....

.....

Adèle partit décidée...
Mais sans dire à Paul son idée.
Un mois plus tard, le malheureux
Reçut d'un messager fidèle
Ces quelques mots signés "Adèle" :
—Je viens de prononcer mes vœux.

SÉPARATION

— OU —

ADIEUX D'UNE ÉLÈVE AU COUVENT.

O séparation ! ton heure est donc sonnée
A l'horloge du Temps réglant la destinée !
Tu viens, triste, lugubre autant qu'un noir remord,
Digne sœur de la mort,
Assombrir le plus grand des jours de notre année !

Tant qu'on est jeune encore, on ne sent point tes coups ;
Tes compensations les annihilent tous.
Te prévoir fait, alors, qu'aux yeux du cœur scintille
Le foyer de famille :
On revoit frères, sœurs, père, mère, au *chez-nous*.

C'est en te prévoyant qu'alors on fait d'avance
Cent châteaux en Espagne, où l'on vit d'espérance
Et dans un monde à part ;
Mais quand l'âge a mûri notre âme, tu la froisses,
En la livrant, cruelle, à toutes les angoisses
Des adieux du départ !

Qui pourra dire, hélas ! les chagrins de l'élève
Qu'aujourd'hui, pour jamais, d'ici ton heure enlève
A tant d'affection,
D'aménité, d'amour, de la part des doux anges
Qui guidèrent nos pas, loin du Monde et ses fanges
Ou sa corruption ?

Quel est le lieu béni qui lui rendra, sur terre,
La paix du cœur, mon Dieu ! qu'on goûte au monastère ?
Quel état pourra rendre à ses vœux ces loisirs,
Ces travaux, ces plaisirs,
Auxquels, depuis longtemps, s'est fait son caractère ?

Quel sera le lien qui saura l'attacher
Au Monde autant qu'à Dieu ? Qui pourra l'arracher
Au sanctuaire aimé de la Vierge-Marie,
Où toujours elle prie
Comme si, sous ce toit, elle avait pu pécher ?

Des compensations aux biens qu'elle abandonne
Le Monde aura la dette. Eh ! sait-on ce qu'il donne
Pour ce riche trésor ?
—Des parures de bals, des honneurs, des fatigues ;
Tout l'enfer à combattre en ses milliers d'intrigues,
Dès son premier essor.

Hélas ! des faux plaisirs, dont les cités abondent,
Que les sociétés elles-mêmes fécondent,
Préservez-la, mon Dieu !
Et que, dans l'avenir, l'infortune ou la gloire
Ne puisse, même une heure, ôter de sa mémoire
Notre amour, notre vœu...

Quant à nous, ô mes sœurs ! qui viendrons, en septembre,
Habiter de nouveau du ciel cette antichambre,
Remercions le sort ; puisque notre printemps
Nous permettra longtemps
De venir respirer de ce lieu le doux ambre.

Adieu donc, vous, hélas ! qu'on ne devra plus voir
Soumises avec nous à la règle, au devoir !
Au revoir, cher asile ! Et vous, douces maîtresses,
Au revoir ! Vos tendresses
Vous ont gagné nos cœurs.... Au revoir ! au revoir !!

O Séparation ! ton heure est donc sonnée
A l'horloge du Temps réglant la destinée !
Tu viens, triste, lugubre autant qu'un noir remord,
Digne sœur de la Mort,
Assombrir le plus grand des jours de notre année !

DU MAGIQUE.

Faite pour nous charmer, la femme sait son rôle
Le lendemain du jour qu'elle apprend sa valeur.
On la voit devenir dès lors sa propre idole.
Recopiant sa mère, une amie, une sœur,
Il faut qu'elle captive aussi. Son regard frôle
Deux ou trois fois son homme et zest ! elle est vainqueur...
Et c'est, le plus souvent, sans dire une parole,
Sans que l'homme ait le temps de défendre son cœur.

Bien souvent sans beauté la femme sait nous plaire.
Elle a dans le regard alors, ou dans la voix,
Le fluide enchanteur qui fait que l'on préfère
A la beauté glacée un laidron feu grégeois.
N'oublions pas pourtant que, par l'esprit, la femme
Gagne et retient à soi plus que par la beauté...
Enfin, que la douceur, la candeur de son âme,
Retient, lie à ses pieds toute l'humanité.

ESPÉRONS.

(À MA FEMME.)

Ta pensée
Est bercée,
Sans plaisir,
Du désir
D'être mère :
Grâce amère,
Au début...
Mais ton but,
C'est qu'un ange,
En échange
De l'amour,
Vienne au jour.

Jeune femme,
Dans ton âme
Garde foi
Comme moi...
Aime et prie
Bien Marie,
Pour qu'à Dieu
Ton saint vœu
Elle porte
Et t'apporte
Du bonheur
Plein ton cœur.

Sois joyeuse
Et pieuse ;
Matin, soir,
Va t'asseoir
A l'Eglise...
Et, là, puise,
A prier,
Le premier
Don de l'âme
De la femme :
Le savoir
Du devoir.

Femme aimable,
Adorable,
Qu'avant tous
Ton époux
Ait sans cesse
Ta tendresse ;
Et les cieux,
Gracieux,
Feront naître
Plus d'un être,
Doux et sain,
De ton sein.

1857.

VOUS VOULEZ MON SECRET ?

(À MLLE H. M.)

D'abord je veux être sincère :
J'aime tant la sincérité !
Et je craindrais de vous déplaire
En altérant la vérité.

De l'Honorine que j'adore,
En secret, de tout cœur, encore,
Vous avez toutes les vertus ;
Vous avez sa mine coquette,
Et de beauté vraiment parfaite
Que vous elle n'avait pas plus...

Quand vous parlez, je crois entendre
Le parler caressant et tendre
D'Honorine venant des cieux...
A votre voix, mon cœur s'enflamme
Comme sait s'enflammer mon âme
Au son d'un luth harmonieux !

Pardon... de mon aveu sincère :
J'aime tant la sincérité !
Pardon, si j'ai pu vous déplaire
En vous disant la vérité.

LE REMORDS.

(A L'AGE HEUREUX.)

Le premier âge de la vie est l'âge du bonheur ; il est inconnu au vautour de Prométhée.

* * *

Le remords ne peut te saisir,
Naïve et confiante enfance,
Dont la gaîté prend la défense ;
Non, sous l'égide du plaisir,
Le remords ne peut te saisir...

Pourrait-il entrer dans ton âme,
Quand tu poursuis le papillon
Dans la plaine, dans le sillon ?
Oh ! par quelle influence infâme
Pourrait-il entrer dans ton âme ?

Peut-il se présenter à toi,
Quand tu remplis avec ivresse
Les airs de tes cris d'allégresse ?
Quand jouer fait ta seule loi,
Peut-il se présenter à toi ?

Peut-il te tourmenter, en songes,
Par quelques cauchemars pesants ?
Ou mettre le trouble en tes sens,
Par quelques séduisants mensonges ?
Peut-il te tourmenter en songes ?

Non, rien ne trouble ton sommeil ;
Et ta paupière reste close
Même aux baisers que l'on dépose
A plaisir sur ton front vermeil...
Non, rien ne trouble ton sommeil.

Le remords attend un autre âge ;
Il vient reprendre, il vient punir
Ceux qui n'ont pas su prévenir,
Par la sagesse, son outrage...
Le remords attend un autre âge.

A son heure, il vient, le vautour,
Prendre dans sa puissante serre
L'âme du pécheur, qu'il lacère,
Qu'il trouble, parfois, sans retour...
A son heure, il vient, le vautour !

Il vit d'angoisses qu'il fait naître,
De pleurs, de reproches sanglants...
C'est lui qui semble des talents (*)
Demander compte pour LE MAITRE.
Il vit d'angoisses qu'il fait naître.

Il ne t'a jamais fait pleurer
Comme on pleure quand on est homme ;
Quand l'avenir, tel qu'un fantôme,
Effraie et ne peut plus leurrer.
Il ne t'a jamais fait pleurer.

Tu verses bien, parfois, des larmes,
Dans tes jours les plus orageux,
Qui s'écoulent au sein des jeux ;
En faisant tes premières armes,
Tu verses bien, parfois, des larmes ;

(*) Parabole de l'Evangile.

Mais tu n'as pas de noirs chagrins.
Pour un habit que tu déchires,
Ce sont des pleurs mêlés de rires,
Qui rendent tes traits plus sereins ;
Mais tu n'as pas de noirs chagrins.

Enfin ton sort me fait envie
Et m'inspire un vœu superflu :
Pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu
A ton déclin borner la vie,
O douce enfance que j'envie ?

NAÏVETÉ AMICALE.

(HÉLOÏSE À CLARA.)

C'est un présent céleste,
L'amitié d'un bon cœur;
A l'être qu'elle reste
Reste le vrai bonheur.

Aussi je veux la tienne,
Ho ! ma chère, à tout prix...
Elle est sœur de la mienne ;
L'amour n'en a rien pris.

Oui, je veux ton cœur d'ange...
Il sera tout à moi,
(Si tu veux faire échange)
Et le mien tout à toi.

PRÈS D'UN BERCEAU.

Rêve d'amour...ange du ciel sur terre,
Dieu te confie à mes soins, c'est sa loi.
Pourquoi déjà te réveiller, ma chère ?
Dors, c'est la nuit...ta mère est près de toi.

Ton père, Ida, partage ici la peine,
Et ton réveil le transporte d'émoi...
D'anxiété pour toi son âme est pleine ;
Dors, mon enfant, pour ton père et pour moi.

Mon Dieu...minuit ! et le sommeil m'enivre,
Malgré tes pleurs. Je tressaille d'effroi ;
A d'autres mains il faut que je te livre !
Tout est au mieux ; ton père est près de toi.

Dors, mon Ida, c'est ton père qui chante :
De tes huit mois j'espérais mieux, ma foi...
Mais j'oublierai...ton silence m'enchante ;
Tu vas dormir pour ta mère et pour moi.

Dors, et bientôt sur ses genoux, ta mère
T'accueillera ; c'est son plus cher emploi...
Sous ses doux soins, qu'elle douleur amère
N'a pas son baume et pour nous et pour toi ?

Dors, et, demain, longtemps repose encore,
Petite enfant ; le sommeil porte en soi
Remède aux maux qu'à tout berceau Pandore
A prodigués...dors pour ta mère et moi.

LE GRAND-MÉNAGE.

La guerre... l'horrible guerre!
* * *

A la rivière... au fleuve !
Ma femme sera veuve :
Elle l'a bien voulu ;
Car notre maisonnette
N'est jamais assez nette...
Je suis bien résolu !

Voici, sans badinage,
Le fait : le grand-ménage
Redéfait ma maison !
Ce diable s'y d'émène,
Durant une semaine,
Deux fois chaque saison.

Le sacripant commence
Par la besogne immense
De lever les tapis...
De leur laine grossière
Sort toute la poussière
Qui met l'affaire au pis.

Alors, cuisine, salle
Et salon, tout est sale !
On ne peut rien toucher...
On irait en nacelle,
Tant l'eau terne ruisselle
Partout sur le plancher !

—O chères araignées,
O mouches, dédaignées
Par ce diable ou Titan...
Qu'êtes-vous devenues ?
Où sont les vents, les nues
Et les neiges d'antan ?—

On mange sur le pouce,
Car la besogne pousse !
On mange... hélas ! J'entends
Que du faux dieu la dupe
D'autres choses s'occupe...
On vit de l'air du temps,

Si quelquefois l'on dine,
C'est, comme à la soudine,
De mets froids, étouffants...
Servis—c'est délectable !—
Sur le coin d'une table
Où grimpent dix enfants !

Les lits et les couchettes
—Disons tout sans cachettes—
Sont affreux... démontés...
Ils sont dans la censive
De *Madame Lessive*
Pour huit jours bien comptés.

Huit jours dormir sur chaise !
Huit jours sans un peu d'aise
Dans mon humble foyer !
Pour qu'ensuite on m'y place
Comme un marbre sous glace !
J'aime mieux me noyer !

LE SOURIS DE L'ENFANT QUI DORT.

(A MA FEMME.)

L'enfant qui sourit en sommeillant,
sourit à son bon ange.

(*Dicton populaire.*)

I

Mère, sais-tu ce qu'il veut dire,
Par son souris, le jeune enfant
Qui dort, et qui sans cesse attire
Vers lui ton regard triomphant ?

REFRAIN.
Il s'adresse à toi, tendre mère,
Crois-moi, ce souris gracieux...
Quel malheur qu'il soit éphémère ;
De même on sourit dans les cieux.

II.

Il veut dire : quand je sommeille,
O mère ! je rêve de toi ;
Je rêve que je me réveille
Sur tes genoux, mon trône à moi...
Il s'adresse à toi, etc., etc.

III

Il veut dire encore : je rêve
Que tu m'abreuves de liqueur
Qui, pure comme est toute sève,
Doit avoir sa source en ton cœur.
Il s'adresse à toi, etc., etc.

IV.

Il veut dire : Dieu met ma vie,
Ici-bas, sous tes soins si doux ;
C'est un bonheur que l'ange envie,
Dans le ciel, à chacun de nous.
Il s'adresse à toi, etc., etc.

V.

Mère, qu'il dit d'aimables choses,
Par son souris, l'enfant qui dort...
Mais que d'épines ont les roses
Que te donne à cueillir le sort !
Il s'adresse à toi, etc., etc.

CE QUE LE MONDE VA TE DIRE.

A.....

Le monde va te dire : est-ce le temps, ma foi !
De te soustraire à nous, quand le plaisir t'appelle ?
A l'âge où l'amour seul à ton âme fait loi...
A l'âge où tout s'enflamme au feu de ta prunelle !

Il va te dire encore : avant tout charme-moi.
Dans tes ajustements sois brillante, sois belle...
Et, comme pour le bal, chaque jour pare-toi ;
Surtout, n'y manque point, suis la mode nouvelle...

Mais Dieu dit à la fleur : être belle sans fard,
T'annoncer sans paraître et mourir...c'est ta part.
Je crois que femme et fleur ont même destinée.

Toutes deux charment l'homme en son cœur, en ses yeux :
L'une par ses vertus, son œil, son front pieux ;
L'autre par son parfum, sa feuille satinée.

MÉTAPHORES

SUR LES TERMES DU JEU DE WHIST.

(A ma sœur, qui m'annonçait avoir écarté son amoureux.)

Ma sœur, tu perds la carte,
A toujours écarter...
Ma sœur, tu perds la carte ;
Car sur ce qu'on écarte
On ne peut plus compter.

"Je me fais philosophe,"
Me dis-tu, sans rougir :
"Je me fais philosophe !"
Dieu ! quelle catastrophe
Ainsi te fait agir ?

Ne fais pas cette annonce
Deçà, delà, partout ;
Ne fais pas cette annonce ;
C'est te mettre en renonce
Et filer ton atout...

C'est rappeler la fable,
Par un grand mot couvert,
C'est rappeler la fable
Du fruit mûr *ingriffable*,
Qu'un renard dit trop vert.

Si tu voulais, ma bonne,
—Tu sais plaire, enchanter—
Si tu voulais, ma bonne,
Etre un peu moins friponne,
Tu serais à chanter.

A chanter, l'adversaire
Exige trois d'honneur ;
A chanter, l'adversaire
Te dirait bas, sincère :
" Découvre-moi ton cœur...

" Il te manque, peut-être,
" Ou l'as, ou le valet ;

" Il te manque peut-être
" Le valet ? Prends le maître...
" L'as ? Si mon cœur te plaît..."

Il faut être plus grave
Que tu n'es, chère sœur...
Il faut être plus grave ;
Car l'amant le plus brave
Craint le rire moqueur.

Bien sagement l'on joue
(Comme au whist) aux amours ;
Bien sagement l'on joue ;
Car la plus belle joue
Perd vite son velours.

CHAÎNES ET CHAÎNONS.

I.

L'homme alourdit gaîment sa chaîne,
Qu'il rive de sa propre main.
A cette œuvre, hélas ! quelle peine
Se donne tout le genre humain !
Mais voyez, d'abord, ce poète :
Pour trouver des rimes en *non*,
Voyez-le se creuser la tête :
Il met à sa chaîne un chaînon.

Il a chanté, dans un poème,
La Femme, avec non moins d'ardeur
Que s'il eût chanté le ciel même ;
Il la nomme *Ange de Candeur*...
A-t-il trop dit à sa louange ?
Le poète soutient que non :
Sous le regard charmant de l'*Ange*,
Il rive à sa chaîne un chaînon.

II.

Voyez, ici, sur la pelouse,
Ce couple aux regards langoureux :
Chacun l'admire ou le jalouse,
C'est, pour sûr, un couple amoureux.
Sait-on ce qu'il fait, en idée ?
Je veux m'acquérir le renom
D'être un peu seigneur Asmodée :
Il fait pour sa chaîne un chaînon.

Un double vœu se réalise :
L'affaire étant aux sentiments,
Le couple, un beau jour, à l'église,
S'échange de bien doux serments !
Deux oui lui font toucher la rive
De l'état que garde Junon :
Joyeusement ce couple rive
A sa chaîne un double chaînon.

III.

Voyez encore cette dame,
Couverte d'habits somptueux :
Est-ce une reine ? est-ce une femme
Du demi-monde fastueux ?
De la mode c'est un dupe,
Portant de tout à la Ninon :
Sa toilette, qui tant l'occupe,
Met à sa chaîne un long chaînon.

Quelle est cette autre dont la robe
Passe après elle une heure encor,
Et qui, dans un spectacle, englobe
Trois sièges sous son seul décor ?
Mesdames, c'est votre modiste,
Portant la soie et le linon :
La mode, qui plaît à l'artiste,
Rive à sa chaîne maint chaînon.

IV.

Voyez cet être qui se vautre
Sur les dalles des cabarets :
Je le tiens pour plus sot que l'autre
Qui se roule au bord du marais.
Mais, bon lecteur, plaignez cet être
Comme on plaint l'homme au cabanon :
C'est un fou s'efforçant de mettre
A sa chaîne un brûlant chaînon.

Plaignez-le ; peut-être il expie
Le sang qu'il a de ses aïeux,
Ou même le refus impie
De son âme à suivre ses yeux.
Plaignez-le, puisqu'il voit sans croire...
Théologie et Droit canon
Ont moins de pouvoir que Grégoire
A mettre à sa chaîne un chaînon.

V.

Voyez l'envieux qui convoite
La fortune de son voisin :
Pour ce dernier sa main est moite,
Comme la glace est froid son sein !
N'enviez point une cavale,
Vous à qui suffit votre ânon ;
Toujours l'envie est sans rivale
A mettre à la chaîne un chaînon.

Voyez enfin, voyez cet homme,
Que semble héberger le palais :
Sa vie entière n'est, en somme,
Qu'un quart-d'heure de Rabelais.
Il doit ! Cela se voit sans peine ;
Cent marchands maudissent son nom !
—L'ami, pourquoi donc à ta chaîne
As-tu rivé ce lourd chaînon ?

ÉCOUTE BIEN TA MÈRE.

(À UNE ENFANT DE 10 ANS.)

Ta mère, tu le sais, c'est un ange, ici-bas,
Ayant pour mission de t'élever, ma fille.
Sa mission commence alors que tu t'ébats
Jeune encore, près d'elle, au sein de la famille.

Ecoute bien ta mère ; elle conduit tes pas
Loin du sentier ronceux—mais tout fleuri, qui brille—
Du monde, que l'enfance aime et ne connait pas,
Tant il donne à la haie un faux air de charmille...

Ecoute bien ta mère, et tu sauras braver
Les passions du monde, en sachant te priver
Des plaisirs que ton cœur souffrirait de connaître...

Ecoute bien ta mère, et t'en fais un honneur ;
Que ses genoux longtemps fassent tout ton bonheur,
Pour que la femme en toi sagement puisse naître.

SALUT, 24 JUIN !

(1880.)

Salut, vingt-quatre juin ! Salut, jour mémorable !
Un demi-siècle près nous t'avons célébré
Depuis que, nous parant de la feuille d'érable,
Nous choisîmes Saint-Jean pour patron vénéré.

O comme avec bonheur, pieux anniversaire,
Chacun voit de nouveau ton aurore briller !
Pour que des Canadiens l'union se resserre,
Québec nous réunit pour chômer et prier.

La cité de Champlain a pris un air de fête
Que, de mémoire d'homme, on ne lui vit jamais ;
Voudrait-elle, marquant sa part d'une conquête,
En faste imiter Rome ou Sparte désormais ?

Non, son but est plus grand, son désir est plus sage :
Elle veut rendre grâce au ciel de ses bontés,
Et dire haut comment nous avons fait usage
De notre indépendance et de nos libertés.

Elle nous réunit comme une vieille mère,
Fêtant ses noces d'or, rassemble ses enfants :
L'union entre nous n'est plus une chimère ;
C'est là tout le secret de ses airs triomphants.

Salut, cité chérie, à qui chacun accorde
Que l'hospitalité dans tes vieux murs fait loi...
Salut, vingt-quatre juin, jour d'heureuse concorde,
Où le patriotisme est un avec la foi.

Quand nous t'avons choisie, ô charmante journée !
Nous n'avions point encor consacré de l'année
Un jour dont le seul but tendit à nous unir.
Nous avions eu déjà des clubs en très grand nombre ;
Mais nul, par sa valeur, n'avait su percer l'ombre
Qu'à l'essor de toute œuvre oppose l'avenir.

Depuis longtemps, alors, notre ancienne patrie,
Cette France si belle et toujours si chérie,
Etait en paix avec la puissante Albion ;
Depuis longtemps aussi notre douleur amère
De nous sentir français sans la France pour mère,
S'était changée en vive et noble ambition.

Elle avait été grande, horrible, la souffrance
De n'appartenir plus à cette noble France,
Que l'on avait contrainte à nous abandonner !
Mais son traité de paix—louable économie !—
Nous laissait possesseurs de notre autonomie :
Bref, notre ambition fut de nous gouverner.

La guerre américaine, en venant à notre aide
Dans notre beau projet, fut comme le remède
Qu'on prend avec plaisir malgré son âcreté...
Dès le premier appel du clairon de la guerre,
Nous pûmes de bon cœur prouver à l'Angleterre
Notre valeur réelle en fait de loyauté.

Tous nous sûmes défendre un sol dont nos ancêtres,
Pionniers valeureux, furent les premiers maîtres,
En prenant des dangers pour nous les grandes parts.
Comme ont fait nos aïeux pour les lis de la France,
Nous fîmes en héros la guerre à toute outrance...
Sur nos têtes pourtant flottaient les léopards.

Donc nous avions acquis des droits de gratitude.
Nous vécûmes longtemps en vive incertitude :
Nous ferait-on nos parts des charges, des emplois ?
Mais le temps à mieux voir enfin put nous contraindre
Au bon vouloir anglais on ne voulait qu'astreindre
Nos institutions, notre langue et nos lois ! !

Salut, vingt-quatre juin ! salut, jour mémorable !
Un démi-siècle près nous t'avons célébré
Depuis que, nous parant de la feuille d'érable,
Nous choisîmes Saint-Jean pour patron vénéré.

—

C'est surtout en ce jour qu'il nous est doux d'admettre
L'équité du traité qui nous fit reconnaître
Pour une nation sur ce grand continent.
Cet acte, nous laissant nos lois et nos usages,
Semant la liberté sur nos riantes plages,
Nous faisait un dévoir d'être un peuple éminent.

. . . .

Notre devoir est fait. O liberté chérie !
Toi qui, nous confiant le sort de la patrie,
Fis que l'amour du sol en nous alla croissant,
C'est par toi que l'on vit, sur nos champs de bataille,
Le Canadien sans cesse affronter la mitraille
Et partout vendre cher à l'ennemi son sang !

Oswego, Carillon, de même que Lacolle,
—Qui prirent tant l'éclat de Wagram ou d'Arcole,
Pour n'avoir point produit de faits d'armes mesquins...
Châteauguay... Châteauguay que vos trois cents mobiles
—Trois cents héros !—ont fait nos heureux Thermopyles,
En chassant du pays huit mille américains !

Carillon, Oswego, Lacolle, étais-je à dire,
Sont là pour démontrer ta force et ton empire,
O chère autonomie ! ô sainte liberté !
Qu'eussions-nous fait sans toi, nous qui, dans toute classe
Ou sphère sociale où notre rang nous place,
Usons de toi toujours avec tant de fierté ?

Hélas ! comme la branche enlevée à la tige
Et jetée au rebut, sans toi, sans ton prestige,
Nous serions morts ! honteux de vivre sans renom...
Nous serions morts au moins comme sont morts ces braves,
A qui l'on vint un jour crier : soyez esclaves...
Et qui, comme Chénier, en tombant dirent : non !

Mais, le plus tôt possible, ici couvrons d'un voile
L'époque malheureuse où pâlit notre étoile,
Malgré notre bravoure et malgré nos exploits !
Tout est sauf...
Nous vivons heureux par l'Angleterre,
Pour qui, depuis longtemps, n'ont rien de délétère
Nos institutions, notre langue et nos lois.

Salut, vingt-quatre juin ! salut, jour mémorable !
Un demi-siècle près nous t'avons célébré
Depuis que, nous parant de la feuille d'érable,
Nous choisimes Saint-Jean pour patron vénéré.

ENIGME.

(À UNE JEUNE FILLE DU COUVENT.)

Mon premier, chère enfant, l'été comme l'hiver,
Pour braver mon dernier, doit être bien couvert.
En outre mon entier défend l'économie
Dans vos robes, je crois, ma tendre et douce amie...
Il vous dit bien souvent, crainte de mon dernier,
De garder bien caché mon candide premier.
De cet entier toujours gardez la souvenance...
Un souvenir, surtout un souvenir d'enfance,
Est cher à tout bon cœur et y reste à jamais.
Aimez de mon entier le silence et la paix ;
Faites-vous des devoirs des avis qu'on y donne,
Et vous ferez un jour une pieuse nonne,
Ou le bonheur parfait, et si rare et si doux,
Du brave citoyen qui sera votre époux.

MERCI.

(À MAD. M. P. G.)

Mille fois merci je dois dire,
A vous, Madame, dont le chant,
Toujours sympathique et touchant,
Hier fit honneur à ma lyre.
Il m'est vraiment doux de pouvoir
Livrer cette page en échange
Du baume que votre voix d'ange
En mon âme hier fit pleuvoir...

L'AVEU DE CHACUN.

(À MAD. M. P. G.)

Madame, votre chant nous charme, nous enchante,
Apollon d'harmonie a pêtri votre cœur.
Tous vos sens ont, chacun, une corde qui chante
Harmonieusement ; votre voix, c'est leur chœur.
Il n'est donc point, pour sûr, de flatteurs en délire,
L'aveu que chacun fait, partout, sur votre chant :
" Dans le ciel retentit la séraphique lyre...
" Eh ! croit-on que ce soit plus tendrement touchant... ? "

SALUTS AU JOUR DE L'AN.

Un nouvel an commence !
La joie est grande, immense,
Au dehors, au foyer.
Tout a cet air de fête
Que le bonheur seul prête
Et force à déployer.

Salut, jour d'allégresse,
Où l'âme est dans l'ivresse
De la douce amitié :
Où la moitié du monde,
Qu'un pur amour seconde,
Etreint l'autre moitié ;

Où la mère, l'épouse,
Dès l'aurore, jalouse
De l'époux un baiser....
Faveur douce, charmante,
Qu'amant vole à l'amante
Qui veut la refuser ;

Où l'accord s'improvise
Entre amis que divise
Un *rien* qu'on a commis ;
Où la main est pressée,
Sans arrière-pensée,
A de vieux ennemis.

Salut, jour qui dégages
De ses sombres nuages
Du cœur le firmament ;
Toi, par qui notre enfance,
Sans qu'il en fût défense,
Se pâmait d'agrément !

Aujourd'hui, par tendresse,
Tout bon père s'empresse
D'abdiquer sa rigueur,
Et la bruyante joie
Que l'enfance déploie,
Semble charmer son cœur.

De bonheur son front brille :
Près de lui sa famille
Vient de se réunir...
Son œil de pleurs se mouille,
Quand elle s'agenouille
Et qu'il va la bénir !

Mais qu'elle est douce l'heure
Où de plaisir on pleure,
Refoulant des sanglots...
L'heure où la joie enflamme,
Où de tendresse l'âme
Sait déverser des flots !

Aujourd'hui quelle mère
Se montrerait sévère
A l'égard des enfants ?
En livrant les étrennes,
Elle a lâché les rênes
A des coursiers piaffants...

Hélas ! sans qu'on s'en plaigne,
Quel tohu-bohu règne
Par toute la maison !
On dirait le vacarme
Que produit une alarme
Dans toute garnison !

C'est dans l'ordre ; on tolère
Aujourd'hui, sans colère,
Plus d'un jeu défendu.
On ne fait plus un crime
De pratiquer l'escrime
Et le cheval fondu.

O sublime journée,
Tes sœurs, toute l'année,
Devraient te ressembler...
Vœu superflu ! chacune,
Peut-être, d'infortune
Viendra nous accabler !

Mais qu'importe ? Courage !
Il en faut, si l'orage
Recommence demain...
Il en faut pour combattre,
Il en faut pour abattre
Les ronces du chemin.

Salut, jour admirable,
A jamais mémorable,
Dont chaque heure sourit ;
Aux fastes de mémoire,
Comme un jour de victoire,
D'âge en âge on t'inscrit !

.....

.....

Un nouvel an commence !
La joie est grande, immense,
Au dehors, au foyer.
Tout a cet air de fête
Que le bonheur seul prête
Et force à déployer.

1er janvier 1877.

MOT DE CRÉBILLON.

Dites-moi donc : pourquoi prîtes-vous, pour écrire,
Un genre qui transporte au satanique empire ?
Demandait une dame un jour à Crébillon :
—On ne m'a pas laissé, dit-il, droit d'option ;
Corneille prit le ciel et Racine, la terre...
Restait l'enfer béant ; ne voulant point me taire,
J'y fus précipité corps et âme à jamais...
S'il vous plait de m'y suivre, hélas ! je n'en puis mais !

RIEN PLUTOT QUE TROP PEU.

(POUR L'ALBUM DE MLLE A. S.)

A l'ami qui de vrai s'inspire,
Laissez le droit de parler franc ;
Votre album, si je voulais dire
Ici tout ce qu'en vous j'admire,
N'aurait pas trop de papier blanc...
Encor restreindrais-je ma lyre.

INDISCRÉTION.

(À MLLE. R. C. QUI ÉTAIT SUR LE POINT DE SE MARIER.)

Rien qu'à vous voir rire avec assurance,
Amie, on voit l'état de votre cœur.
Convenez-en, la plus douce espérance
Hante votre âme et fait votre bonheur.

Eh ! c'est si gai de se dire à soi-même,
Le jour, le soir, partout : je l'aime ! il m'aime !

Cette pensée a fait votre gaîté
Ouverte, vive autant qu'une étincelle.
Tout ce qu'une âme a de *félicité*
Est un secret que le rire décèle.

EN RETOUR.

(À MLLE C. B.)

Comme vous allez perdre, amie, à notre échange,
En donnant pour le mien le portrait d'un archange,
Laissez-moi vous offrir quelques vers en retour.
Ils ne sont point dictés par la voix de l'amour,
Non ; mais pourtant mon cœur *n'en manqua pas pour celle*
A qui Dieu fit des traits où le charme étincelle.

EN RÉPONSE.

(À MLLE C. B.)

J'ai reçu votre lettre !
J'en suis heureux...
Bien plus que ne sait l'être
Un amoureux

Au cœur plein d'espérance,
Et dont l'amour
Est payé d'assurance
D'un doux retour.

Elle a rempli mon âme,
Plus qu'à moitié,
De la divine flamme
De l'amitié.

J'en bénis mon étoile,
La vôtre aussi...
Et si jamais ma voile
S'enfuit d'ici,

Si jamais je retourne
En votre endroit,
Où mon esprit séjourne
Tant à bon droit !

J'irai... j'irai vous faire
Mes charités,
En restant dans la sphère
Des vérités.

Mais n'allez point m'attendre
Pour *les* avoir ;
Vos yeux peuvent les prendre
Dans tout miroir.

AZÉLIE.

A ce nom, que, le soir, quand sommeille la prose,
Zéphir tout bas murmure en effeuillant la rose,
Est-il un autre nom qu'on puisse préférer ?
L'amant, surtout l'amant, aime à le proférer ;
Il semble, en le disant, qu'on admire, qu'on aime...
Eh ! pour toute âme éprise, un nom, c'est un poème !

CHOIX FACILE À FAIRE.

(À UNE AMIE.)

Entre l'amour et l'amitié sincère,
Le cœur n'a pas d'embarras dans son choix.
Il est dans l'un de la voix du corsaire,
Dans le second l'ange a moins douce voix.
Au quel des deux dois-tu livrer ton âme ?

Ho ! quand l'amour te dira : sois ma femme...
Alors pour lui mets l'oreille à ton cœur ;
Mais sans ces mots, que tu dois laisser dire,
Evite bien d'écouter ce trompeur ;
Le moins qu'il veut, c'est que ton cœur délire.

IL DOIT TE DIRE SOUVENT.

(À MLLE C. L.)

Comme il est beau... comme il inspire...
L'ange qui cause notre émoi !
A celui pour qui je soupire
Rien n'est comparable pour moi...
Il me faudrait écrire un livre,
Si je voulais vanter ses traits,
Sa bouche surtout qui m'enivre...
Eh ! quel beau livre je ferais !

DU VRAI.

(À MLLE E. J.)

Éléonore est, à mes yeux,
L'amie et l'amante sincère.
En tout, partout elle sait plaire ;
On la voit, on est amoureux.
Nulle moins qu'elle n'est coquette,
On la dirait divinité
Revêtant notre humanité,
En la voyant à sa toilette.

LE SOUVENIR.

(*Pour l'Album de Mad. U. B...*)

Le souvenir est un bienfait céleste,
Un pur dictame, un précieux trésor ;
Dans un bon cœur toujours, toujours il reste ;
Il y combat la malice du sort.

S'il est *écrit*, *cadeau*, tout nous atteste
Que d'âge en âge il survit à la mort.
Celui que j'offre ici, quoique modeste,
Contre l'oubli me semble le plus fort.

J'en ai fait choix pour que vous puissiez dire,
S'il vous advient quelquefois de le lire :
—Voici l'écrit qu'un intime rima...

Il est sans verve et de fautes fourmille ;
Mais... son auteur, ami de ma famille,
Aima mon père et mon père l'aima...

LA FEMME.

(ESQUISSE.)

I.

La femme, écrit un maître
Sot de renom,
Par le cœur est un être
Homme et démon.

O femme ! je diffère
De sentiment...
Et moi, tout moi profère
Bien haut qu'il ment !

Un démon, le modèle
De la douceur,
Qu'avec joie on appelle
Ou mère ou sœur !

La tendre créature,
L'être parfait
Sans lequel la nature
N'aurait rien fait !

La bonne et douce Reine
Qui sanglota
D'angoisse sur l'arène
Du Golgotha !

Le généreux athlète
Qui, sans effroi,
Peut payer de sa tête
Sa vive foi !

Cette terrestre sainte,
Au cœur fervent,
Qui vieillit dans l'enceinte
D'un noir couvent !

Un démon, celle, ô France...
Qui de tes camps
Fut la douce espérance,
Aux rudes temps !

La timide pervenche
De nos vallons,
Qui tout le jour se penche
Sur les sillons !

La sublime martyre
A déployer
Ses soins avec délire
Dans son foyer !

L'inconsolable mère
Qui pleure un fils,
Et dit sa peine amère
Au crucifix !

Toutes ! toutes les femmes,
Que nous aimons,
Ces douces, chastes âmes...
Sont des démons ?

Anathème... anathème
Au faible esprit
Qui fit sur ce beau thème
Un fol écrit ! !

II.

La femme est méconnue ;
Et c'est en vain
Qu'on cherche dans la nue
L'ange divin ;

C'est l'ange de la terre.
L'homme méchant
Fausse son caractère,
En l'approchant.

Qu'elle ait un entourage
Propre à son cœur,
Et l'on revoit l'ouvrage
Du créateur :

On le revoit sublime
Et gracieux,
Tant l'esprit qui l'anime
Lui vient des cieux.

Sa douce voix caresse ;
Même, sans art,
Elle donne l'ivresse
Comme un nectar.

Sa bouche, que la rose
Doit jalouser,
Demande qu'on y pose
Un doux baiser.

Son œil est comme un livre
Rempli d'attraits ;
Chacun le cherche : il livre
De doux secrets.

On y lit le plus tendre
Des sentiments
Qu'être humain, ait pour rendre
Les cœurs aimants.

On y lit l'assurance
Qu'elle a d'aimer...
On y lit l'espérance
De tout charmer.

On y lit la tendresse
D'un doux oiseau,
Quand son regard caresse
Son cher berceau.

On lit de sa belle âme
La pureté
Et tout ce qu'on réclame
De charité.

Enfin, je le déclare
Avec raison :
La femme est le dieu lare
De la maison.

C'est là qu'il faut la suivre
Avec transport...
C'est là qu'elle doit vivre,
C'est là son fort.

LA FEMME À PART

OU

LA SŒUR-GRISE.

I

Une autre femme
Charme mon âme !
Dieu du doux art,
Viens... sans délire,
Dicte à ma lyre
"La femme à part."

Oh ! qu'elle est grande
En son offrande
De tous les jours,
La femme pure
Qui de la bure
Fait ses atours;

La femme unique,
Qui ne s'applique
Qu'à plaire aux cieux ;
La femme forte,
Que sa foi porte
En tous les lieux ;

Lorsqu'au service
De la milice
Des bons combats,
Cette intrépide
D'un œil limpide
Voit le trépas ;

Lorsque, Sœur-Grise,
Elle méprise
Monde, grandeur,
Afin de vivre,
De Dieu seul ivre,
Riche en candeur ;

Quand, aux rivages
Lointains, sauvages
De mille endroits,
Elle, faible être,
Va, comme un prêtre,
Planter la croix !

II.

L'ancien monde,
Qui sur tout fronde,
Est-il suspect
D'hypocrisie ?
Il l'apprécie
Avec respect.

Franc, sans intrigue,
Il lui prodigue
Les noms si doux
De *mère*, *d'ange*...
Mais rien d'étrange ;
Ils sont dûs tous.

Dans la Crimée,
On l'a nommée
Petite Sœur
Du pauvre, et Rome
Ainsi la nomme
Pour sa douceur,

Pour sa tendresse
Dans la détresse
Des malheureux...

Pour le courage
Que, dans l'orage,
Elle a pour eux ;

Pour sa vaillance
A l'ambulance,
Près du soldat
Dont la colonne
Charma Bellone
Dans le combat ;

Près du Zouave,
Si bon, si brave...
Qui voit la mort,
Le cynégire...
Comme, en navire,
On voit le port !

III.

France, où, naguère,
Régna la guerre,
—Fléau de feu,

De plomb, de cendre,
Qu'orgueil engendre,
Dont punit Dieu.—

France, courbée
Mais non tombée,
Ton cœur est grand :
Dans tes annales
Nationales
L'*ange* a son rang...

Car tu l'as vue
Garde assidue
De tes blessés
Que, sous les balles
Des cannibales,
Elle a pansés !

Cette héroïne,
France, achemine
Vers ce qu'il faut
A toute gloire,
Quand la victoire
A fait défaut.

Le ciel l'envoie
T'offrir la voie
Du Golgotha :
Suis-la ; sans honte,
Un peuple monte
Où Dieu monta !

Suis cette route
Et ne redoute
Point le lion ;
Car au barbare
Le ciel prépare
Le talion !

IV.

Notre hémisphère
A su lui faire
Sa place à part.
Tout sacerdoce
Ici rehausse
L'amour, l'égard.

De ce doux être
Veut-on connaître
Le dévoûment ?
Qu'on interroge
Le bouge, où loge
Le dénûment.

Que l'on demande
A qui s'amende
Dans nos maisons
Hospitalières,
Sur les litières
De nos prisons...

Qu'on prenne encore
De qui l'abhorre,
Du protestant,
L'aveu de l'âme
Sur cette femme,
Que craint Satan,

Pour se confondre,
Il va répondre
Avec aigreur :
" Vos prêtres, elle
" Ont même zèle...
—Contre l'erreur.

Pour sa défense,
Elle a l'enfance,
Ici surtout ;
Puis elle a l'homme
En France, à Rome,
Et Dieu partout.

C'est qu'à toute heure,
Où craint ou pleure
L'humanité,
Son âme sainte
Se sent étreinte
De charité.

VOTRE LUNE DE MIEL

(À M. ET MAD. N. T., LE JOUR DE LEUR MARIAGE.)

Adieu ! partez, couple heureux et charmant.
Septembre est beau ; cependant c'est l'aurore
Du froid automne, et la frileuse Flore
Semble à regret quitter son vêtement.
Mais c'est le temps des plaisirs de Pomone,
C'est le plus propre aux fêtes sous le ciel ;
Car le soleil qui faiblement rayonne,
Aide aux ébats de la lune de miel.

Adieu ! partez... cherchez ensemble un lieu
Loin de la ville, un lieu plein de verdure,
Où les bosquets, la riante nature
Charment encore et rapprochent de Dieu.
Allez...cachez votre bonheur à l'homme ;
Porter envie est le lot du mortel...
Et le soleil qui fait mûrir la pomme
Egaiera votre lune de miel.

Mais si, là-bas, un rien, un chant d'oiseau,
Vous fait rêver de berceau, de famille...
Parlez à Dieu ; l'oiseau, dans la charmille,
A bien son nid : vous aurez un berceau.
Oui, vous aurez le bonheur que réclame
Chacun de vous en ce jour solennel !
Que cette idée, en pénétrant votre âme,
Egaie aussi votre lune de miel.

LA PRIÈRE DE BERTRAND.

(À MAD. J. V. M.)

A genoux près d'un crucifix,
Dans trois ou quatre ans, bonne mère,
Ce n'est point un rêve éphémère,
Ainsi priera Bertrand, ton fils :

—Marie, écoute ma prière ;
Et pour qu'elle aille jusqu'à Dieu,
Qui se rend à ton moindre vœu,
O sois mon intermédiaire...

Ma mère m'a dit aujourd'hui :
" Le Seigneur entend la demande
" Du jeune enfant qui recommande
" Sa pauvre mère à son appui."

Dieu, donne à ma mère si bonne !
La santé dont elle a besoin.
Pour mieux te bénir de ce soin,
De mes sous je ferai l'aumône.

De vertus j'ornerai mon cœur
Et ma mère en sera la garde,
Pour que toujours je te le garde
A t'adorer rempli d'ardeur.

Sur les autels où tu reposes
Je porterai de beaux bouquets
De dahlias et de muguets,
De tubéreuses et de roses.

Je délivrerai les oiseaux
Que je restreins dans leur volée :
Ils s'en iront dans ta vallée
Faire entendre leurs chants si beaux !

Marie, écoute ma prière...
Et pour qu'elle aille jusqu'à Dieu,
Qui se rend à ton moindre vœu,
O sois mon intermédiaire.

LE SOU DONNÉ À UN BAZAR.

(À MLLE. R. L.)

Bis dat qui cito dat.
(Prov.)

Roulette si rare et si chère,
En ce temps de calamité !
Bien du bonheur t'est souhaité.
Enlève à la triste misère
Ce que tu pourras d'âpreté...
Ce qu'un sou fait de charité
Au moins ne reste plus à faire.

LA MÉDIOCRITÉ PRÊTE À DIEU.

EN ENVOYANT UNE OFFRANDE À UN BAZAR.

(A Mlle R. L.)

Qui donne prête à Dieu.
* * *

Recevez ma petite offrande.
En ce temps de calamité,
Bien vue est toute charité ;
Elle secourt, petite ou grande...
Ceci donc est la vérité :
C'est à la médiocrité
A prêter pour que Dieu lui rende ?

SAGESSE ET FOLIE.

(DÉDIÉ À QUELQUES AMIS.)

Hélas ! ils disent tous ainsi : " C'est impossible ! "
Ces frères malheureux, qu'un pouvoir invincible,
Suivant eux, porte à vivre abrutis dans l'excès !
Ils parlent tous ainsi, quand on veut les convaincre
Qu'avec la volonté tout homme peut se vaincre,
Et que leur mot d'excuse est à peine français.

Tu disais : " Impossible ! " aussi, toi qu'on enterre !
O malheureux ami ! toi, dont le caractère
Fut le frère de lait du mien, toi qui vécus
Si longtemps respecté pour ton intelligence,
Tes talents, ton savoir, ton cœur pour l'indigence ;
Qui donc t'eût cru caché sous l'aile de Bacchus ?

Qui donc eût pu penser qu'à ton âge, mon frère,
Tu pouvais follement chercher à te distraire
Des ennuis dont le monde était rempli pour toi ?
Qui donc eût soupçonné ton dégoût de la vie ?
Qui, te voyant joyeux, d'un rien l'âme ravie,
Eût dit : c'est sa manière à lui de feindre ?—Moi.

Moi seul. Lui reprochant un jour sa solitude,
Qu'il appelait "le temps à donner à l'étude,"
Je lui fis, en partie, avouer ses tourments.
" Le monde... les amis... que dis-tu ? tu m'enivres !
" Me dit-il, j'ai tout là : ma bouteille... mes livres...
" Ne changeons rien ; ton monde et le mien sont charmants."

Ce voile enfin tombé, j'allais lire en son âme.
Après un court silence, il reprit avec flamme :
—Mon cher, j'aime le monde... et je devrais, pourtant,
Le haïr ; mais haïr répugne à ma nature ;
C'est livrer sans profit son âme à la torture...
Bref, je préfère en rire et paraître content.

J'en ris. Rire me sert à voiler ma pensée
Sur tous ceux (qui d'ailleurs la diraient insensée)
Qui font un crime aux gens de n'être pas comme eux.
Vous riez ? eux, voyez, grimacent un sourire...
Vous écrivez ? " Pourquoi vous mêlez-vous d'écrire ?
" Voulez-vous, par hasard, vous faire un nom fameux ? "

" Vous écrivez ! Pourtant votre science est nulle...
"—Peut-être ; mais de saine équité mon cœur brûle.—
"—Vous écrivez en vers : c'est pour jeter aux yeux
" De vos quelques lecteurs la poudre dont la rime
" Aveugle les badauds qui, pourvu qu'on s'exprime
" En rimant, pensent lire un chef-d'œuvre des dieux."

Nous n'avons point, hélas ! une idée aussi vile ;
Nous somme de l'avis du poète Banville...
Après lui nous pourrions dire à tous ces mordants,
Sur le ton qu'il l'a dit, sans surcharges malignes :
Faire des vers, c'est simple : on prend d'abord des lignes,
On met la rime au bout, et du talent dedans.

Je ris—même chez lui—d'un monde économique
D'esprit de charité, que son mal endémique
Engage à s'occuper d'autrui plus qu'il ne faut ;
Le rire est le seul baume à verser sur la plaie
Que vous fait une langue en vous servant de claie,
Quand, à tort ou raison, l'on vous croit en défaut.

Je ne suis point de ceux qui pensent qu'on peut dire
Le mal qu'on sait d'autrui dès lors qu'on peut en lire
Le rapport des journaux, ou quand " chacun le dit ; "
Car de là qu'un pauvre être est tombé, faut-il croire
Qu'on peut faire honnir son nom et sa mémoire ?
Qui sait se taire alors ajoute à son crédit.

Le jugement du monde est parfois si stupide
Qu'il faudrait pour y croire un courage intrépide !
Aussi qui donc hésite à lui dire son fait,
A ce monde infernal, quand on connaît l'effet
Des âpres jeux de mots, des lourdes facéties
Qu'il emploie à servir ses basses jalousies ?...

Un exemple : " J'ai vu communier un tel."
" Il va donc, répond-on, de l'hôtel à l'autel...? "
Hé bien ! moi, j'ignorais qu'un tel fût un ivrogne ;
Crois-tu donc qu'il suffise alors qu'on se renfrogne
Et qu'on dise : " A part ça, c'est un charmant garçon,
" Et quand il boit, d'ailleurs, il boit à sa maison ? "

Non, non ! celui qui tient un semblable langage
Dans les mains de satan place son âme en gage !
S'il veut la retirer et se montrer chrétien,
Plus qu'il n'a dit de mal il doit dire du bien
De celui que sa haine avait pris pour victime,
Et qu'il voulait d'un mot perdre dans mon estime.

Qu'il vienne et dise : hier, j'ai fait une action
Infâme ; j'ai terni la réputation
D'un frère malheureux, qui trop souvent se laisse
Entraîner, il est vrai, par sa triste faiblesse,
Mais qui sent dans son cœur le vide et l'abandon,
Tant qu'il n'a pas à Dieu demandé son pardon.

Non. Ce serait trop sage : on préfère être lâche
Et manger du prochain, sans trève, sans relâche !
Encor si le mangeur de prochain ne mangeait
Que celui dont je parle,—et qui n'a pas sujet
De se plaindre, après tout, de son sort à voix haute,
Ayant perdu ce droit, lui-même, par sa faute.—

Mais de chère plus fine il se montre friand,
Le lâche ! Il faut le voir, obséquieux, riant,
Complimenter la mère et la sœur et la femme
D'un ami, puis courir, (tant la candeur l'affame !)
Deux minutes plus tard, dans un cercle voisin,
Les déchirer, les perdre à jamais, l'assassin !

A ses yeux " la beauté, devant qui tout s'incline,
" Ne peut faire autrement que d'être Messaline..."
" Aussi, plus que Don Juan il n'est point ravisseur,"
" Puisqu'à genoux vers lui se traîne votre sœur..."
" Votre fille est bien près d'une chute honteuse..."
" Et sa mère lui sert de vile entremetteuse..."

Evidemment j'en passe ! O mon ami, sais-tu
Qu'on peut perdre une femme à nier sa vertu,
Comme on peut perdre un homme à nier son courage ?
L'une et l'autre, voyant un défi dans l'outrage,
Méprisant le danger, sont guidés par l'orgueil ;
Ils s'exposent... et vont se briser sur l'écueil.

Sais-tu que la plupart des louches renommées
Sont faites par ces gens aux langues affamées
De scandaleux rapports, dont le plaisir normal
Est de nier le bien et proclamer le mal ?
En outre, suis ces gens dans leur propre conduite :
Leur carrière d'horreurs n'est souvent qu'une suite.

As-tu songé jamais au sort des malheureux
Que cloue à son gibet l'opinion publique
Qui, jugeant sans appel, ne veut pas de réplique
De ceux qu'elle condamne aux maux les plus affreux ?
Oh ! pour ma part, j'y songe, et c'est ce qui m'engage
A censurer partout la haine et son langage.

Pourquoi donc nous plait-il de nous laisser berner
Par ces gens sans pitié, qui veulent gouverner
L'opinion publique au gré de la folie,
Du vice ou de la haine ? O quelle anomalie :
L'Etat punit le vol, l'effusion du sang ;
Le meurtre moral reste un jeu fort innocent !

Je semble intéressé, dans mon acrimonie,
A voir la médisance avec la calomnie
(Qu'en tout lieu de mon rire ardemment je poursuis)
Proscrites de nos mœurs ; et c'est vrai, je le suis !
Je suis intéressé pour celui qui se voue
A haïr son semblable, et dont l'acte l'avoue.

Je suis intéressé, de bon cœur, pour celui
Qui vous charge de torts si votre étoile a lui
Plus que la sienne ; ou bien, qui vous garde rancune,
Quand vous avez tout fait pour qu'il n'en ait aucune :
Je le suis pour celui qui, n'ayant pas d'honneur,
Met à déshonorer les autres son bonheur.

J'en ai tant vu souffrir d'envieux ! race immonde
Qui se dit toujours prête à refaire le monde,
Et j'en vois tant souffrir ! " sans qu'ils l'aient mérité,"
Qu'en devoir je leur fais don de ma charité ;
Au risque d'en manquer quelquefois pour moi-même,
J'en aurai pour chacun, qu'on me haïsse ou m'aime —

—Ainsi pensait l'ami porté dans le tombeau.
Lui, de qui l'avenir pouvait être si beau !
Il eût pu figurer dans la plus haute sphère
De la société, s'il eût dit : je veux faire
Mon profit des talents dont le ciel me dota ;
Mais pour lui figurer, c'était un Golgotha !

Il refusa toujours, par le mot " impossible,"
Toute affaire d'éclat. N'étant point insensible

Aux attraits du plaisir d'un monde turbulent,
Il rechercha les bals ; et s'y montrait galant,
Fort empressé, surtout auprès des jeunes filles,
Qu'il aimait voir briller dans les joyeux quadrilles.

Tout alla pour le mieux jusqu'à ses vingt-cinq ans,
Age où, pour la patrie, il fut requis aux camps.
Ce fut là qu'il apprit à pratiquer l'opprobre
De n'être, pour calmer ses ennuis, jamais sobre !
De retour au foyer, il ne vit plus d'amis...
Nous craignîmes, messieurs, de nous voir compromis !

Pourtant, dès que Bacchus de sa grande aile effleure
Un homme, croyez-m'en, ô mes amis, c'est l'heure
Où cet homme a besoin du bras de l'amitié.
Nous le laissâmes seul ; il nous faisait pitié...
Aussi, quand il disait : "je sors peu... j'étudie..."
Je sentais un reproche à notre perfidie !

Du reste il jugeait bien le monde. Il eut le tort
D'aimer trop ses amis. Il ne serait point mort
Si tôt, s'il eût suivi la maxime piquante :
Se choisir un ami, se choisir un melon,
Demande même soin ; pour en trouver un bon,
Il faut, de l'un et l'autre, en éprouver cinquante.

Hélas ! de notre part plus de fraternité,
De la part de chacun un peu de charité,
Eût fait aimer la vie à cet homme capable
De se sacrifier pour la foule coupable,
Et qui, de désespoir, força sa passion
Naissante à lui servir de consolation !

Il n'est plus... cet ami que nous sacrifiâmes
Trop promptement peut-être aux dégoûts de nos âmes !
Il est mort, m'a-t-on dit, en se plaignant de nous...
Pour réparer nos torts, tombons tous à genoux
Et prions pour son âme, amis, sur cette tombe
Que nul ne quitte au moins sans qu'une larme y tombe.

A MES ENFANTS.

Vous valez mieux que toutes
les ballades qu'on a chantées.
Vous êtes de vivants poèmes,
et tout le reste est déjà mort.

(LONGFELLOW.)

Oh! dites-moi : mes petits anges,
Où puisez vous cette gaîté
Qui rend tous vos actes étranges
De charmante légèreté ?
Vient-il de votre cœur, ce rire
Dont les éclats, bruyants et doux,
Semblent passer par une lyre,
Avant d'arriver jusqu'à nous ?

Votre rire a tant d'éloquence,
Il sait si bien charmer mon cœur,
Que je vous crois d'intelligence
Avec quelque céleste chœur...
Sous son empire, je me livre
A vous, longuement, chaque soir,
Me récréant moins dans un livre
Qu'à vous entendre et qu'à vous voir.

Si de livres, chers petits hommes,
Vous me tenez si souvent lieu,
C'est que je vois en vous trois tomes
Des œuvres que me dicta Dieu.
Pourtant de vous chaque volume
N'est pas sans imperfections ;
Souvent la maternelle plume
Y fait ses annotations.

Vers moi, ce soir, et tous ensemble,
On vient de vous congédier :
Votre mère ici vous rassemble ;
A moi de vous étudier.
Ne craignez rien de ma présence,
Soyez partout maîtres et rois...
Allons ! vacarme et pétulance !
Je vous permets le diable à trois.

Je suis heureux d'ourdir la trame
Des jeux, pour lire en votre cœur;
Quand le plaisir entre en votre âme,
Mon œil y pénètre en vainqueur...
Je vois dans votre âme candide
Tant d'allusion au passé
Que mon cœur est toujours avide
De voir son beau temps retracé.

Oh ! c'est alors qu'à mes yeux brille
De mon passé le souvenir,
Et que je vois, douce famille,
D'où votre gaîté doit venir...
Car le cœur de l'enfant qui joue
De se cacher méprise l'art ;
Dans les fossettes de la joue
Ce cœur se montre à tout regard.

Ce soir, à l'heure du tapage,
Je me suis promis le plaisir
D'écrire pour vous cette page,
Qu'un jour vous lirez à loisir.
Ici j'y trace un vœu suprême,
Un de ces vœux du cœur partis :
O mes enfants... ô vous que j'aime,
Restez... restez toujours petits ! !

Je sais... je sais, mes petits anges,
Où vous puisez cette gaîté
Qui rend tous vos actes étranges
De charmante légèreté...
Il vient de votre cœur, ce rire
Dont les éclats, bruyants et doux,
Semblent passer par une lyre,
Avant d'arriver jusqu'à nous.

L'AN QUI FINIT, L'AN QUI COMMENCE.

(À MES ENFANTS.)

Tu vas finir, ô vieille année !
Tu vas rejoindre, en peu d'instants,
Des milliers d'ans,
Qui sur leurs pas t'ont entraînée.

Comme eux tous, tu devais fournir
Ton nombre de jours à la vie :
Tu l'as servie ;
Ta tâche va bientôt finir.

Adieu ! Voici ta sœur cadette,
A qui partout l'on tend la main :
Sur son chemin,
Fera-t-elle honneur à sa dette ?

Sa monnaie aura-t-elle un cours
Comme la tienne, qu'on dût prendre
Au pair pour rendre
Le change à trop de mauvais jours ?

Oh ! non, non, non, chacun espère
De l'an prochain tous les bonheurs
Et les honneurs
Que donne tout travail prospère.

C'est surtout son premier rayon
De soleil qui, pénétrant l'âme
De vive flamme,
A la plus douce illusion.

Ce premier jour a son prestige
Etabli dans le monde entier...
Et l'amitié
Ne peut souffrir qu'on le néglige.

Aussi qui ne lui sourit pas,
Souvent même des mois d'avance,
A voir l'enfance
Suivre ce beau jour pas à pas ?

Quels parents auraient le courage,
Ce jour-là, d'oublier les vœux
De riens tout neufs, (1)
Qu'on forme dans leur entourage ?

Oh ! que leurs cœurs sont triomphants,
(Il est bien mort l'homme de Rennes...) (2)
Quand leur étrennes
Comblent tous vos désirs, enfants !

Mais je termine ; minuit sonne !
Ces rimes que pour vous j'écris,
Quoique sans prix,
En étrennes je vous les donne.

En finissant ces quelques vers,
Pour l'an nouveau je vous souhaite
Santé parfaite,
Et pour tantôt cent riens divers.

---

(1) Prononcez *neu*, prononciation ancienne ou normande.

(2).... *l'homme de Rennes*
Mourut le dernier jour d'un an,
De peur de donner des étrennes.

VAINE PRUDENCE.

Frère de cette enfant que je connais à peine,
Louangerai-je, en vers que je fais sur son nom,
Ou son âme candide, ou bien son port de reine ?
Renchérirai-je enfin sur ce qu'on lui dit ? Non.
Il est de mon devoir (mais c'est prudence vaine)
De lui dire : ma sœur, l'amour a grand renom...
Et pourtant l'amitié fraternelle est plus saine.

TORT DE L'AMOUR ENVERS L'AMITIÉ.

Au seul mot d'amitié sincère,
L'amour se voile de dépit,
Bien à tort ; car s'il désespère,
Il se fond en elle et n'opère
Nul sacrifice sans profit...
Au nom de l'amitié sincère.

LE CRI DU CŒUR.

(UNE AMIE NÉGLIGÉE À SON AMI, UN MUSICIEN.)

Ne viens pas, dans mon cœur, amour, tourment de l'âme,
Accuser d'être ingrat cet objet de ma flamme,
Pour le quel j'eus toujours des soins doux et constants...
Orphée est son génie ; Orphée a tout son temps.
Lorsque, pourtant, je rêve à sa trop longue absence
Et que je crois le voir loin de moi, tout à toi,
Orphée ! ô je t'exècre et maudis ta puissance !
N'es tu pas mon rival et plus heureux que moi ?

SONNET SUR LE CHARDON.

(RÉPONSE À UNE ÉNIGME DE M. E. B. DE ST. AUBIN.)

Le mot de ton rébus, mon cher de Saint-Aubin,
C'est le nom d'une plante en horreur, au jardin
Comme au champ. Elle croît, toujours sans qu'on l'arrose,
Partout où ne croît rien comme où croît quelque chose.

Tout aussi chère au ciel que le lis, le jasmin,
Elle a les soins de Dieu, Dieu seul y met la main ;
L'abeille aime sa fleur et mollement s'y pose ;
Son suc est préférable à celui de la rose.

Le *chardon* (c'est ton mot) n'est point à mépriser :
La faim d'un animal il sait vite apaiser...
Et puis, aux vieux pays, le bonnetier l'emploie.

Seul le chardon du cœur, qui fait que l'homme ploie
Comme un faible roseau, serait à dédaigner,
Si l'on ne disait point : j'ai le ciel à gagner.

FEMME.

Pourquoi, presque en entrant au banquet de la vie,
L'homme sent-il, d'instinct, que le ciel t'y convie
Pour être le dictame à son chagrin profond
D'avoir perdu l'Eden ? Ton aspect nous répond...

Pourquoi son âme fière, à tes lois asservie,
D'un sourire de toi se sent elle ravie ?
Que te disent ses yeux, quand ton regard y fond,
Ses yeux qui laissent voir son âme jusqu'au fond ?

Ton aspect lui dit : aime... et ton sourire : adore ;
Tout son être s'emeut aux accents de ta voix,
Et son âme charmée est soumise à ces lois.

Si tu lui dis : "je t'aime," en son cœur tout se dore
De doux rayons d'espoir... et son rêve de jour,
De nuit, ô tu le sais, femme ! c'est ton amour.

ECOUTE.

(À M L. P. LEMAY.)

Pour l'ouvrage appelé "Tombeau de Crémazie,"
Aux grands poètes seuls tu dois dire : rimez.
Mes vers, fleurs sans parfum, manquant de poésie,
Près des autres, des tiens, ne seraient point aimés.
Hé ! pourtant, si je puis, sur sa tombe bénie
Il me sera bien doux d'épancher un long pleur,
Le quel, tant bien que mal, dira que le malheur
Est l'expiation fatale du génie.

L'AMITIÉ.

Mes amis, il n'y a point d'amis.

(*Aristote.*)

Dans une hyperbole, on délire
Assez souvent ; mais c'est permis.
Celle qu'ici l'on vient de lire,
Voyez, dit qu'il n'est point d'amis.
Son auteur est bien trop sévère,
Sa logique ne convainc pas ;
Il est des amis qu'on révère
Et dont on baiserait les pas.

L'amitié, sublime en constance,
N'exige pas de liaison
Comme l'amour, et la distance
N'empêche pas sa floraison.

Un ami de loin nous console,
Un ami de loin nous reprend ;
Mieux parfois que par la parole
Par une lettre l'on apprend.

Eh ! s'il n'est point d'amis, quel être
Nous force de nous amender,
Quand une passion en maître
Semble vouloir nous commander ?
Quel est celui qui n'envisage
Jamais le côté du défaut,
Que pour donner une avis sage
Et pardonner plus qu'il ne faut ?

Qui donc, quand le sort contrarie,
Quand le malheur jette à genoux,
Si nous prions, avec nous prie,
Si nous pleurons, pleure avec nous ?
Quel est celui qui se dévoue
Pour alléger notre malheur ?
Qui veille quand le sort nous cloue
A l'effrayant lit de douleur ?

L'amitié, de la confiance
Fille et compagne en même temps,
Mieux que l'amour à la science
De tous services importants.
Multipliant ses bons offices,
Elle est Providence parfois...
En retour de ses sacrifices,
Que d'ingrats méprisent ses lois !

Celui qui s'en plaint ou la nie,
Pour un service refusé,
Le plus souvent la calomnie
Après en avoir abusé.
L'amitié dans le monde existe
De même que la soif, la faim.
Ce besoin de l'âme résiste
Même à l'ingratitude enfin.

EN RÉPONSE

AUX COMPLIMENTS DE M. J. B.

Collaborateur de *cette Revue*
Avant tout cherchant des écrits nouveaux,
Oubliez-vous donc que, sans grands travaux,
Un peu de critique y serait bien vue ?
Elle serait faite au profit de l'art :
Tançant vertement celui qui travaille
Toujours vite, vite et vaille que vaille,
Elle me ferait au parfait ma part.

LA FARIDONDÉ

À M P. POIRIER.

A l'occasion de son élection à la présidence de l'Institut.

I.

Mon cher président,
Sous ta présidence,
L'Institut attend
Des jours d'abondance.
Bon, bon !
La faridondaine !
Gai, gai !
La faridondé !

II.

Tu devras fleurir,
Qu'il grêle ou qu'il tonne ;
Ton fruit doit mûrir
Même cet automne.
Bon, bon ! etc., etc.

III.

Ce fruit savoureux
Rendra, je l'espère,
Tes amis heureux,
L'Institut prospère.
Bon, bon ! etc., etc.

IV

Par toi, président,
Chacun semble croire
Avoir sur la dent
Pour la soif sa poire.
Bon, bon ! etc., etc.

V.

Bon littérateur,
En vers comme en prose,
Sois donc orateur
Plus qu'un laurier... rose.
Bon, bon ! etc., etc.

VI.

Si tu veux, toujours
Tu feras merveilles,
Et pour toi les sourds
Tendront leurs oreilles
Bon, bon ! etc., etc.

VÉRITÉ BONNE À DIRE.

(À MLLE O. O.)

On aime en toi, séduisante Olivine,
L'esprit présent, plein de naïveté.
Il est si pur quand ta bouche divine
Veut lui donner un peu de velouté...
Il nous séduit, cet esprit, et l'on t'aime ;
N'en doute pas ; chacun pense de même
Et n'ose point dire la vérité.

ÉCHO D'OUTAOUAIS.

À L'AMI C. L.,

Dont on annonçait un concert et publiait des vers.

J'ai lu tes vers, Célestin Lavigueur,
Et je me plais souvent à les relire.
Tu vas doubler, par le chant de ta lyre,
De ton archet la célèbre vigueur.

Courage, ami, toi dont ont su médire
Tant de méchants, dont l'aveugle rigueur
Allait jusqu'à t'accuser de langueur...
A ton concert, donne leur le délire.

Tu chanteras tes vers à ce concert :
Que ton *public* les accepte en dessert...
Voilà, l'ami, ce que je te souhaite.

Puis je me fais des amicales voix
D'ici l'écho répétant mille fois :
Succès, succès... au musicien poète.

RIT BIEN QUI RIT LE DERNIER.

Déline, l'ange de mon cœur,
Est celle pour qui je soupire...
Loin d'elle je vis sans bonheur !
Il me faut pourtant le lui dire...
Nargue à qui rit de mon erreur,
Elle me fait dernier à rire !

EN SONGE.

(À UNE AMIE.)

En songe je revois sans trève
Une femme à l'espect bien doux.
Grâce aux yeux qu'elle a dans mon rêve,
Eveillé, je vois que c'est vous.
N'en doutez pas, ce rêve enchante
Immensément mon souvenir,
Et fait que tout le jour je chante :
Beau rêve, ô daigne revenir !

SOYEZ LES BIENVENUS.

COUPLETS FAITS À L'OCCASION DE L'ARRIVÉE, À OUTAOUAIS, DU MARQUIS DE LORNE ET DE LA PRINCESSE LOUISE.

Refrain.

De nos cœurs, chers enfants de Notre Souveraine,
Les sentiments d'amour déjà vous sont connus ;
Mais à les répéter un plaisir nous entraîne ;
Ils nous font dire encor : Soyez les bienvenus !

I

Soyez les bienvenus ! Ce vœu vous accompagne
Depuis vos premiers pas aux bords du St. Laurent ;
C'est le vœu qui parcourt la cité, la campagne...
Chaque bouche le dit et tout écho le rend.

Ce vœu, n'en doutez pas, c'est un doux cri de l'âme ;
Il signifie : Amour à nos hôtes royaux !
Nous vous le prodiguons ; si bien il vous acclame
Et sait dire combien, tous, nous sommes loyaux !
De nos cœurs, etc., etc.

II.

Soyez le bienvenu, noble Marquis de Lorne,
Au pays tant aimé de Montcalm, de Champlain !
Comme eux, vous l'aimerez d'une amitié sans borne ;
A rendre heureux ses chefs tout son peuple est enclin.
Ce peuple est valeureux ; il eut ses Thermopyles,
Où, se couvrant de gloire, il servit Albion :
Et s'il fallait demain chasser des rangs hostiles,
Léonidas encor deviendrait légion
De nos cœurs, etc., etc.

III.

Soyez la bienvenue, ô charmante Princesse,
Vous dont s'enorgueillit le peuple canadien.
Nous savons que, là-bas, on vous pleure sans cesse ;
Les pauvres ont perdu leur bon ange gardien !

Mais vous pourrez encore alléger la souffrance :
Sous notre ciel aimé les pauvres sont nombreux...
O comme on l'aimera, dans *sa petite France*,
Celle qui compatit au sort des malheureux !
De nos cœurs, etc., etc.

ALLEZ-Y GAÎMENT.

(À UNE AMIE, LA VEILLE DE SON MARIAGE.)

Allez-y gaîment, ma bonne Alphonsine.
L'amant qui sera votre époux demain,
Privera nos yeux,—l'heureux inhumain !—
Hélas ! d'un plaisir bien grand, ma voisine...

On ne verra plus votre front brillant
Nous charmer toujours par son air riant !

Sur notre chemin, au Saint-Sanctuaire,
Il nous était doux de vous contempler :
Nous n'aurons donc plus qu'à nous rappeler...
En tout cas, gaîment allez-y, ma chère.

LES NOVICES D'UN COUVENT

À LEUR MAÎTRESSE.

I.

Si l'âme heureuse avait et pouvait rendre
Divers parfums, comme les fleurs,
Qu'ils seraient doux ceux qu'on verrait répandre
Pour vous ici de tous nos cœurs !
Mais notre lyre est seule l'interprète
Des cœurs qu'au bonheur vous formez ;
Puisse-t-elle, en ce jour de fête,
Grouper des fleurs que vous semez.

II.

Pour exprimer notre reconnaissance
Par le récit de vos bienfaits,
Le cœur rempli de leur réminiscence,
Nous pourrions en citer maints traits.

Mais ce tableau de vos bontés, Madame,
Vous l'avez en nous sous les yeux ;
Il est à jamais dans chaque âme
Que vous dirigez vers les cieux.

III.

Ici vos soins, votre sollicitude,
Sont ceux d'une mère pour nous...
Comment payer, même de gratitude,
Des procédés si grands, si doux !
L'enfant jamais ne paie la tendresse
Que prodigue un cœur maternel :
Pour l'enfant et pour nous, maîtresse,
Ce soin est pris par l'Eternel.

IV.

Si le Seigneur, qui du ciel vous contemple,
Paie au centuple un verre d'eau,
Que vous doit-il pour tout le bon exemple
Que de vous prend votre troupeau ?
—Le ciel ! le ciel ! digne sœur St. Alphonse,
Toutes nous en faisons aveux ;
De Dieu ce serait la réponse,
S'il voulait répondre à nos vœux.

LE SECRET D'ÊTRE HEUREUX.

(À MLLE M. L. D.)

Ma bien charmante amie, écoute :
A tout être humain, n'est-ce pas,
Revient le soin d'orner la route
Ici-bas ouverte à ses pas ?

Eh bien ! cela se fait sans peine :
Lorsque surtout autant que toi
On a de bonté l'âme pleine,
Un seul moyen suffit en soi...

Il faut, dans la peine ou la joie,
Savoir tout rapporter à Dieu...
Et c'est ainsi qu'en toute voie,
D'ornement la vertu tient lieu.

CHANT.

(POUR LE 50me ANNIVERSAIRE D'UN MARIAGE.)

REFRAIN
Sous ces lambris sacrés où Dieu demeure,
Couple imposant, prosternez-vous !
Comme au printemps de votre âge, c'est l'heure
De prononcer des vœux bien doux.

I.

Un demi-siècle a passé sur la terre
Depuis le jour où vous prîtes tous deux
L'engagement, si saint de caractère,
De vous guider l'un l'autre vers les cieux.
Vous l'avez fait, ce serment, à Dieu même,
Et vous venez le lui renouveler :
C'est un bonheur si grand et si suprême
Qu'aux biens du ciel il peut s'assimiler.

II.

Le ciel promet la plus douce existence,
Et le bonheur que l'amour porte en soi,
A deux époux se prêtant assistance
Dans la pratique ardente de sa loi.
Le ciel pour vous sut tenir sa promesse ;
Car, en retour de votre piété,
Il vous donna cinquante ans d'allégresse
Et les douceurs de la postérité.

III.

S'il est pour l'homme un bienfait qui compense
L'ennui de voir son printemps consumé,
C'est bien, pour sûr, (la douce récompense !)
De se sentir par tous les siens aimé.
Pour couronner votre existence sainte,
Tous vos enfants réunis en ce jour,
Viennent prier le ciel, dans cette enceinte,
De vous laisser longtemps à leur amour.

À ST. JEAN-BAPTISTE.

Nos Institutions, notre Langue et nos Lois.
ETIENNE PARENT.

I.

O Saint Patron ! pour célébrer ta fête,
Nous prodiguons nos décors les plus beaux ;
Tout se revêt d'une splendeur parfaite
Et dans les airs s'élancent nos drapeaux.
Vive à jamais ta mémoire chérie,
Saint Jean-Baptite, avocat de nos droits ;
Sous ton égide ont fleuri la patrie,
Nos Institutions, notre Langue et nos Lois.

II.

Vois les transports du peuple qui t'acclame
Marchant au bruit des cors et du canon ;
Vois quel respect entoure l'oriflamme
Où sont gravés ton image et ton nom.
Vive à jamais, etc.

III.

Le peuple donne à sa reconnaissance
Un libre cours ; il te rend un devoir :
Si son pays est devenu *Puissance*,
Il en bénit ton auguste pouvoir.
Vive à jamais, etc.

IV.

Si notre sol est celui, des deux Mondes,
Dont la beauté des institutions
Inspire plus d'impressions profondes,
Divin ami, nous t'en remercions.
Vive à jamais, etc.

V.

Si notre Langue est toujours l'héritage
Le plus sacré que nous tenons des cieux,
C'est qu'un grand homme, en scandant notre adage,
Te l'indiqua comme un bien précieux.
Vive à jamais, etc.

VI.

Si l'étranger, parlant avec sagesse,
Vante partout nos lois et leurs auteurs,

C'est que toujours notre amour t'intéresse
Au choix prudent de nos législateurs.
Vive à jamais, etc.

VII.

La France, en proie aux pouvoirs arbitraires,
N'est jamais sûre un jour du lendemain ;
Nos frères, là, s'arment contre nos frères...
Oh ! par pitié, grand Saint, tends-lui la main.
Vive à jamais, etc.

VIII.

Protége encor le Saint Pontife et Rome ;
—Où l'anarchie a spolié l'autel—
Tous deux, tombés aux mains du *galant-homme*,
N'attendent plus de secours que du ciel.
Vive à jamais, etc.

UN MOT QUI EN FAIT DIRE DEUX.

(A MLLE J. P.)

Je ne viens point t'offrir, en souvenir, ma chère,
Un présent, par son prix, d'une haute valeur :
Loin de là ; c'est un mot ; mais, des mots le meilleur,
Il te fera plaisir, du moins mon cœur l'espère :
Entre cent mots charmants, tous *ex corde meo*,
Tu le distinguerais à sa douceur extrême...
Ton cœur l'a deviné, ce doux mot, c'est je t'aime...
Et je veux, Juliette, être ton Roméo.

LES PREMIERS CHANTS DE MES ENFANTS.

À LA VIERGE MARIE.

AIR : *Fleuve du Tage.*

I

Vierge Marie,
Cède à tes doux penchants...
Oh ! je t'en prie,
Daigne agréer mes chants ;
Ecoute les prières
Que, d'après ses lumières,
Mon jeune cœur
Répète en ton honneur.

II.

O vase insigne
De la dévotion,
Je me désigne
A ton attention !
Je suis encor petite,
Mais mon âme palpite
D'amour, de foi
Et d'espérance en toi.

III.

A mon baptême,
On me donna ton nom :
Ce nom que j'aime
Est un précieux don ;
Car le nom de la mère
D'un Dieu mort au calvaire
Porte bonheur
A qui s'en fait honneur.

IV.

O toi ! si bonne
Pour les petits enfants...
Douce patronne,

Protége mes parents...
Exauce ma demande,
Et, quand je serai grande,
Je ferai voir
Au monde ton pouvoir.

.....
.....
.....

Enfants que j'aime,
Pour payer mon amour,
Chantez de même...
Oh ! chantez chaque jour !
Car la Vierge Marie
Aime l'enfant qui prie,
Et, vite, à Dieu
Elle porte son vœu.

À LEUR GRAND-PAPA, C. D.,

LE JOUR DE SA FÊTE.

I.

De tous les cœurs d'abord
Je me fais l'interprète :
De bien chômer la fête
Nous sommes tous d'accord
Encor.

REFRAIN
Chantons, chantons, chantons !
C'est, à notre âge,
Plaisir si sage...
Chantons, chantons, chantons
Le grand-papa que nous fêtons.

II.

Que nos fleurs et nos chants,
—Nos chants pleins d'allégresse !—
Te prouvent la tendresse
De tes petits enfants
Contents.
Chantons, etc.

III.

Oh ! quel charme enchanteur
Nous trouvons à te dire
Les vœux que nous inspire
Notre puissant moteur,
Le cœur.
Chantons, etc.

IV

Si nos ébats joyeux
Ont sur toi la puissance
De l'onde de Jouvence,
Tu vivras à nos vœux,
Très vieux.
Chantons, etc.

V.

Tu pourras, oui, crois-moi,
Toi qui berças nos mères,
Bercer, point de chimères,
Nos fils sur tes genoux
Si doux !
Chantons, etc.

ÉLÉGIES.

GARDEZ MON SOUVENIR.

(À MAD. C. D.)

Madame, adieu ! l'heure fatale avance ;
Bientôt je vais partir...
De vous revoir j'ai bien peu d'espérance...
Gardez mon souvenir.

O loin de vous mon cœur, forcé de croire
Au plus triste avenir,
De vos bontés chérira la mémoire !...
Gardez mon souvenir.

Lorsque là-bas coulera ma carrière,
Sans bonheur, sans loisir,
Pensez à moi ; vous serez la première,
Vous, dans mon souvenir.

Lorsqu'une fête enivrera votre âme
D'un extrême plaisir,
Peut-être, moi, je pleurerai, Madame. .
A votre souvenir !

Si le destin, qui loin de vous m'entraîne,
Se rend à mon désir,
Je reviendrai vous raconter ma peine ;
Gardez mon souvenir

Mais si, là-bas, la mort, dans une bière,
Voulait me détenir,
Rappelez-vous ma dernière prière :
Gardez mon souvenir.

....
.....

Madame, adieu ! l'heure fatale avance...
Hélas ! je vais partir !
De vous revoir j'ai bien peu d'espérance...
Gardez mon souvenir.

SUR DEUX TOMBES.

L'angoisse a rétréci toutes les joies de mon âme, et la douleur a dévasté ma vie....

(CHARLES SAINTE-FOI.)

I.

Je vous vois encor, chaque nuit... en songe,
Enfants ; ce mensonge
M'entretient de vous tout le jour qui suit
Cette douce nuit...

Il me semble à l'ouvrage, auprès de votre mère,
Vous voir vous employer...
Etudiant ainsi votre rôle éphémère
D'archanges du foyer.

Je vous vois partout, mes tendres amies,
Si tôt endormies
Pour l'éternité ! Partout je vous vois
Ainsi qu'autrefois.

Je revois cet instant—au retour de vos classes—
Où, vous livrant à moi,
Vous me faisiez jouir de vos chants pleins de grâces
Et d'amour et de foi !

Je crois vous tenir, parfois plus d'une heure,
Dans mes bras... je pleure ;
La réalité, dessillant mes yeux,
Me montre les cieux...

Et je vous vois alors sur cet affreux rivage,
Où mon âme toujours
Me disait bas... trop bas, mes enfants, qu'en bas âge
Vous finiriez vos jours !

O pressentiment pénible à l'extrême,
Fatigant problême...
La mort t'a résous par trop brusquement
Pour un cœur aimant !...

Je ne vous verrai plus, ô colombes chéries,
Dont le ciel fut jaloux !
Je ne vous verrai plus... que dans mes rêveries
Et mes songes si doux !

Enfants, plaignez-moi ; mon sort est horrible !
O qu'elle est terrible
La main qui me force à ne vous voir plus
Qu'au sein des élus !

A présent... qui viendra rappeler l'espérance
Dans mon cœur par des chants ?
Et parfois de mon âme enlever la souffrance
Par quelques soins touchants ?

Je n'entendrai plus vos fervents cantiques,
Echos magnifiques
Des sacrés concerts des anges ravis,
Aux divins parvis !

O je n'entendrai plus vos voix, si veloutées
Dans le double " au revoir,"
Que vous disiez si bien... quand, au sommeil portées,
Vous me quittiez, le soir !

Je ne verrai plus, aux saisons nouvelles,
Des fleurs les plus belles
Vos fronts couronnés ; vos habits couverts
De feuillages verts !

Je ne vous verrai plus,—à rire toujours prêtes—
Prenant un air vainqueur,
Placer une pensée, ou quelques pâquerettes,
De vos fronts sur mon cœur.

Je ne pourrai plus revoir mon enfance ;
Aux eaux de Jouvence
Retremper mon cœur, en prenant, joyeux,
Part à tous vos jeux.

Tout est fini !! La mort, mes douces téméraires,
En fourvoyant vos pas,
A jeté sur mes jours des voiles funéraires
Qu'on ne soulève pas !

Oui, tout est fini... Mes tendres colombes,
Je quitte vos tombes
Sentant le besoin de mourir ; la mort
Corrige le sort.

II.

O Mort ! tes exploits donnent à ma lyre
Le ton du délire,
Tant ils ont changé ma joie en regrets,
Mes fleurs en cyprès !

Puissance inexorable, en creusant un abîme
Immense en mon chemin,
Voyais-tu donc en moi la troisième victime
D'un seul coup de ta main ?

Pensais-tu mon cœur, toujours gros de larmes,
Contre toi sans armes ?
Pensais-tu mon cœur capable de choir
Jusqu'au désespoir ?

Croyais-tu donc, enfin, m'enlever tout courage
Et me voir du Léthé
Préférer l'onde trouble et le sombre rivage
A des jours sans gaîté ?

Va, mieux vaut encor l'existence amère,
—Sans *elles*, sans mère,
Sans famille, enfin,—souffrir tous les maux,
Qu'un coup de ta faux...

Va, j'ai compris cela. Puis j'ai dit : le supplice
Que je viens de souffrir,
C'est, Jésus, près du tien, l'ombre d'un sacrifice
Que tu m'as fait t'offrir !

Seigneur, tu le sais, le sort qui m'afflige
Donna le vertige
A mon faible cœur... Hélas ! j'ai pleuré
Et j'ai murmuré !

J'ai murmuré souvent et j'ai versé des larmes
Sur mon double malheur ;
Sans songer qu'un chagrin, supporté sans alarmes,
Au ciel a sa valeur.

Je me suis ému jusqu'au fond de l'âme ;
Enfin je proclame
Que, venant du ciel, la peine est un don
Gage de pardon.

Je dis cela, mon Dieu, ta bonté me l'inspire ;
Je le dis tout confus...
Car, malgré moi, toujours et partout, je soupire :
O je ne *les* ai plus ! !

TON NOM

C'ETAIT LE *Sien.*

À MLLE CORINNE L**

Jeune fille, toi que mes yeux,
Mon cœur, sont charmés de connaître.
J'aime ton nom ! Par lui mon être
Est tout au souvenir pieux
—Que rien n'efface, rien n'altère—
D'un ange que Dieu m'a repris !
O cette enfant, pour moi sans prix,
A dès longtemps quitté la terre...
Elle n'est plus... mais dans mon cœur
Elle vit et vivra sans cesse ;
Elle eut pour moi tant de tendresse !
Son seul regard fut mon bonheur.

Si j'entends une voix de femme
Dont le son ressemble à sa voix,
Je suis obligé chaque fois
D'étouffer un cri dans mon âme.
Si je contemple son portrait,
Qui pare ma triste demeure,
Mon âme se brise et je pleure...
Chaque coup d'œil devient un trait
Acéré, qu'en mon cœur en larmes
J'aime à tourner et retourner,
Tant ce souvenir sait donner
A mon cœur de douces alarmes.

J'aime ton nom mélodieux !
Et ma pauvre âme, ensevelie
Dans sa chère mélancolie,
L'a mis au nombre de ses dieux.
Oui, j'aime ton nom, jeune fille ;
C'est mon rêve de nuit, de jour,
De chaque instant ; c'est mon amour...
C'est lui que, le soir, en famille,
On parsème dans l'entretien ;
Par lui la peine compensée,
Afflige moins notre pensée...
C'est que ton nom c'était le *Sien*.

CONDOLÉANCE MATERNELLE.

Il faut prendre la peine avec philosophie :
Dit aux faibles, aux forts l'école du malheur.
Courage donc, mon cher ; le cœur se purifie
Au feu de la douleur.

Le martyre de l'âme est grand, il sanctifie
Comme celui du corps. En te rendant meilleur,
Le tien, mon pauvre enfant, ô ta mère s'y fie...
Prouvera ta valeur.

Souffre, puisque Dieu veut te donner la souffrance,
Ce don que son amour remplit de l'espérance
De conquérir le ciel !

Hélas ! je sais combien le sort te fut sévère ;
Mais fut-il bien plus doux pour Celui qu'au calvaire
On abreuva de fiel ?

LE VENDREDI-SAINT.

Debout au pied de la croix, à laquelle son Fils était suspendu, la Mère de douleur pleurait..

(St. Grégoire, dans le *Stabat*)

Debout, près de la croix ou le Sauveur du monde,
Dans son horreur du mal et de l'Esprit immonde,
Verse son sang divin, la Vierge aux Sept douleurs
Pleure et gémit d'angoisse... Unissez, âmes saintes,
Vos plaintes à ses plaintes
Et vos pleurs à ses pleurs !

Elle voit, tout couvert de sang et de poussière,
Son cher Fils insulté par la plèbe grossière
Qui, devenant barbare en pratiquant l'affront,
A souillé de crachats son auguste personne
Et scellé la couronne
D'épine dans son front !

Elle voit qu'un soldat perce avec violence
Le côté de Jésus du long fer de sa lance...
Elle voit qu'on abreuve enfin son bien-aimé
De vinaigre et de fiel ...que tout son sang s'épanche...
Et que sa tête penche
Quand *tout est consommé !*

Le Fils de l'Homme est mort ! De ses yeux une larme
Eût pourtant pu suffire à conjurer le charme
Sous lequel l'univers tout entier gémissait ;
Car déjà quand Jésus, prenant un corps, une âme,
Naissait d'une humble femme,
Tout le ciel fléchissait.

Jésus n'a point voulu se soustraire à la tombe ;
Il a cherché la mort par laquelle il succombe ;
Car il était écrit de toute éternité
Que pour nous tous, pécheurs, il donnerait sa vie,
Que la mort n'a ravie
Qu'à son humanité.

Le Fils de l'Homme est mort, mais le Fils de Dieu règne.
De cette vérité que tout esprit s'imprègne :
Jésus fut Homme et Dieu ; la beauté de sa loi,
Ses prédications, sa vie et ses oracles,
Ses généreux miracles
Commandent notre foi.

L'Homme-Dieu—qui, partout, disait sa parabole,
Rendait l'ouie aux sourds, aux muets la parole ,
Qui remettait la vie au corps putréfié
Du *seul fils de la veuve*—a voulu, (quel mystère !)
Pour racheter la terre,
Mourir crucifié !

Il a voulu souffrir pour nous l'ignominie
Des verges, de la croix : sa tendresse infinie
Pour l'homme sur l'horreur de la mort l'emporta...
Et tout Jérusalem, comme saisi de rage,
Lui prodiguant l'outrage,
L'entraîne au Golgotha !

Le Fils de l'Homme est mort ! ! Pour la réduire en cendre,
Les anges vont sans doute en phalanges descendre
Dans la folle cité... Si tel est votre vœu,
Ils vont, hélas ! Seigneur, jeter dans les abimes
Son peuple, pour ses crimes,
Devenu sans aveu...

Mais le Seigneur n'a point pour ce peuple en démence,
Qui ne sut ce qu'il fit, affaibli sa clémence ;
Il ne l'a condamné qu'à la dispersion...
Et, laissé libre encor dans la foi qu'il professe,
De cette époque, il cesse
D'être une nation.

Est-ce là, doux Jésus, est-ce là le supplice
Auquel vous condamnez vos bourreaux ? Leur calice
De nectar est rempli, le vôtre fut affreux...
L'amour dans votre cœur, n'eut donc point de limites ?
Sur la croix vous gémîtes
Et priâtes pour eux ! !

Debout, près de la croix où le Sauveur du monde,
Dans son horreur du mal et de l'Esprit immonde,
Versait son Sang divin, la Vierge aux Sept douleurs
Pleure et gémit encore... Unissez, âmes saintes,
Vos plaintes à ses plaintes
Et vos pleurs à ses pleurs !

LE JOUR DES MORTS.

2 NOVEMBRE, 1878.

C'est une sainte et pieuse pensée de prier pour les morts, afin qu'ils puissent être délivrés de tous leurs péchés.

(Extrait des Saintes Ecritures.)

I.

Le froid, depuis longtemps, nous fait clore nos portes.
Le vallon est partout jonché de feuilles mortes
Aux diverses couleurs ;
Il n'a plus de feuillage ; il n'a plus de mystères,
Plus d'ombre, de buissons, de bosquets solitaires,
De gazons ni de fleurs !

Les oiseaux sont partis ! Ils ont fui nos rivages,
Où leurs chants, confondus dans les clameurs sauvages
Des terribles autans,
Ne devançaient plus l'heure où l'aurore s'éveille,
Ne trouvaient plus d'échos, ne charmaient plus l'oreille
Qu'à de rares instants.

Tout ce dont la nature, en été, nous enchante
Est flétri, saccagé ! tout gémit... rien ne chante...
Notre grande forêt,
Où les vents furieux font rage, tout entière,
A l'aspect et le bruit d'un vaste cimetière
Où les morts gémiraient !

Le ciel est gris, la terre est humide et rouillée,
L'air est rempli de brume enfumée et mouillée,
Pleine de désespoirs !
Borée, entrant en scène avec ses satellites,
Commence à transformer la brume en stalactites
Et les eaux en miroirs.

Il fait froid ! Le soleil, dont le disque se borne
A ne donner qu'un jour mélancolique et morne,
A perdu ses rayons ;
On dirait qu'il combat les vapeurs et les ombres ;
Il perse, par moments, de grands nuages sombres
Roulant en tourbillons.

Ce jour, où chacun tremble et de froid et de crainte ;
Où chacun de nous pleure ou formule une plainte,
Un regret, un remords ;
Ce jour, où la nature, enfin, n'a plus rien d'elle,
C'est le jour où l'Eglise ordonne à tout fidèle
De prier pour les morts.

II.

La foule passe... passe... et, s'empressant, s'écoule ;
L'airain, depuis l'aurore, appelle cette foule
De son chant douloureux...
Et la foule s'en va... recueillie et discrète ;
Elle sait que les morts aiment qu'on les regrette
Et qu'on pleure pour eux.

Allons où va la foule,—Un saint devoir l'appelle
Sous les lambris en deuil d'une auguste chapelle.—
Et tombons à genoux
Au pied du Sanctuaire, où le prêtre commence
Le renouvellement de l'accès de démence
Dont Dieu fut pris pour nous.

Prions avec ferveur durant le saint office,
Où Jésus veut encor s'offrir en sacrifice
Pour nos frères défunts.

Prions ; car la prière, encens expiatoire,
Peut seule anéantir les feux du purgatoire
Sous ses flots de parfums.

Prions. Abreuvons-nous à la source féconde
En bonheur ici-bas : l'Eglise nous seconde.
Aujourd'hui le saint lieu
Porte au recueillement plus que jamais peut-être ;
On y sent l'âme, aimante et recherchant son maître,
Se rapprocher de Dieu.

Le chœur chante : il entonne un chant de funérailles
Qui fait lugubrement retentir les murailles
De sons traînants et lourds !
L'orgue, qui lentement accompagne l'antienne,
Semble caché sous terre en quelque crypte ancienne,
Tant ses accords sont sourds !

L'autel a revêtu ses ornements funèbres ;
Les fresques, les tableaux sont, au sein des ténèbres,
Sous des voiles cachés...
Hélas ! c'est qu'aujourd'hui l'Eglise, notre mère,
Porte, frères défunts, dans sa douleur amère,
Le deuil de nos péchés !

III.

Suivons encor la foule. Allons, à son exemple,
Dans la cité des morts, donner un cours plus ample
A nos amers regrets ;
La mort ne parle bien, à l'âme la plus sainte
Comme à l'âme sans foi, dans aucune autre enceinte
Que celle des cyprès.

Ecoutons ce que dit le sépulcre où repose
Une mère,—héroïne ayant apothéose
Dans chaque âme de fils !—
Ecoutons... notre cœur est l'écho de la tombe :
" O pour ta mère, enfant, tombe plus souvent, tombe
" Au pied du Crucifix ! "

" Tu ne sais plus prier pour ton généreux père,
" O jeune homme ! et tu tiens de lui ton sort prospère,
" Tes honneurs, tes emplois ; "
Dit un autre tombeau : " tu n'as donc plus dans l'âme
" L'amour du saint devoir que l'Eglise réclame
" Dans ses divines lois ? "

" Je fus de ton bonheur anxieuse et jalouse... "
Entend l'ingrat époux, au tombeau d'une épouse
Manquant de soins pieux :

" Et toi, malgré l'amour dont je fus pénétrée,
" Tu n'as jamais, depuis qu'ici je suis entrée,
" Prié pour moi les cieux ! "

Plus loin : " Mon père ! ô toi dont la fille chérie
" Repose sous ce tertre, ici, viens, je t'en prie,
" T'agenouiller souvent...
" Je souffre de te voir, seul, sur la triste plage
" Où je perdis la vie, écoutant le langage
" De la vague et du vent...

Arrêtons nous enfin près d'une fosse vide.
A sa vue, ô vivant ! ton front devient livide
Pantelants sont tes bras...
Un vertige de mort te saisit et te voûte...
C'est que la fosse parle, et que dit-elle ? écoute :
" AUSSI TOI, TU MOURRAS ! "

IV.

Toutes ces voix, parlant sans rompre le silence,
Sont sûrement les cris de notre conscience
Nous dictant un devoir.
Vivant, réponds aux vœux des voix que le cœur porte,
Et que le moindre vent roulant la feuille morte
Fait qu'on croit percevoir...

Lorsque viendra le jour où tes pieds immobiles,
Malgré tous les efforts de tes muscles débiles,
Ne pourront plus marcher ;
Lorsque déjà ta main, engourdie et tremblante,
Vers celle des amis se portera plus lente,
Glacera le toucher ;

Quand tes yeux, obscurcis et troublés, aux approches
De la mort, porteront leurs regards sur tes proches
Pour la dernière fois ;
Quand tes lèvres pourront articuler à peine
Les saints noms de Jésus et de la Vierge-Reine,
En embrassant la croix ;

Quand ton esprit craintif s'emplira de fantômes ;
Lorsque viendront, enfin, les suprêmes symptômes
De la destruction...
O comme alors, vivant, tu voudras, de toute âme,
Avoir eu pour les morts plus d'amicale flamme
Et de dévotion !

Tu voudras, même au prix des plus affreux supplices,
Avoir pu d'un seul mort convertir en délices
Les peines à souffrir ;
Car, hélas ! être sûr qu'au ciel quelqu'un nous aime,
Intercède pour nous à cette heure suprême,
Encourage à mourir.

Prions, puisque l'Eglise aujourd'hui le commande ;
Prions, puisque le cœur de chacun le demande
Pour des frères défunts.
Prions ; car la prière, encens expiatoire,
Peut seule anéantir les feux du purgatoire
Sous ses flots de parfums.

CONDOLÉANCES

A LA FAMILLE

— DE —

SIR H. L. LANGEVIN, C. C. M. G.: C. B.

A l'occasion de la mort de

MLLE LÉA LANGEVIN.

Beati qui lugent.
(*Ecritures Saintes.*)

Oh ! vous pleurez, doux père et tendre mère,
L'enfant dont Dieu vous prive sans retour...
L'épreuve est grande autant qu'elle est amère ;
Mais Dieu n'éprouve, hélas ! que par amour.

Le sort, pour vous, semble bien moins austère,
Quand votre épreuve est vue à son vrai jour :
Dieu ne vous prive un moment sur la terre
Que pour parer à jamais son séjour.

Morte si jeune ! ayant une âme d'ange,
Oh ! votre fille a rejoint la phalange
Des chérubins qui l'attendaient au ciel...

Séchez vos pleurs ; car cette joie extrême
Qu'elle sentit à son heure suprême,
Se continue au sein de l'Eternel.

ENVOI.

Ouvrant mon âme à vos grandes douleurs,
Le souvenir de mes enfants parties
M'a rappelé combien les sympaties
M'ont épargné d'amers et cuisants pleurs !

Et j'ai voulu, par quelques courtes stances,
Vous assurer, avec tous mes respects,
Que grandement je conçois vos regrets,
Et vous offrir quelques condoléances.

À MONSIEUR ET MADAME IVANHOE TACHÉ,

A l'occasion de la mort de quatre de leurs enfants.

Le sacrifice du juste est bien reçu de Dieu, et le Seigneur n'en perdra point le souvenir.

(*Eclés.* XXXV. v. 9)

Le sort de ces enfants qui vont, avec les anges,
Orner du Saint des saints les célestes phalanges,
Ne devrait point nous attrister ;
Car ceux que nous pleurons incessamment peut-être,
S'ils pouvaient sur la terre un moment reparaître,
Viendraient nous dire de chanter.

Ils ne sont point perdus, ces êtres chers à l'âme
Des parents, des amis ; au ciel Dieu les réclame
Pour en former son plus doux chœur.
Là, priant pour tous ceux qu'ils aimaient dans la vie,
Leur joie est pure, entière, et n'est jamais suivie
D'aucune affliction du cœur.

De ceux dont Dieu vous prive, ô famille affligée !
Isabelle-Marie était la plus âgée
Et la mieux faite pour charmer...
Son douzième printemps fleurissait sur sa joue ;
Ce n'était déjà plus l'enfant qui rit et joue ;
Sa jeunesse allait se former.

Douée, au plus haut point, des vertus qu'on admire
Et qui font d'une élève un brillant point de mire,
Ou le bon exemple vivant,
Isabelle-Marie eut un droit légitime
A l'admiration de même qu'à l'estime
De ses maîtresses du couvent.

Ses compagnes l'aimaient. Sa figure angélique
Plaisait, de prime abord, à la plus apathique,
Qui dès lors devenait sa sœur.
Ayant reçu du ciel tous les dons en partage,
Elle semblait charmer chaque jour d'avantage
En donnant cours à sa douceur.

Vous l'aimiez, frères, sœurs ; vous l'aimiez père, mère...
Sa mort empreint vos traits d'une souffrance amère,
Vos cœurs sont abreuvés de fiel...
Vous l'aimiez... Mais l'Eglise, aux funèbres offices,
Vous dit combien à Dieu plaisent les sacrifices :
Offrez tous les vôtres au ciel.

Amis, votre douleur n'est pas seulement vôtre ;
Elle est si grande, hélas ! qu'elle devient la nôtre
Et que nous pleurons aussi, nous...
A défaut de bonheur, à défaut d'espérance,
La sympathie apporte un baume à la souffrance
De qui prie et pleure à genoux...

Mais le sort des enfants qui vont, avec les anges,
Orner du Saint des saints les céleste phalanges,
Ne devrait point nous attrister ;
Car ceux que nous pleurons, incessamment peut-être,
S'ils pouvaient sur la terre un moment reparaître,
Viendraient nous dire de chanter.

À LA FAMILLE HAMEL,

A l'occasion de la mort de Mlle Alvina Hamel.

On ne perd jamais ceux qe'on aime
en celui qn'on ne peut perdre.

(Mgr. Gerbet.)

Dieu te soutienne, ô famille affligée.
Dans le malheur affreux qui fond sur toi !
Pour que ta peine un peu soit allégée,
Demande force et soutien à ta foi.

Dans cette épreuve, où le ciel t'a plongée
En te frappant de sa terrible loi,
Par tes amis ta peine est partagée ;
Car ta douleur remplit leurs cœurs d'émoi.

Oui, que ta foi te soutienne, ô famille...
Hélas ! mourir enfant, et jeune fille,
C'est le trépas des vrais prédestinés...

Console-toi... le ciel a besoin d'anges ;
Il les choisit, pour former ses phalanges,
Parmi les cœurs de vertus bien ornés.

IRMA N'EST PLUS !

À MAD. ALPH. DION,

A l'occasion de la mort de son enfant chérie.

Dans les cieux je suis ange,
Et je veille sur vous..

Irma n'est plus désormais sous vos yeux...
Mais dans votre âme elle est vivante et belle.
A tous moments vous ne voyez plus qu'elle,
Vous souriant dans gloire des cieux.

Tendez vos bras (qu'elle aimait tant !) à celle
Qui fut pour vous un trésor précieux ;
Demandez-lui, pour vos soins si pieux,
D'abandonner sa région nouvelle...

Non... pourrait dire à votre âme l'enfant ;
Non ! Le Bon-Dieu, ma mère, me défend
De regretter mon existence amère...

Bien doux, hélas ! me furent vos genoux ;
Mais du beau ciel, d'où je veille sur vous,
Pourquoi vouloir me priver, ô ma mère... ?

MES NOTES,

POUR SERVIR DE POSTFACE.

(Au lecteur.)

Une note, pour moi, c'est un travail commencé.

Aux beaux jours d'autrefois, tout m'étant du grimoire,
Je prenais, en lisant, pour aider ma mémoire,
Des notes qu'aujourd'hui je feuillette souvent.
Ces notes ne sont point de celles d'un savant;
Ce n'est qu'un mot, parfois, sans suite naturelle,
Pourvu de V. B. B. : voir Boiste ou Bescherelle.
Mais j'aime à les revoir. Elles ont un parfum
De mon jeune âge actif, qui m'indique chacun
De mes petits travaux et me dit ceux à faire;
Qui, transportant mon âme aux jours que je préfère,
Sait me les faire aimer, ces notes, comme enfant
On aime tout pouvoir qui protége ou défend.

Dans ce carnet, souvent, toute une page entière
Roule à bâtons rompus sur la même matière :
C'est comme un résumé, pour mieux dire, un projet,
Au bas du quel je lis : *écrire à ce sujet*...
Mais à peine j'ai pu (mon lecteur me pardonne)
Suivre quelques avis que par cent je me donne
Dans ces notes ! Pourrai-je, ainsi que je pensais,
Elaborer un jour ces projets ? Je ne sais.
Ce que je puis sans crainte, ami lecteur, promettre,
Sans vouloir te tromper non plus me compromettre,
C'est que, si je reprends la plume à l'avenir,
Je saurai, sois en sûr, bien mieux te convenir.
J'ai suivi dans " Mes Vers," parfois, un goût frivole
Qui déjà m'a quitté ; ma jeunesse s'envole.

Sur ce, mon cher lecteur, je dois t'abandonner...
Si je ne t'ai pas plu, veuille me pardonner,
Sans venir, sur les os de mon Pégase étique,
Par colère, émousser les traits de ta critique.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Vengeance de Rachel 1
Quitte à quitte 2
Pourquoi M. Blaise ne rit jamais 2
Chapelle et Boileau 3
Voleur calembouriste 3
Epitre—à mon ami et cousin A. J. T., Québec 4
Animo Macte 5
Enigme—à ma fille C. B. 6
Méchant et fin 6
Trait de bonté 7
Dame et dandy 7
Le Prince de Salm 8
Le sourd 8
Tel a bu reboira (conte) 9
Pater et *Ave* plantés 11
Cauchemar de Blaise 11
Le barbier de Monseigneur 12
François encore en faute 13
Son et son 14
Un mignon 15
Un vrai rêve 15
La soutane gâtée 17
Seraphin 18
Echec à Napoléon III 18
Enigme (A..) 19
Malice d'épouse 19
Le vœu de ma cousine 20
Le mesquin 20
Fameux guide 20
Déplacement de la particule *de* 21

L'homme à l'ouvrage 21
Peintre et cordonnier 22
A l'école 22
Chut ! 23
Heure et Eure 23
Marquis à marquise 23
Présence d'esprit 24
Le prêtre jovial 24
Le congé 25
Un distrait 26
Trompeur trompé 26
L'homne tiré d'affaire 26
L'adroit filou 27
Un tableau d'intérieur 27
Stratagème d'un filou 28
Deux manières de voir 28
Chasse en basse-cour 29
Fait historique 30
Petit souvenir 30
Charles II et Shesbury 31
Le borgne 31
Epitre (à mon ami et cousin H. A. T) 32
Le napoléon et Napoléon 1er 36
Un conseil 36
Boisrobert chez le cardinal de Retz 37
L'imberbe 38
Forte crédulité (conte) 38
L'ingénue 40
Déjà 40
Trop fort pour ma vache (conte) 41
Epitre (à mon ami et cousin H. A. T) 42
La douce pénitence 45
Le veau d'or 45
Gogo et Pitou (Fable) 46
Mot d'Alexandre-le-Grand 48
Sot et seau 48
Foi vive 48
Le télégraphe poste-aux-bottes 49
Monsieur Blaise 50
Un haut fait du sommeil (conte) 51

L'hermaphrodite 54
La mouche (Poème) 55
Relire et relier 64
Peu galant 64
Acteurs enfants d'acteur 64
Encore M. Blaise 65
En train de rire 65
Ce qui se passe 65
Le prix de mémoire 66
Trait historique 67
Deux malices 68
Mot de Napoléon Ier 69
Ingénuité 69
Autre 69
La musique élève l'âme (légende) 70
Wine bath 76
L'anglais, le curé et son âne 77
Epitre sur Musset (à mon ami L. W. T.) 78
François devient impie 84
Bon mot d'Homedi 85

SECONDE PARTIE.

Le temps 1
La veille d'une vacance (à ma sœur) 3
Ce que j'aime à vingt ans 6
Pensées d'un cultivateur 8
Deux bonheurs 10
Départ de la *Fauvette* 11
Conseils aux jeunes Canadiens 13
Le vrai souvenir 17
Le vrai baiser 17
Chanson (à Mlle E. de L.) 18
Enfantillage 20
Chant du maître de ferme 21
Zélie (à ma sœur) 24
Chant du départ 26
Ce qu'il t'écrit de là-bas (à Dlle C. L.) 28

Pourquoi tu es aimée 29
Aimer (à Mlle A. V.) 31
Ce qu'il faut être 32
Ce que m'a dit le sommeil 33
La rose d'Octavie 37
Il te dit de loin 39
Le chant 40
Le chemin des amoureux 43
Peines et paroles perdues 46
Séparation 49
Du magique 53
Espérons (à ma femme) 54
Vous voulez mon secret ? (à Mlle H. M.) 57
Le remords 59
Naïveté amicale 63
Près d'un berceau 64
Le grand-ménage 66
Le souris de l'enfant qui dort 69
Ce que le monde va te dire 72
Métaphores sur les termes du jeu de whist 73
Chaînes et chaînons 76
Ecoute bien ta mère 80
Salut, 24 juin (1880) 81
Enigme 87
Merci, l'aveu de chacun (à Mad. M. P. G.) 88
Saluts au jour de l'an (1877) 89
Mot de Crébillon 94
Rien plutôt que trop peu 95
Indiscrétion (à Mlle R. C.) 96
En retour, en réponse (à Mlle C. B.) 97
Azélie 99
Choix facile à faire 100
Il doit te dire souvent 101
Du vrai 102
Le souvenir (à Mad. U. B.) 103
La femme 105
La femme à part 111
Votre lune de miel (à M. et Mad. N. T.) 119
La prière de Bertrand 121
Le sou donné à un bazar 123

La médiocrité prête à Dieu 124
Sagesse et folie 125
A mes enfants 134
L'an qui finit, l'an qui commence 138
Vaine prudence 141
Le cri du cœur 142
Sonnet sur le chardon 143
Femme 145
Ecoute 146
L'amitié 147
En réponse (A M. J. B. C.) 150
La Faridondé 151
Vérité bonne à dire 154
Echo d'Outaouais 155
Rit bien qui rit le dernier 156
En songe 157
Soyez les bienvenus 158
Allez-y gaiment (à Mlle A. L.) 161
Les novices d'un couvent (à leur maîtresse) 162
Le secret d'être heureux 164
Chant (pour le 50me anniversaire d'un mariage) 165
A Saint Jean-Baptiste 167
Un mot qui en fait dire deux 170
A la Vierge-Marie } Premiers chants de mes enfants. { 173
A leur grand-papa } 176
Gardez mon souvenir (Élégie) 181
Sur deux tombes " 183
Ton nom c'était le sien " 190
Condoléance maternelle " 192
Le Vendredi-Saint " 193
Le jour des morts " 197
Condoléances (à la famille de sir L. H. Langevin) 207
" (à M et Mad. I. Taché) 209
" (à la famille Hamel) 212
" (à Mad. Alph. Dion) 214
Mes notes 216